PANIQUE DANS LE CIEL

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE BOB MORANE



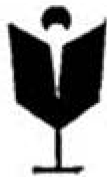
marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
PANIQUE DANS LE CIEL





marabout junior

Chapitre I

Assis à la terrasse d'un café des grands boulevards parisiens, l'homme aux cheveux coupés en brosse semblait fasciné par un titre du journal fraîchement imprimé qu'il tenait à la main.

UN DES NOUVEAUX « TONNERRE » DE LA BRITISH AIRCRAFT CORPORATION S'ÉCRASE TOUT PRÈS D'ADEN – CENT PERSONNES TROUVENT LA MORT DANS L'ACCIDENT – LA B.A.C. ENVISAGERAIT DE RETIRER DÉFINITIVEMENT LES « TONNERRE » DE LA CIRCULATION.

Le visage crispé, l'homme aux cheveux en brosse parcourut l'article, puis il secoua la tête et murmura entre ses dents serrées :

— On ne m'enlèvera pas de l'esprit qu'il y a du louche là-dessous…

— Il y a du louche sous quoi, mon cher Bob ? demanda une voix narquoise.

Bob Morane releva la tête. L'homme qui venait de parler et qui se tenait debout à ses côtés était un petit vieillard vêtu de noir, portant des lunettes à monture d'acier, un col à coins cassés et une barbiche de chèvre. Ses yeux clairs, aux regards étonnamment jeunes, pétillaient de malice derrière leurs verres. Il devait avoir dans les soixante-dix ans, peut-être plus, et pourtant, au premier coup d'œil, il faisait songer à un bébé. À un bébé trop vite vieilli peut-être, mais à un bébé quand même.

— Professeur Clairembart ! s'était exclamé Morane. Du diable, si je m'attendais à vous rencontrer ici ! Je vous croyais en Océanie, en train d'étudier de vieilles pierres, vestiges supposés du continent Mu…[1]

Le savant hocha la tête.

— Je suis allé en Océanie, dit-il et j'en suis revenu sans que ces vieilles pierres m'aient livré leur secret. Si elles avaient appartenu à quelque civilisation dont l'existence passée est reconnue, je l'aurais

tout de suite su. Je vais finir par croire que le continent Mu a réellement existé !

Morane haussa les épaules de façon insouciante.

— Vous connaissez mon opinion là-dessus. Professeur, dit-il. Tout ce qui peut être imaginé par l'esprit humain a, par le fait même, une possibilité d'existence. Après tout, pourquoi votre continent Mu n'aurait-il pas vraiment existé ?

Clairembart s'était assis devant Bob et le considérait avec un sourire narquois. Il le connaissait bien car, ensemble, pour retrouver un sarcophage égyptien englouti au fond de la Méditerranée, ils avaient vécu de grisantes aventures[2].

— Je sais, mon cher Bob, combien l'existence de ce continent énigmatique vous arrangerait, fit le savant. Vous pourriez partir à sa recherche car, là où quelque chose d'étrange se passe, on est certain de rencontrer Bob Morane. Vous êtes attiré par le mystère comme les chats par la valériane.

— Bien sûr, répondit Morane. Si j'avais la certitude de l'existence passée du continent Mu, je n'hésiterais pas à me lancer aussitôt à sa recherche. À la recherche de ses vestiges tout au moins. Et un certain archéologue du nom d'Aristide Clairembart s'empresserait de m'accompagner…

Tous deux se mirent à rire. Le premier, le vieux savant retrouva son sérieux et appelant le garçon, se fit servir une menthe verte sans alcool.

C'est alors qu'un bruit de verre brisé retentit à la table voisine. Bob et le savant se retournèrent, pour apercevoir un homme maigre, d'âge incertain qui, à travers ses lunettes sans monture, fixait leur table avec une sorte d'hébétude terrifiée. De son verre brisé, le vin s'était écoulé et formait sur le marbre une large tache couleur de rubis.

La pâleur de l'homme était telle que Morane ne put s'empêcher de demander :

— Que se passe-t-il ? Vous vous trouvez mal ?

L'autre secoua la tête négativement.

— Ce n'est rien, dit-il avec un fort accent britannique. Un malaise passager. Excusez-moi…

Mais ses yeux demeuraient rivés à la table, où était posé le journal annonçant la catastrophe du « Tonnerre ».

— Auriez-vous perdu un être cher dans cet accident ? interrogea encore Bob.

— Non… Pas un être cher… Mais, me permettez-vous d'emprunter un instant votre journal ?

— Allez-y, fit Bob. Ne vous gênez pas…

L'homme maigre s'empara du journal et se plongea aussitôt dans la lecture de l'article concernant les « Tonnerre ». Pendant qu'il lisait, ses mains tremblaient, et il donnait l'impression d'avoir totalement oublié Morane et Clairembart.

— Il me semblait pourtant avoir lu quelque part que les « Tonnerre », après une suite impressionnante d'accidents, avaient été corrigés pour pallier certaines faiblesses de construction, dit le vieux savant à l'adresse de Bob.

— Ils ont, en effet, été corrigés, répondit ce dernier. N'empêche que la série noire continue. C'est à se demander s'il ne s'agit pas là de malveillance…

Clairembart haussa les épaules et se mit à siroter sa menthe verte.

— On a déjà envisagé cette solution, dit-il en reposant son verre. Pourtant, les constructeurs des « Tonnerre » l'ont rejetée par la suite, en attribuant les accidents au seul fait que le fuselage de ces modernes avions à réaction n'était pas assez résistant pour supporter la pression à laquelle ils se trouvaient soumis en vol à haute altitude…

Morane regarda le vieux savant avec curiosité.

— Il me semble, Professeur, dit-il, que vous êtes bien renseigné au sujet des « Tonnerre ». Ils n'ont pourtant rien à voir avec les vieilles pierres…

Un sourire narquois plissa le visage rose de Clairembart et, derrière les verres de ses lunettes, ses prunelles pétillèrent de malice.

— Ils ont plus à voir avec les vieilles pierres que vous ne pensez, Bob, puisque c'est sur un « Tonnerre » que l'année dernière je me suis rendu en Rhodésie pour y étudier des ruines, d'origine inconnue, que l'on venait d'y découvrir. Par la suite, je me suis tout

naturellement intéressé à l'affaire. Comme vous le voyez, des vieilles pierres à l'avion à réaction, il n'y a qu'un pas…

— Je m'en rends compte…

Morane s'interrompit et demeura un instant songeur, comme si une pensée le tourmentait.

— Il y a pourtant une chose qui ne tourne pas rond dans tout cela, continua-t-il enfin. Si le fuselage des « Tonnerre » a été renforcé, à quoi rime ce nouvel accident ?

— Une coïncidence peut-être. Il suffit d'une erreur de pilotage et…

— Je n'y crois pas, coupa Morane. Les premiers « Tonnerre » ont peut-être été victimes de la maladie des hautes altitudes. Il ne peut en être de même des nouveaux modèles. Une fois la tare décelée, la British Aircraft Corporation, compagnie trop réputée et trop consciencieuse pour rien laisser au hasard, a dû y remédier avec efficacité. Personnellement, je ne suis guère loin d'être persuadé que, cette fois, l'accident est dû à la malveillance…

— Allons donc, Bob ! Vous vous laissez aller à nouveau à votre goût pour le mystère. Vous tournez toujours tout au tragique, et je parie que, si vous aviez la preuve que le dernier accident des « Tonnerre » est réellement dû au sabotage, vous partiriez pour Aden afin de mettre votre nez dans toute cette affaire…

Le visage dur de Morane se crispa comme sous une soudaine impulsion.

— Pourquoi ne m'intéresserai-je pas aux « Tonnerre » ? demanda-t-il. Après tout, l'aviation, c'est mon rayon.

— Voilà le commandant Robert Morane, l'ancien Flying Commander de la Royal Air Force, qui se réveille, fit Clairembart sur un ton déclamatoire et, aussi, légèrement moqueur. Quand donc cesserez-vous de partir en guerre contre les moulins à vent ?…

Le vieux savant s'interrompit. Tout en parlant, il avait jeté un coup d'œil à sa montre-bracelet.

— Sapristi, quatre heures quinze ! s'exclama-t-il. Et moi qui ai rendez-vous, dans un quart d'heure, à la terrasse des Deux Magots, avec un confrère du British Museum. J'ai juste le temps de sauter dans un 48…

— Je vais vous accompagner, dit Bob. Le quai Voltaire est sur la route des Deux Magots, et il me faut rentrer chez moi, où j'ai de la correspondance en souffrance. Tenez, voilà justement un 48 qui s'amène. En nous dépêchant…

Il jeta de l'argent sur la table, en paiement des consommations et, oubliant son journal entre les mains de l'inconnu, il se précipita, suivi de Clairembart, vers l'arrêt des autobus. Ils trouvèrent deux places assises au fond du véhicule et ne purent donc apercevoir leur voisin de la terrasse qui, étant monté à leur suite, se blottissait dans un coin de la plate-forme afin de ne pas attirer leur attention.

*

* *

Bob Morane venait de s'asseoir à sa table de travail, quand le timbre de la porte d'entrée résonna à travers l'appartement. Morane reposa son stylo en maugréant :

— Au diable les importuns !

Il alla ouvrir la porte et se retrouva nez à nez avec l'homme qui, peu de temps auparavant, lui avait emprunté son journal à la terrasse du café des grands boulevards.

— Excusez-moi de vous déranger, commandant Morane, dit-il avec son accent britannique, mais il me faut vous parler à tout prix…

Pendant un moment, Bob dévisagea l'inconnu. Celui-ci n'avait rien d'antipathique, au contraire, et il ne voyait aucune raison de ne pas le recevoir.

— Veuillez entrer, fit Bob en s'écartant pour laisser passer son visiteur. J'ai de la correspondance urgente à terminer. Pourtant, je puis vous consacrer quelques minutes…

Les deux hommes avaient pénétré dans ce fameux salon-bureau, aux murs couverts de trophées glanés aux quatre coins du monde, et qui avait été le lieu de tant d'aventures.

— J'ai bien peur de devoir vous retenir pendant plus de quelques minutes, dit le nouveau venu. Mais laissez-moi tout d'abord me présenter. Mon nom est Lefton. Samuel Lefton…

Morane avait désigné un siège à son interlocuteur et s'était assis lui-même derrière sa table de travail.

— Lefton ? fit-il dubitativement. Samuel Lefton ?… Ce nom ne m'est pas inconnu…

Lefton tira le journal de sa poche et le lança sur la table de façon à ce que Bob put lire à nouveau ce titre qui l'avait frappé tout à l'heure :

UN DES NOUVEAUX « TONNERRE » DE LA BRITISH AIRCRAFT CORPORATION S'ÉCRASE TOUT PRÈS D'ADEN.

— J'y suis, dit Morane. La presse a beaucoup parlé de vous ces derniers temps. Vous êtes l'inventeur des « Tonnerre »…

Lefton hocha la tête.

— C'est cela tout juste, fit-il tristement. Et vous connaissez maintenant les raisons de mon émoi, quand j'ai lu la terrible nouvelle. La nouvelle catastrophe est une sorte de glas qui sonne pour moi…

Morane garda le silence. Il comprenait qu'il n'avait rien à ajouter aux dernières paroles de l'ingénieur anglais.

— Si les « Tonnerre » sont définitivement retirés du Service, continuait Lefton, la British Aircraft Corporation verra ses contrats annulés et annulera le mien. Je serai un homme vaincu. Les « Tonnerre » représentent pour moi dix années de travail acharné. S'ils sont définitivement reconnus impropres au vol, la honte en retombera sur moi. Pour tous, je serai l'ingénieur raté, dont les erreurs auront coûté la vie à plusieurs centaines de personnes…

— Vous n'êtes pas seul fautif, fit remarquer Bob. Tous vos collaborateurs, la B.A.C. elle-même, qui a procédé aux essais, sont en cause, Bob. Tous…

L'Anglais haussa les épaules avec découragement.

— Je suis l'auteur des plans originaux, ne l'oubliez pas. Ce sera moi que l'opinion publique choisira comme bouc émissaire. Pourtant, avec les « Tonnerre », je voulais rénover les transports aériens et assurer à mon pays une suprématie totale, pendant quelques années du moins dans ce domaine. Songez donc : mettre au point un appareil géant, à quatre réacteurs, capable d'emporter cent-trente passagers à une vitesse de quelque huit-cent cinquante kilomètres à l'heure ! C'était un beau rêve, mais ce beau rêve portait

en lui ses propres agents de destruction. Pour propulser les « Tonnerre » à la vitesse escomptée, avec une consommation minima de carburant, il fallait les faire voler à une altitude de 11 000 mètres afin de profiter de la raréfaction de l'air et de diminuer les frottements…

Lefton s'interrompit pendant un instant, pour demander :

— J'espère que vous me suivez sans trop de peine…

D'un signe de tête, Morane rassura son interlocuteur.

— Ne craignez rien, dit-il. Je suis moi-même pilote et en outre, j'ai fait jadis des études d'ingénieur…

Assuré à présent d'être compris, l'Anglais continua :

— Pour éviter, à cette altitude de 11 000 mètres, le port de masques respiratoires aux passagers, il fallut leur assurer, à l'intérieur de la cabine, une pression atmosphérique artificielle égale à celle régnant au ras du sol. Dès lors, cette pression interne devenait supérieure à la pression externe régnant aux hautes altitudes, d'où une poussée vers l'extérieur entraînant une grande fatigue du fuselage « pressurisé ». Cette fatigue pouvait encore être aggravée par la traction des ailes et par la turbulence atmosphérique due à la grande vitesse. Une rupture de la cabine pouvait en provoquer l'explosion immédiate. Le fuselage des « Tonnerre » devait donc posséder une résistance suffisante pour éviter cet inconvénient mortel…

» Au moment de la mise en service des nouveaux appareils, rien de tout ceci ne nous était encore clairement apparu. L'expérience se révéla douloureuse. Coup sur coup, trois « Tonnerre » devaient exploser en plein vol, causant la mort de dizaines de passagers. Tout d'abord, l'on crut à une série de sabotages, et l'on renforça la surveillance aux escales. Quand un quatrième appareil explosa non loin de Calcutta, on ne douta plus que les accidents étaient dus à une imperfection technique.

» On avait remarqué que les « Tonnerre » accidentés avaient tous environ trois mille heures de vol à leur actif. La fixité de ce nombre critique excluait des causes diverses, comme par exemple l'explosion du kérosène employé comme carburant. Je pensais à la « pressurisation » qui pouvait avoir provoqué l'éclatement des cabines. Sur mes conseils, la British Aircraft Corporation décida

donc de sacrifier un « Tonnerre » – ceux-ci ayant été momentanément retirés du service – aux fins d'expériences. Un appareil amputé de ses ailes fut donc plongé, malgré ses vingt-neuf mètres de long, dans un énorme bassin rempli d'eau. Un système de pompes aspirantes et refoulantes vidait la cabine de l'appareil immergé, pour la remplir aussitôt, provoquant ainsi une pression intérieure comparable à celle subie en plein vol. Cette expérience fut concluante. L'avion-cobaye avait environ deux mille heures de vol à son actif. Après mille nouvelles heures de pression sous l'eau, sa cabine explosa effectivement, tout comme celle des appareils accidentés.

» La B.A.C. qui tenait à garder en service les « Tonnerre », se trouvait devant deux solutions. Ou les soumettre à un vol moins rapide à une altitude moindre, ce qui faisait perdre aux appareils tous leurs avantages ; ou renforcer la structure du fuselage et supprimer ainsi les risques d'explosion dus à la surpression. La deuxième solution fut naturellement adoptée, et c'est ainsi que naquit le nouveau « Tonnerre » qui, après de nombreux tests, se révéla dépourvu de toute tare… »

Lefton désigna le journal posé sur la table.

— Oui, répéta-t-il, les nouveaux « Tonnerre » se révélèrent dépourvus de toute tare, et pourtant l'un d'eux vient d'exploser en plein ciel, juste après avoir quitté Aden, et cela après seulement mille heures de vol…

Sur les traits de l'ingénieur, un désarroi total se lisait. Il se pencha vers Bob et dit encore d'une voix sourde.

— S'il faut en croire la presse, l'accident se serait produit dans les mêmes conditions que précédemment. Et pourtant, commandant Morane, cela est matériellement impossible ! Vous m'entendez bien, matériellement impossible !

La bouche de Morane se tordit en une grimace expressive, sinon esthétique.

— Sans doute pensez-vous également, fit-il, que l'accident serait dû à la malveillance. Avant le départ d'Aden, on aurait disposé une bombe dans l'appareil afin que celui-ci explose en plein vol, faisant croire ainsi à une catastrophe de la même origine que les précédentes…

Avec une sorte de frénésie têtue, Lefton secoua violemment la tête de droite à gauche.

— J'ai songé à cela moi aussi. Pourtant, en prévision d'une telle éventualité, la surveillance des « Tonnerre » a été redoublée à chaque escale. Entre le moment où l'appareil atterrit et le moment où il décolle, il ne cesse d'être gardé militairement. C'est pour cette raison que la route des « Tonnerre » vers l'Extrême-Orient a été détournée par Aden, qui est territoire britannique…

— Si l'on ne peut douter des soldats, fit remarquer Bob, il y a cependant des mécaniciens qui approchent les appareils aux escales. L'un d'eux aurait pu glisser une bombe à retardement à bord.

— C'est peu probable. Les mécaniciens sont triés sur le volet et, d'ailleurs, une fois leur travail terminé, chaque avion est visité minutieusement afin, justement, de déceler la présence de quelque machine infernale.

Bob se mit à rire doucement, comme quelqu'un qui s'apprête à faire une bonne plaisanterie et qui s'en réjouit à l'avance.

— C'est cela, fit-il doucement. Les mécanos démontent les réacteurs pour les vérifier. Ensuite ils les remontent. Une autre équipe les redémontent pour voir si les premiers n'y ont pas dissimulé une charge de plastic puis les remontent à leur tour. Une troisième équipe recommence le manège du démontage pour contrôler l'honnêteté de la seconde équipe, et ainsi de suite… Vous voyez où cela peut nous mener. Non, décidément, tout cela n'est pas bien convaincant.

Morane saisit le quotidien, le tint ouvert devant lui et, sur son visage aux traits ciselés par tous les vents du monde, une intense expression de perplexité apparut. Finalement, d'un geste désinvolte, il rejeta le journal.

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose, monsieur Lefton. Pour débrouiller toute cette histoire, il faudrait que quelqu'un aille là-bas, à Aden, pour enquêter sur place.

Derrière les lunettes, les yeux de Lefton s'allumèrent soudain.

— C'est justement pour cela que je suis ici, commandant Morane, fit-il avec un tremblement dans la voix. Tout à l'heure, sur les boulevards, votre ami a déclaré que, si vous aviez la preuve que

le dernier accident des « Tonnerre » est réellement dû à un sabotage, ou à toute autre pratique criminelle, vous seriez capable de partir pour Aden afin de tenter de jeter un peu de lumière dans tout ceci. Quand j'ai entendu votre compagnon prononcer votre nom, j'ai su pouvoir me confier à vous. Je vous ai suivi jusqu'ici pour…

— Pour me demander d'aller me mêler de ce qui ne me regarde pas, acheva Bob.

Il secoua la tête.

— Je ne vois pas très bien ce que j'irais faire à Aden.

— Pourtant, tout à l'heure, vous disiez…

— On dit tant de choses, monsieur Letton. Il m'arrive de déclarer : « Si j'étais premier ministre, tout marcherait autrement ! » Pourtant, je ne tiens guère à être premier ministre. D'ailleurs, la British Aircraft Corporation est une compagnie puissante, et ses enquêteurs débrouilleront toute l'affaire bien mieux et bien plus vite que je ne pourrais le faire. À côté d'eux, je ne suis à coup sûr qu'un amateur…

— Ne vous sous-estimez pas, commandant Morane. Vos dernières aventures prouvent assez votre valeur et votre courage. Les enquêteurs de la B.A.C. se heurteront à un tas de difficultés. Les ennemis de la Compagnie, s'il y en a, s'arrangeront pour leur mettre des bâtons dans les roues…

— Une expertise de l'épave permettra peut-être de récolter des indices, risqua Bob.

L'Anglais eut un haussement d'épaules.

— Allez retrouver quelque chose dans les débris d'un appareil qui a explosé, a pris feu et s'est écrasé d'une hauteur de onze mille mètres ! Ce qu'il faut, c'est démasquer les responsables de l'accident, et pour cela il faudrait quelqu'un qui, débarqué à Aden comme simple voyageur, pourrait mener son enquête en secret, à la façon d'un détective privé…

— Et ce détective privé de pacotille, ce serait moi n'est-ce pas ? demanda Morane.

— Pourquoi pas ? Vous êtes féru d'aviation et, en outre, vous aimez l'action. Vos plus chers désirs seraient comblés…

Morane ne répondit pas. Il regardait son interlocuteur avec intérêt, scrutait son visage inquiet, épiait le tremblement de ses

mains. L'homme lui était sympathique et il le devinait accroché à un dernier espoir…

— Votre prix sera le mien, disait Lefton. Si la compagnie retire une seconde fois les « Tonnerre » du service, je suis perdu. Je vous l'ai dit, pour tous, je serai l'ingénieur raté, et mon nom sera associé à jamais au plus grand scandale de toute l'histoire de la navigation aérienne. Certains même me considéreront comme un criminel.

Pendant un long moment, Bob garda le silence. L'angoisse de l'ingénieur le peinait. Il devinait que cet homme était attaché à son œuvre et que, si celle-ci venait à s'écrouler, il partirait lui-même à la dérive.

Pourtant, il allait être obligé de le décevoir.

— Je regrette, dit finalement Morane, mais je ne puis accepter votre proposition, faite à titre privé, de m'immiscer dans les affaires de la B.A.C. Faites confiance aux enquêteurs officiels. S'il y a eu sabotage, ils finiront bien par le découvrir…

Lefton parut soudain très las. Ses épaules s'affaissèrent, comme écrasées par un poids trop lourd, et toute vie quitta ses yeux.

— Peut-être avez-vous raison, commandant Morane, fit-il d'une voix atone. Puisque vous ne voulez pas m'aider, il me faudra faire confiance aux enquêteurs officiels. Excusez-moi d'avoir gaspillé votre temps…

Il se leva, serra la main à Bob et sortit sans ajouter une seule parole. Quand il eut quitté l'appartement, Bob écarta les rideaux et lança un coup d'œil au-dehors. Quelques secondes plus tard, Lefton apparut et, le dos voûté, le menton pesant sur la poitrine, il s'éloigna lentement.

Vu ainsi, de haut, ce n'était plus qu'un pauvre vieillard écrasé par un immense désarroi. Pourtant, à un moment donné, il se redressa, comme animé par un dernier sursaut d'espoir, et il se mit à marcher très vite en direction du Pont des Arts.

Morane laissa retomber le pan du rideau.

— Pauvre vieux, murmura-t-il. Peut-être, à ce même instant, es-tu en train de me maudire, et pourtant…

Il s'assit à sa table de travail, attira à lui l'appareil téléphonique, décrocha le combiné et forma un numéro sur le cadran automatique.

— Allô, demanda-t-il quand il eut obtenu la communication, Air France, Bureau des passagers ? Je voudrais me rendre par air à Aden, et cela dans le plus bref délai possible…

Chapitre II

L'homme qui, à l'escale du Caire, était monté à bord de l'avion et occupait à présent le siège voisin de celui de Morane, semblait vouloir engager la conversation. C'était un grand gaillard de quarante-cinq ans environ, aux cheveux blonds, aux yeux clairs et au teint couleur de brique trop cuite. Le type parfait du colonial britannique, sympathique, le regard droit et les gestes assurés, mais Bob ne se sentait pas décidé à échanger des propos sans importance avec un personnage qui, tout à l'heure, à Aden, lui lancerait un « good bye » indifférent pour disparaître aussitôt de son existence avec la même désinvolture qu'il y était entré.

Pour tout dire, Morane était furieux contre lui-même. Furieux parce que, mû par son insatiable curiosité et son besoin inné de justice, il s'était lancé à l'aveuglette dans cette enquête toute personnelle sur le « Tonnerre ». Lefton lui avait proposé de le payer pour entreprendre cette même enquête, et il avait refusé pour, aussitôt après, se jeter dans la même aventure, mais gratuitement cette fois, dans le seul but, semblait-il, de satisfaire en égoïste un vague besoin d'action. Pourtant, au fond de lui-même, Bob savait qu'il n'en était rien. Il était parti non seulement parce que, depuis son début, l'affaire des « Tonnerre » l'intriguait, mais aussi parce qu'il éprouvait pour Lefton une instinctive pitié. Pendant des années, cet homme avait travaillé pour réaliser un rêve dont les « Tonnerre » étaient l'aboutissement et, à présent, peut-être à la suite de manœuvres criminelles, ce rêve était en train de s'écrouler. Mais pourquoi alors avait-il refusé l'offre de l'ingénieur ? Pourquoi l'avait-il laissé s'en aller sans le rassurer, sans lui dire qu'il ferait l'impossible pour découvrir les causes réelles de la dernière catastrophe et le mettre hors de cause ? Tout simplement parce que, en supposant l'accident volontairement provoqué, Bob devait, pour réussir dans sa mission, garder celle-ci entièrement secrète. Mis au courant, Lefton pouvait parler et éveiller l'attention des saboteurs éventuels. « Pourquoi d'ailleurs ne serait-il pas lui-même coupable ? se

demandait Bob. Mieux que personne, Lefton a accès aux « Tonnerre » et pourrait saboter adroitement ceux-ci ? »

Morane haussa les épaules. Lefton sacrifiant les « Tonnerre », cela ressemblait un peu à un père immolant ses enfants. « Voilà à quoi l'on s'expose quand on déclare la guerre à des ombres, pensa-t-il encore. On finit par voir des ennemis partout. Le plus sage serait de débarquer à Aden, de visiter la ville et ses environs comme un vulgaire touriste, puis de m'en retourner sans autre préoccupation. On ne gagne rien à jouer avec le feu, sauf de cuisantes brûlures. En arrivant à Aden, mon vieux Bob, tu te conduiras en touriste, en vulgaire touriste… » Il savait pourtant qu'il n'en ferait rien. Il était venu à Aden dans un but précis, et il tenterait l'impossible pour l'atteindre. Si quelqu'un avait saboté le nouveau « Tonnerre », il le découvrirait, ou alors…

— Vous me paraissez bien soucieux, commandant Morane, dit une voix en anglais.

Arraché brutalement à ses pensées, Bob sursauta. Il se tourna lentement vers son voisin, qui venait de parler.

— Je suis encore plus soucieux à présent dit-il d'une voix calme, dans laquelle il s'efforçait de ne laisser transparaître aucune hostilité. Soucieux de savoir comment vous connaissez mon nom. J'ai la mémoire des visages, et je ne crois pas vous avoir déjà rencontré…

L'autre sourit.

— Ne prenez pas ceci au tragique. J'ai simplement demandé votre nom à l'hôtesse. J'ai toujours aimé connaître l'identité des gens avec qui je voyage. Surtout en avion. Un accident est si vite arrivé. Quand on vous retrouve, vos restes carbonisés sont souvent mêlés à ceux du voisin. Vous vous rendez compte, courir le risque d'être enterré, dans le même cercueil, avec un individu qui ne vous a même pas été présenté… J'en frémis d'horreur !

Ceci avait été dit avec un réel sérieux, mais Morane connaissait trop bien les Anglais et leur humour glacé pour ne pas comprendre qu'il s'agissait là seulement d'une boutade. Aussi répondit-il sur le même ton :

— Ne frémissez plus d'horreur. Vous êtes tiré d'affaire à présent, puisque vous connaissez mon nom. Personnellement, je demeure

dans les transes. Songez donc… si l'avion prenait feu ! Si un génie aérien lui arrachait les ailes ! Regardez, j'en ai des sueurs froides…

L'inconnu se mit à rire doucement.

— Vous me mettez en boîte, commandant Morane, et je reconnais ne l'avoir guère volé. Mon nom est Harris. George Harris…

— Ouf, me voilà soulagé ! fit Morane.

Il y eut un long silence entre les deux hommes. Harris le brisa.

— J'habite Aden, dit-il. C'est là que vous vous rendez sans doute…

Bob acquiesça.

— Tout juste, dit-il. Un petit voyage de tourisme…

Un sourire ironique releva presque imperceptiblement le coin des lèvres de l'Anglais.

— Touriste ! fit-il. Bien sûr. J'ai suffisamment entendu parler de vous pour savoir que vous voyagez toujours en touriste. Du moins, cela débute ainsi et puis, quand vous arrivez quelque part, la bagarre commence. Nous n'aimons pas beaucoup la bagarre à Aden.

— Est-ce une menace ?

Harris haussa les épaules.

— Qui suis-je pour vous menacer ? Un simple citoyen britannique ami de la justice et de l'ordre… Voyez-vous, commandant Morane, je sais que, pendant la dernière guerre, vous avez été un des héros de notre aviation ; j'ai lu une partie de vos aventures dans la presse, et j'ai de l'admiration pour vous. Je sais aussi que, partout où vous débarquez, vous déclenchez un baroud du tonnerre. Toujours dans un but louable, bien sûr. Vous fomenteriez une révolution pour sauver une veuve, ou un orphelin, ou un chien errant. Vous êtes un peu comme un chevalier sans lance et sans armure. C'est pour ces raisons que je vous mets en garde. Aden est placé au confluent de trois mondes : l'Europe, qui est proche, l'Afrique et l'Asie – et il s'y passe des choses. Des choses qui pourraient vous enflammer. Là est le danger. Vous prenez parti pour quelqu'un et, le lendemain, on vous retrouve dans une ruelle sombre, avec un poignard entre les deux épaules…

Morane se demandait où voulait en venir son interlocuteur. Tentait-il de l'effrayer ?

— Ne craignez rien, dit-il. Personne ne me plantera un poignard entre les deux épaules. Je vais à Aden en touriste et je me comporterai comme tel. Cessez donc de vous faire du mauvais sang à mon sujet.

— Je ne me fais guère de mauvais sang, commandant Morane. Vous êtes de taille à vous défendre, je ne l'ignore pas… À propos, avez-vous un endroit où descendre, à Aden ?…

— Je descendrai à l'hôtel, fit Bob. Je suppose qu'il doit en exister d'acceptables. Les Anglais aiment le confort, et je les comprends…

George Harris sourit à ce compliment non dissimulé.

— Descendez à l'hôtel Bandar, dit-il. C'est dans Steamer Point, le nouvel Aden. Vous y trouverez un certain luxe, sans être pour cela assommé…

Morane remercia son compagnon de voyage, et la conversation s'arrêta là car, à l'avant de l'avion, la péninsule rocheuse sur laquelle Aden était bâtie se détacha en sombre sur l'étendue miroitante de l'océan. À droite, au-delà du détroit de Rab-El-Mandeb, on apercevait la côte plate et sablonneuse de l'Afrique.

L'avion vira sur bâbord, longea la ville blanche, bâtie dans le cratère d'un ancien volcan, et descendit vers l'aérodrome de Khormaksar, desservant Aden.

Quelques minutes plus tard, Morane, toujours flanqué de George Harris, mettait pied à terre et se dirigeait vers les bureaux de la douane. Mais, au bout d'une cinquantaine de mètres, il s'arrêta.

— Excusez-moi, dit-il à l'adresse de Harris. J'ai laissé mon trench dans l'avion…

Il l'avait oublié à dessein, car son compagnon de voyage l'intriguait et il voulait savoir à quoi s'en tenir sur son identité. Il regagna donc l'appareil, récupéra son trench, puis s'approchant de l'hôtesse, demanda :

— Pourriez-vous me rappeler le nom de mon compagnon de route ? Il doit s'être présenté, mais je n'en suis plus très sûr. C'était un homme tellement charmant…

La jeune femme leva sur Bob un regard inquisiteur où passait une certaine méfiance, mais il y avait une telle ardeur peinte sur les

traits du Français qu'elle sourit.

— Vous voulez parler de ce grand monsieur blond qui, depuis Le Caire, occupait le siège voisin du vôtre ? interrogea-t-elle.

— C'est cela tout juste.

L'hôtesse consulta une liste.

— Son nom est George Lester, dit-elle au bout d'un court moment.

— Ça y est, je m'en souviens à présent, fit Bob. George Lester ! C'est bien ce nom-là qu'il m'a donné…

Il remercia son interlocutrice et, son trench ostensiblement plié sur le bras, il se dirigea vers les bureaux de la douane, où George Harris-Lester l'attendait.

— Alors, *old chap,* demanda celui-ci, vous avez récupéré votre trench, à ce que je vois. Vous pouvez le jeter à présent, car il ne pleut jamais à Aden. L'eau nécessaire à la consommation vient de l'arrière-pays par des pipelines. En temps de sécheresse, elle est si rare qu'on est obligé de se laver avec du whisky, ce qui ne me déplaît d'ailleurs pas car, strictement entre nous, l'eau n'a pas été créée à l'usage des honnêtes gens…

« Des honnêtes gens, bien sûr, pensa Morane. Des honnêtes gens qui se présentent sous de faux noms, sans doute parce qu'ils ont de bonnes raisons pour dissimuler leur véritable identité. Qui sait, monsieur George Harris-Lester, si nous n'aurons pas l'occasion de nous revoir avant longtemps. Après tout, Aden n'est pas une si grande ville. Et puis, vous saurez toujours où me trouver… »

*
* *

L'hôtel Bandar avait tout pour enchanter l'amateur d'exotisme qui, toujours prêt à se réveiller à la moindre occasion, sommeillait en Morane. Avec un peu d'imagination, on aurait pu, grâce aux balcons à colonnades et aux mosaïques, se croire transporté dans un palais des Mille et une Nuits. Le directeur était anglais, mais le personnel arabe, ce qui ajoutait encore à la couleur locale.

Quand Morane fut seul dans sa chambre, dont les fenêtres fermées par des moucharabiehs donnaient sur la mer, il se sentit

soudain découragé. À présent qu'il était à Aden, face à l'action, il ne se sentait plus très sûr de réussir. Par où allait-il commencer son enquête ? Il se le demandait. Et, soudain, il se rendit compte que tout enthousiasme l'avait quitté et que les « Tonnerre » n'occupaient plus une place de tout premier rang dans ses pensées. Trop souvent, il s'était lancé à l'aveuglette dans des aventures dangereuses, dont il avait seulement réussi à se tirer à force de volonté, d'astuce et, surtout, de chance. « Je crois qu'il serait plus sage de renoncer à mon projet et de me transformer réellement en touriste. Puisque je suis ici, je vais me contenter de visiter la ville, puis l'arrière-pays, de prendre quelques photos, pour regagner ensuite la France… »

Il songea aux paroles du mystérieux George Lester. « Vous prenez parti pour quelqu'un et, le lendemain, on vous retrouve dans une ruelle sombre, avec un poignard entre les deux épaules… »

— Cela ne m'arrivera pas, murmura Bob. Du moins pas cette fois ci. Je me suis emballé comme un collégien sur cette histoire des « Tonnerre » mais, je m'en rends compte à présent, il me faut laisser la place aux enquêteurs officiels de la British Aircraft Corporation. Comme je l'ai affirmé à Lefton, ils seront capables, mieux que personne, de débrouiller toute cette affaire.

Le nom de Lefton alluma bien un bref regret dans l'esprit de Morane, mais il se secoua vite. Sa décision était prise et rien, même la pitié, ne pourrait l'en faire changer. Il était venu à Aden en enquêteur, et il en partirait en touriste.

Au-dehors, la nuit était doucement tombée. Bob retira sa veste et la jeta sur une chaise mauresque.

— Il serait temps de me préparer à goûter aux charmes nocturnes de la ville. Puisque je suis touriste, il me faut me conduire en touriste…

Posant sa valise sur le lit, Morane l'ouvrit et en tira sa trousse de toilette. Il gagna la salle de bains mais, là, il s'aperçut que le miroir du lavabo, ayant sans doute été brisé, n'avait pas été remplacé. Par bonheur, Bob ne voyageait jamais sans emporter dans ses bagages un petit miroir à pied escamotable. Regagnant la chambre, il se mit à chercher dans sa valise, demeurée sur le lit. Mais le miroir restait introuvable.

— Je jurerais pourtant l’avoir emporté, maugréa-t-il.

Morane commençait à maudire son départ hâtif. Quand, soudain, à travers le tissu d’une chemise, il sentit un corps dur et plat : le miroir. Il le saisit et le tira de la valise. Le miroir fit alors office de rétroviseur et lui montra ce qui se passait dans la chambre derrière lui.

Un Arabe, entré sans doute par le balcon, s’approchait à pas comptés. Il portait une longue tunique blanche et une calotte de feutre qui, jadis, avait dû être rouge. Entre ses mains tendues en avant, il tenait un mince lacet et s’apprêtait à le passer autour du cou de Bob. Celui-ci sentit la sueur couler le long de son dos, mais il réussit cependant à maîtriser sa peur. D’un geste plein de naturel, il posa le miroir sur le lit puis, pivotant brusquement sur les talons, frappa, des deux poings, l’Arabe au creux de l’estomac. L’homme laissa échapper un soupir, lâcha le lacet et se plia en deux. Ses genoux fléchirent et Morane le crut sur le point de s’abattre quand, soudain, il se détendit. Sa tête frappa le Français en pleine poitrine et le rejeta sur le lit.

Aussitôt, Bob se redressa, mais déjà son agresseur avait enjambé le balcon et sauté dans le jardin, pour disparaître entre les massifs de cactus. Morane sauta à son tour et traversa le jardin en courant. Quand il déboucha sur la rue, il aperçut le fuyard en train de monter dans une voiture automobile qui démarra aussitôt.

Morane possédait de prompts réflexes. Il avisa un taxi stationnant devant l’hôtel et, s’en approchant en quelques rapides enjambées, désigna au chauffeur l’auto qui s’éloignait à l’autre extrémité de la rue.

— Une livre pour vous si vous suivez cette voiture et réussissez à ne pas la perdre de vue…

Le chauffeur, un Arabe à l’air intelligent et affable, sourit de toutes ses dents blanches.

— O.K., Sir, dit-il. Montez…

Bob obéit et le taxi démarra. Tout d’abord, la poursuite se révéla facile à travers les larges artères de la cité européenne puis, les rues devenant de plus en plus étroites, il fallut toute l’habileté du chauffeur pour ne pas perdre la piste à travers la foule dense et criaillante des souks. À chaque tour de roue, des femmes drapées et

voilées se dressaient devant le taxi, au risque d'être renversées. Des enfants à demi nus sautaient à l'assaut des marchepieds, tandis que des ânes confits de philosophie suivaient leur petit bonhomme de chemin sans se soucier des furieux coups de klaxon. Par bonheur, la voiture poursuivie était en proie aux mêmes difficultés, et cela rétablissait l'équilibre. Finalement, elle tourna dans une rue déserte et stoppa devant la porte d'un café, d'où émanait un bruit guttural de voix arabes. Une forme blanche, dans laquelle Bob reconnut son agresseur, mit pied à terre, murmura quelques mots au conducteur, poussa la porte et disparut. Aussitôt la voiture se remit en marche et se perdit au loin. Sur l'ordre de Morane, le taxi s'était arrêté.

— Connaissez-vous cet endroit ? demanda Morane au chauffeur.

L'autre grimaça dans l'ombre.

— Je connais. Chez Abou-Abba… Un mauvais lieu. Surveillé par la police…

— Pourquoi ?

— Pour beaucoup de raisons. Mais pour l'opium surtout, et le hachisch…

Pendant un moment, Morane hésita. Allait-il, pour retrouver un vulgaire malandrin, s'aventurer dans ce coupe-gorge d'où, en admettant qu'il retrouvât son agresseur, il courait le risque de ne pas sortir vivant ? Mais, justement, cet agresseur était-il un vulgaire malandrin ou, au contraire, un tueur à gages ? Aussitôt, Bob songea à son compagnon de voyage, à ce George Lester qui aimait tant donner des conseils tout en s'affublant d'un faux nom. Lester lui avait conseillé de descendre à l'hôtel Bandar et, à peine Bob était-il enfermé dans sa chambre que quelqu'un tentait de le faire passer de vie à trépas. Évidemment, il pouvait s'agir là d'une coïncidence. Dans le cas contraire, Morane ne comprenait pas très bien pourquoi Lester lui avait envoyé cet étrangleur. Aussitôt, le mot « Tonnerre » lui vint à l'esprit. Et si Lester avait quelque chose à voir dans toute cette affaire, s'il avait partie liée avec les ennemis de la British Aircraft Corporation ? Comment, dans ce cas, aurait-il eu connaissance des intentions de Morane ? Par Lefton ? C'était impossible, puisque, pour garder sa liberté d'action, Bob avait feint de lui refuser son aide…

L'une après l'autre, ces questions, auxquelles il ne parvenait guère à donner de réponse, se pressaient dans la pensée de Morane. Déjà, il avait oublié ses sages résolutions de tout à l'heure, et le feu de l'action le possédait à nouveau.

Bientôt sa décision fut prise. Il était venu à Aden pour résoudre l'énigme des « Tonnerre » et, maintenant qu'une piste possible s'offrait à lui, il se sentait décidé à la suivre jusqu'au bout.

— Je vais aller jeter un coup d'œil chez Abou-Abba, déclara-t-il à l'adresse du chauffeur. Attendez-moi, et je triple votre prime. Si, dans une demi-heure, je ne suis pas reparu, prévenez la police.

Morane tira de sa poche deux billets d'une livre et les tendit à l'Arabe.

— Vous recevrez un troisième billet à mon retour, dit-il.

Le chauffeur secoua la tête et, du doigt, toucha les vêtements de son client.

— Vous ne pouvez entrer chez Abou-Abba ainsi vêtu. Vous seriez aussitôt remarqué…

Bob sourit. Il enleva sa cravate et la jeta au fond de la voiture. Ensuite, il se mit à déchirer sa chemise à l'épaule et à la poitrine. Sortant du taxi, il se roula alors à plusieurs reprises sur le sol et passa ses mains souillées sur son visage, où une barbe d'un jour laissait déjà sa trace bleuâtre.

Quand il eut terminé cette petite séance de transformation, plus rien en lui ne rappelait l'élégant voyageur qui, une heure plus tôt, avait débarqué à l'hôtel Bandar. Quiconque l'eût vu ainsi aurait pu le prendre pour l'un de ces parias qui, dans tous les ports du monde, traînent leur défaite de bastringue en bastringue, prêts à tous les mauvais coups, à toutes les compromissions.

— Fais-je davantage « couleur locale » à présent ? interrogea Morane.

Le chauffeur hocha la tête affirmativement.

— Faites semblant d'être ivre, et ce sera parfait, dit-il. Avec un peu de chance, vous pourrez passer pour un marin en bordée… À propos, êtes-vous armé ?

Morane montra ses deux poings fermés.

— Ce n'est pas suffisant, dit le chauffeur. Prenez ça…

Il tendait à son client une clé anglaise de taille respectable. Bob la prit et la glissa dans la ceinture de son pantalon, sous la chemise.

— Encore une chose, fit le chauffeur. Si vous voulez tenter de pénétrer dans la fumerie, dites que vous venez de la part d'Hassan. C'est un ami d'Abou-Abba qui habite de l'autre côté de la ville, dans le quartier de Back-Bay.

— Compris, dit Bob. Hassan, quartier de Back-Bay. Surtout, n'oubliez pas : si je ne suis pas revenu dans une demi-heure prévenez aussitôt la police…

D'un pas mal assuré d'ivrogne, Morane marcha vers la porte, la poussa et, sans hésiter, pénétra dans l'antre enfumé d'Abou-Abba.

Chapitre III

C'était une grande salle aux murs patinés et où une cinquantaine d'individus de mauvaise mine, levantins pour la plupart, étaient assis à même le sol autour de petites tables basses, fumant leurs chibouques et buvant du café turc ou du thé de menthe dans de petites tasses de faïence décorée. En titubant, Bob s'approcha du comptoir, derrière lequel un énorme individu à l'œil globuleux et à la moustache charbonneuse trônait avec des mines de lutteur à court de souffle. Ses énormes bras, dénudés par les manches roulées d'une chemise à la propreté douteuse, avaient la grosseur d'une cuisse humaine et une sueur poisseuse coulait le long de ses joues bouffies et de son cou.

— Je viens de la part de… Hassan, fit Bob en mauvais anglais.

Tout en parlant, il s'assurait, du coin de l'œil, que son agresseur de tout à l'heure ne se trouvait pas dans la salle.

— Quel Hassan ? demanda le gros homme. Beaucoup d'Hassan à Aden…

Une paupière à demi fermée, l'œil morne, Morane laissa errer un long moment ses regards sur son interlocuteur.

— Hassan, dit-il finalement. De là-bas – il tendait le bras vers l'autre extrémité de la ville. – Comment ça s'appelle encore ce coin ?… Back quelque chose. C'est ça, Back-Bay… Hassan m'a dit comme ça : « Va chez Abou-Abba de ma part. Tu trouveras ce que tu cherches… »

L'homme, derrière son comptoir, inspectait Morane avec méfiance.

— Et qu'est-ce que vous cherchez, monsieur ?

Bob cligna de l'œil.

— Que cherche-t-on quand on a bu un verre de trop et que tout le whisky de la terre ne réussirait pas à vous rendre plus ivre encore ?

— Oui, interrogea le gros homme, qu'est-ce qu'on cherche ?

Bob se pencha par-dessus le comptoir et dit, sur un ton de confidence :

— Un peu de fumée, mon vieux. Seulement un peu de fumée…

L'autre ne broncha pas. Il semblait posséder la passivité d'un ruminant.

— Vous êtes Français ? demanda-t-il.

Morane secoua la tête négativement.

— Belge, dit-il. Je suis arrivé il y a deux jours, sur le pétrolier *Élisabeth II*, à destination d'Anvers. Mais j'ai manqué le départ. Maintenant j'ai besoin d'un peu de fumée pour me consoler… J'ai de l'argent… et je paie… Aussi vrai que je m'appelle Jules Peters et que j'ai bu un coup de trop…

Bob plongea la main dans la poche de son pantalon et en tira une poignée de billets verts. Aussitôt, les yeux du tenancier brillèrent de convoitise. Mais, déjà, Morane avait fait disparaître l'argent.

Le gros homme sembla hésiter un instant encore comme si, en lui, la méfiance et la cupidité se livraient un combat. Finalement, la cupidité dut l'emporter, car il demanda à voix basse :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Kief ou chandoo ?[3]

Morane eut un geste d'indifférence.

— Va pour le chandoo, dit-il. Ça me rappellera le bon vieux temps où je bourlinguais dans les mers de Chine…

Le tenancier obèse se leva avec peine et contourna le comptoir.

— Veuillez me suivre, dit-il.

Il se dirigea vers le fond de la salle et poussa une porte. Les deux hommes débouchèrent dans une cour au sol de terre battue et où seule, brûlait une lampe à huile autour de laquelle une nuée de moustiques tournoyait dans un bourdonnement continu de guerre aérienne.

À l'autre extrémité de la cour, il y avait un amas de vieilles caisses. Le tenancier en déplaça deux, découvrant une étroite trappe de fer. Celle-ci, une fois relevée, révéla un étroit escalier, taillé dans la pierre et s'enfonçant dans le sol.

Par trois fois, le gros homme siffla. Il y eut quelques secondes de silence, puis une voix demanda :

— Un client, dit le tenancier. Il vient de la part d'Hassan, et il désire fumer le chandoo.

La voix dit encore quelque chose mais en arabe cette fois, et Bob, qui avait pas mal voyagé en Afrique du Nord, crut comprendre que l'on demandait s'il avait de l'argent.

— Il en a, répondit le gros homme, également en arabe. Je l'ai vu…

— C'est bien. Qu'il descende…

Morane ne se fit pas répéter l'invitation. Il s'engagea dans l'escalier et se mit à descendre de ce côté, à la façon d'un crabe, à cause de l'étroitesse des marches. Au-dessus de lui, la trappe se referma, et il entendit le bruit des caisses que l'on reglissait à leur place. « Me voilà pris au piège, songea-t-il. Si, là en bas, je tombe sur mon agresseur de tout à l'heure et sur quelques-uns de ses semblables, mon compte est bon. Triste destin, pour un aviateur, que périr dans une cave… » Cependant, il n'eut guère le temps de ressasser ces pensées sinistres, car il arrivait au bas de l'escalier. Dans la pénombre, un homme se dressa devant lui. Bob sentit aussitôt un frisson prendre naissance au creux de ses reins en croyant reconnaître l'homme au lacet, mais il se trompait. L'individu était lui aussi vêtu d'une longue tunique et coiffé d'un calot de feutre rouge. Ainsi affublés, tous les Arabes se ressemblaient plus ou moins, et cela expliquait la méprise de Morane.

L'homme était grand et maigre et, dans son visage osseux, ses yeux brillaient tels deux énormes diamants noirs, dont ils possédaient d'ailleurs l'éclat minéral. Il n'y avait aucune expression en eux. On eut dit des yeux postiches. Et pourtant, Bob n'en doutait guère, l'homme voyait, et cette assurance procurait au Français un étrange malaise, fort voisin de la peur.

« Ce type doit être Satan en personne, songea Morane, à moins que ce ne soit Abou-Abba, ce qui, à en juger par son aspect, ne change rien à la chose… »

— Ainsi, vous êtes envoyé par Hassan ? demanda l'Arabe dans un anglais d'une pureté presque oxfordienne. À propos, comment va son bras gauche ?

Bob réfléchit très vite. Hassan était peut-être blessé au bras et, comme Morane avait déclaré être envoyé par lui il était censé le savoir. Mais était-ce bien au bras gauche que ce mystérieux Hassan

était blessé, ou au droit ? Peut-être même n'était-il pas blessé du tout.

Le mieux était de résoudre ce problème par l'absurde, Bob se mit à rire.

— Voyons, dit-il, vous savez bien qu'Hassan n'a pas de bras gauche, qu'il est manchot…

En même temps, il songeait : « Si je n'ai pas tiré le bon numéro, il me restera à assommer Abou-Abba, à m'expliquer avec la trappe et à me frayer un chemin à travers le café. »

Mais Abou-Abba, si c'était lui, s'était mis à sourire.

— Je vois que vous connaissez mon ami Hassan, fit-il. Le requin qui, jadis, lui a dévoré le bras, doit à coup sûr être mort d'une indigestion, car ce vieil Hassan est un garçon coriace… Mais laissez-moi vous montrer le chemin de mon paradis…

« Mon paradis ! » Il s'agissait donc bien d'Abou-Abba et ce « paradis » était celui de la drogue.

L'Arabe s'était engagé dans un long couloir aux murs de briques suintant d'humidité et tachés par la lèpre blanche du salpêtre. Le couloir fit un coude brusque, et Abou-Abba, écartant une lourde tenture de cuir, s'effaça pour laisser passer Morane. Celui-ci déboucha dans une large cave, au plafond bas et aux murs passés à la chaux. Sous la lumière de nombreuses lampes à huile, des hommes étaient assis, tout comme dans le café, autour de tables basses. Mais ils ne fumaient pas de chibouques, ne buvaient ni café turc ni thé de menthe. Devant chacun d'eux, une noix de coco évidée et cerclée de cuivre était posée. Ces noix de coco étaient munies d'un tuyau inséré suivant un angle de quarante-cinq degrés environ. Au sommet, on discernait un tube métallique surmonté d'une coupelle en argile dans lequel le hachisch brûlait, mélangé à du tabac et à du miel. Les fumeurs aspiraient par le tuyau de bambou, et la fumée, refroidie par l'eau contenue dans la noix de coco, parvenait jusqu'à leurs poumons. Parfois, saoulé ainsi par les vapeurs de chanvre, un homme roulait à terre, secoué d'un rire convulsif. D'autres, au sortir de cette crise, sombraient soudain dans une sorte de torpeur, ressemblant fort au coma qui précède la mort.

Suivant son guide, Morane, envahi malgré lui par une sorte de dégoût mêlé de pitié à l'aspect de ces hommes occupés à se

détruire, avait traversé la cave. Derrière une seconde tenture de cuir, un nouveau couloir, semblable en tous points au premier, s'amorçait, pour conduire à une seconde cave où, seule cette fois, brûlait une lampe à la flamme avare, à demi voilée par un écran de tôle. Partout, des corps étaient allongés dans l'ombre et une odeur douceâtre – celle de l'opium – saturait l'atmosphère confinée du souterrain.

Abou-Abba désigna à Morane une natte inoccupée, dans le fond de la salle et, sans une parole, il disparut par une porte aménagée dans le mur d'en face.

Bob s'allongea et posa sa nuque sur un petit billot de bois poli destiné à cet usage. Un jeune Arabe vêtu d'une tunique rayée et coiffé de la classique calotte de feutre à l'égyptienne, s'approcha alors de lui, porteur d'un plateau où était déposé une pipe, un récipient contenant l'opium, des aiguilles, des curettes d'argent et une lampe à huile allumée. Il piqua une petite boule d'opium à la pointe d'une des aiguilles et la passa au-dessus de la lampe. L'opium grésilla et le jeune Arabe se mit à tourner rapidement l'aiguille entre ses doigts. Quand il jugea l'opium cuit à point, il saisit la pipe, dont le tuyau de bambou, long de quarante-cinq centimètres environ, portait, aux deux tiers de sa longueur, un petit fourneau en forme de coupe. La boulette d'opium fut introduite dans le fourneau et, après avoir tendu la pipe au Français, le préparateur s'éclipsa sans un mot, comme il était venu.

Une fois seul, perdu dans l'ombre, Morane posa l'extrémité de la pipe contre ses lèvres, en se gardant bien cependant d'aspirer la redoutable fumée. Il commençait à se demander où allait le conduire son escapade. Jusqu'alors, il n'avait pas encore repéré son agresseur de l'hôtel Bandar. Pourtant, il l'avait bien vu pénétrer dans l'établissement et, à coup sûr, il ne pouvait s'être volatilisé. Finalement, Bob haussa les épaules. Que lui importait tout cela après tout ? L'homme ne lui avait rien volé et, selon toute probabilité, il ne devait rien avoir à faire avec les « Tonnerre ». Une agression dans un hôtel, une fumerie de haschisch et d'opium et une série de catastrophes aériennes, c'était là une suite de facteurs qu'aucun lien ne reliait entre eux. « Mon agresseur se sera esquivé d'une façon ou d'une autre, et me voilà confiné dans ce sordide repaire de drogués,

à attendre je ne sais quoi… » Morane venait à peine de formuler cette pensée que la porte, par laquelle Abou-Abba avait disparu quelques minutes plus tôt, s'ouvrit pour livrer passage à deux hommes. L'un d'eux était Abou-Abba lui-même. L'autre, un individu vêtu à l'européenne et dont Bob, à cause de la pénombre régnant dans le caveau, ne put discerner les traits. Tous deux conversaient à voix basse, en anglais et Morane parvint à saisir des bribes de phrases :

— Mohamed a fait de son mieux, disait Abou-Abba, mais l'homme s'est défendu…

— Mohamed est un incapable, répondait le personnage vêtu à l'européenne. Il n'est même pas bon pour garder les babouches à l'entrée d'une mosquée.

Abou-Abba et son compagnon s'étaient dirigés vers le couloir, et Morane ne put saisir la suite de leur conversation. Quand ils eurent disparu derrière le rideau de cuir, Bob se demanda s'il allait les suivre. Pourtant, le bref regard qu'il avait pu jeter dans l'entrebâillement de la porte avait suffi à éveiller sa curiosité. Le peu qu'il avait aperçu de la pièce située derrière cette porte contrastait avec la pauvreté des deux premières caves. Il s'attendait si peu à trouver un studio moderne, avec tapis pleins et éclairages indirects, en cet endroit, qu'il décida d'aller y jeter un coup d'œil.

Avec précautions, Morane posa sa pipe. Après s'être assuré de n'être pas surveillé, il se leva et, courbé, enjambant les corps étendus de plusieurs fumeurs en train de cuver leur opium, il se glissa vers la porte. Contrairement à tout ce qu'il espérait, il l'atteignit sans encombre et pénétra dans une pièce étroite, meublée à l'occidentale et au sol, aux murs et au plafond recouverts d'épais tapis. Dans chaque coin de la pièce il y avait un gros fauteuil de cuir rouge, et une bibliothèque garnie de livres aux riches reliures occupait la presque totalité d'un des panneaux.

Entre ses lèvres serrées, Morane laissa échapper un petit sifflement admiratif.

« Eh, eh ! murmura-t-il. Le sieur Abou-Abba me paraît aimer le confort. »

Comme la porte ne possédait pas de serrure, Morane posa un haut cendrier de cuivre monté sur pied, contre le battant. Si

quelqu'un poussait la porte, le cendrier dégringolerait et l'avertirait du danger.

Guidé par un vieil amour des livres, Bob se dirigea vers la bibliothèque et y prit un volume au hasard. C'était un exemplaire de Don Quichotte, illustré par Gustave Doré. Morane reposa le volume sur son rayon et en prit un autre. Cette fois, c'était le Faust de Goethe, avec des gravures de Delacroix.

« Abou-Abba n'a certainement rien à voir avec ceci, songea Morane. À mon avis, ces trésors de bibliophilie doivent appartenir à ce personnage vêtu à l'européenne… »

Il n'eut guère le loisir de réfléchir plus longtemps à l'identité de l'énigmatique individu. Trois morceaux de papier glissèrent du livre et tombèrent à ses pieds. Il se baissa pour les ramasser. C'était trois coupures de presse et, toutes trois concernaient la catastrophe du nouveau « Tonnerre ».

Une sorte de fièvre empoigna Morane. À présent, il ne doutait plus. Un lien devait exister entre l'agression dont il avait failli être victime, cette fumerie et les « Tonnerre ». Mais quel était ce lien ? Il pensa un instant au hasard qui pouvait avoir réuni ces coupures de presse, mais il en rejeta aussitôt la possibilité. Déjà son esprit tentait de réunir les fils de l'intrigue. Le jour même, dans l'avion du Caire, il avait rencontré George Lester. Ce dernier s'était présenté sous un faux nom et l'avait menacé pour, ensuite, lui recommander l'hôtel Bandar. À peine Bob avait-il débarqué dans cet hôtel que, déjà, on tentait de l'éliminer. Morane suivait alors son agresseur, et celui-ci le menait directement à cette fumerie, ou il découvrait ces coupures de presse concernant le dernier accident des « Tonnerre ». De toute évidence, il ne s'agissait guère là d'une suite de hasards, mais, au contraire, d'une succession d'événements étroitement liés entre eux.

« Lester est à la base de tout ceci, songea Bob. Cela ne fait aucun doute. Mais comment a-t-il pu savoir que je venais à Aden pour m'occuper de l'affaire des « Tonnerre » ? Par Lefton, assurément. Ce dernier a pu avoir des doutes sur la sincérité de mon refus et se renseigner sur mon départ à Air France. Après avoir acquis la certitude de ce départ, il ne lui restait plus qu'à prévenir Lester, qui se trouvait au Caire, et le tour était joué… »

Dans ce raisonnement, une chose chagrinait bien Morane, c'était la culpabilité de Lefton, culpabilité difficilement admissible malgré toutes les probabilités. Mais sans doute l'avenir se chargerait-il de l'éclairer sur ce point.

Morane replaça les coupures de presse dans le livre, et celui-ci sur son rayon. À ce moment, le bruit du cendrier de cuivre tombant sur le sol le fit sursauter. Il arracha la clé anglaise de sa ceinture et se retourna. Mais trop tard. Abou-Abba se tenait debout sur le seuil de la pièce, serrant le manche d'un poignard à longue lame courbe dans sa main droite. Dans ses yeux noirs, une lueur de méchanceté froide était allumée.

— La curiosité perdra les hommes, même les plus sages, fit Abou-Abba.

Bob ne répondit rien. Il n'y avait d'ailleurs rien à répondre. Contre la cuisse droite, il serrait la clé anglaise que l'Arabe ne semblait pas avoir aperçue, car il marchait à pas comptés vers le Français, une lame pointée devant lui.

Feignant la peur, Morane recula jusqu'à toucher le mur des épaules. Abou-Abba était à présent tout proche. Un rictus cruel apparut sur ses lèvres minces.

— Tout à l'heure, vous avez fumé le chandoo pour la dernière fois, dit-il.

Mais Bob ne lui laissa pas le temps de mettre sa menace à exécution. Son bras se détendit soudain, et la clé anglaise s'abattit sur la main d'Abou-Abba qui poussa un cri de douleur et lâcha le poignard. Aussitôt, il se baissa pour le ressaisir, mais Morane l'agrippa par l'épaule et le rejeta contre la muraille. Abou-Abba comprit sans doute qu'il ne pouvait lutter victorieusement à mains nues contre le jeune athlète qu'il avait devant lui, car il croisa les bras contre la poitrine avec un air de totale résignation.

Morane ramassa le poignard.

— Tu vas m'aider à sortir d'ici, dit-il, sur un ton menaçant, à l'adresse de l'Arabe.

— Ce ne sera pas la peine, commandant Morane, fit une voix ferme.

Bob sursauta et se tourna vers la porte. George Lester-Harris se tenait sur le seuil de la pièce, braquant un pistolet automatique de

gros calibre.

Chapitre IV

En apercevant George Lester, qu'il croyait à l'origine de ses dernières mésaventures, Morane avait ressenti tout d'abord une compréhensible panique. Pourtant, il fut presque aussitôt rassuré, car l'automatique de l'Anglais n'était pas braqué dans sa direction mais dans celle d'Abou-Abba et, derrière lui, dans l'encadrement de la porte, on pouvait discerner les uniformes aux boutons brillants des agents de la police adenaise.

Lester parla à nouveau, s'adressant cette fois à Abou-Abba qui, à sa vue, manifestait d'évidents signes de peur.

— Nous savions qu'un jour ou l'autre nous te prendrions sur le fait, Abou. Jusqu'ici, tu avais toujours réussi à jouer au plus fin mais, à présent, c'est fini. Te voilà bon pour un séjour de quelques années derrière de solides barreaux…

Lester se tourna à demi vers les policiers qui le suivaient et commanda :

— Passez les menottes à ce bel oiseau. Et tâchez de ne pas le laisser s'envoler. C'est un animal rare…

Quand Abou-Abba eut été réduit à l'impuissance et entraîné au-dehors, Lester glissa son arme dans un étui qu'il portait sous l'aisselle et s'avança vers Bob, la main tendue.

— Ravi de vous revoir, commandant Morane, dit-il. Quand ce chauffeur est venu me dire qu'un Européen aux cheveux coupés en brosse, aux yeux clairs et à l'allure décidée était en difficulté chez Abou-Abba, j'ai tout de suite songé à vous. Et je ne me suis guère trompé… Mais que diable venez-vous faire dans cette galère ? Vous n'avez rien d'un fumeur d'opium ni de haschisch et…

Morane secoua la tête et se mit soudain à rire aux éclats, comme s'il venait de se raconter une bonne plaisanterie. Lester semblait ne pas comprendre les raisons de cette hilarité intempestive mais, en bon Anglais, il possédait trop le sens de l'humour pour s'en formaliser. Avec patience, il attendit que la gaieté de Morane se fût

apaisée. Le Français ne tarda d'ailleurs pas à expliquer les raisons de sa conduite.

— Quand je songe, dit-il, que je vous croyais de l'autre côté de la barrière et que, en m'indiquant l'hôtel Bandar, vous me tendiez un piège ! Je vous prenais pour un malfaiteur et, en réalité, vous êtes policier…

En peu de mots, Bob mit son compagnon au courant des événements qui l'avaient mené dans cette fumerie. Il relata son agression, la poursuite en taxi à travers la ville mais, à dessein, afin de ne pas embrouiller inutilement la situation, il évita cependant de révéler le but réel de sa venue à Aden. Lester était pourtant trop habile pour ne pas remarquer que quelque chose clochait dans le récit de Morane.

— En admettant que j'eusse été un malfaiteur, acoquiné avec Abou-Abba et sa bande, fit-il, pour quelles raisons vous aurais-je jeté dans ce traquenard de l'hôtel Bandar, si…

Il s'interrompit, guettant une quelconque réaction sur le visage aux traits fermés du Français, mais celui-ci ne broncha pas. Il voyait où Lester voulait en venir et il le laissait continuer sur sa pensée.

— … si vous n'aviez été, d'une façon ou d'une autre, mêlé à quelque histoire qui m'eut intéressé, moi et mes complices ? acheva Lester.

Bob ne répondit pas tout de suite, jaugeant son interlocuteur et se demandant si, oui ou non, il pouvait lui dévoiler les raisons réelles de son voyage. Finalement, il décida de se confier à Lester. Après tout, maintenant qu'il s'était enfoncé jusqu'au cou dans cette histoire des « Tonnerre », il devait bien reconnaître qu'il ne parviendrait pas à s'en tirer tout seul et que, tôt ou tard, il lui faudrait mettre quelqu'un dans le secret, s'assurer une aide efficace. Le policier dut deviner ce qui se passait en lui, car il l'encouragea dans la voie des confidences.

— N'ayez pas peur de me parler, commandant Morane, dit-il. J'ai tout de suite su que vous ne veniez pas à Aden en simple touriste et, d'autre part – je suis persuadé de cela également –, vous ne pouvez agir en malfaiteur…

Bob hocha la tête.

— Vous avez raison. Des raisons graves m'ont amené à Aden. Des raisons qui, peut-être, sont liées étroitement à tout ceci…

Du geste, le Français fit le tour du luxueux studio souterrain. Aussitôt, il continua :

— Il serait plus sage de ma part de vous confier toute l'histoire. Peut-être pourrez-vous m'aider… Mais je voudrais vous parler ailleurs qu'en cet endroit, si vous le permettez…

Lester acquiesça.

— Votre confiance m'honore, commandant Morane, dit-il. Mes hommes doivent avoir fini à présent de nettoyer ce repaire de drogues et de chenapans. J'ai un bureau dans Steamer Point. Nous pourrons y parler à notre aise.

Il appela un policier en uniforme, à la manche barrée de plusieurs galons.

— Un homme demeurera en permanence dans cette pièce, dit-il. En outre, vous ferez garder toutes les issues. Personne ne peut rentrer ou sortir d'ici sans mon ordre.

Il désigna la bibliothèque, les fauteuils, les meubles de bois précieux et ajouta :

— Demain, tout ceci sera passé au peigne fin. Avec Abou-Abba, nous ne tenons qu'un comparse, et je voudrais bien accrocher le grand manitou qui, dans l'ombre, tire les ficelles…

*

* *

Sir George H. Lester n'était pas un vulgaire policier, comme l'avait pensé tout d'abord Morane, mais l'un des chefs de la brigade des narcotiques pour le Proche et le Moyen Orient. Le malfaiteur se changeait donc en haut fonctionnaire, et cela à la plus grande confusion de Bob qui n'avait guère lieu de se montrer satisfait de sa perspicacité.

Lorsque, dans l'élégant bureau de Steamer Point, Morane eut exposé à Sir George les raisons réelles de son voyage à Aden, ce dernier eut une grimace perplexe.

— Depuis le début, je me suis interrogé sur les buts réels de votre venue à Aden. Que pouviez-vous venir y faire ? Je ne pouvais

répondre à cette question, et cela me chagrinait. À présent, vous y avez vous-même répondu et je me sens inquiet davantage encore car, si les « Tonnerre » ont réellement été sabotés, vous vous attaquez à coup sûr à forte partie. À trop forte partie même, dirai-je.

Morane eut un geste de véhémente dénégation.

— Je n’ai jamais affirmé que tous les « Tonnerre » avaient été sabotés, mais seulement le dernier. Les quatre premiers accidents – l’enquête l’a révélé de façon irréfutable – étaient dus à une imperfection technique. Et les expériences auxquelles se livrèrent les experts de la British Aircraft Corporation sur un « Tonnerre » sacrifié à cette intention vinrent confirmer cette certitude : la cabine des appareils n’était pas assez solide pour résister, aux hautes altitudes, à la surpression interne. Les fuselages furent donc renforcés, rendant ainsi toute nouvelle catastrophe impossible. Or, comme vous le savez, cela n’a pas empêché l’un des nouveaux « Tonnerre » d’exploser en vol il y a quelques jours, au moment où il venait de quitter Aden à destination de Londres…

— Je sais tout cela, fit Sir George. J’étais au Caire et la presse a parlé abondamment de l’affaire. Cet accident a d’ailleurs coûté la vie à une centaine de personnes…

— S’il s’agit d’un accident, remarqua Bob, Lefton, qui est l’auteur des plans originaux des « Tonnerre », croit fermement se trouver en face d’un attentat, et je partage son opinion…

Lester alluma posément une cigarette à bout de liège et en souffla la fumée devant lui.

— Pourquoi ne pas croire au hasard, à la coïncidence ? Le pilote du dernier « Tonnerre » accidenté a pu commettre une erreur de manœuvre et envoyer son appareil percuter au sol ! Comme vous le savez, les débris de l’avion ont été étudiés et, jusqu’à nouvel ordre, on n’y a trouvé trace d’aucune intervention étrangère.

— Comment pourrait-on parvenir à relever un indice quelconque sur quelques bouts de métal à moitié fondus et déchiquetés ? fit Bob. Pourtant, j’en conviens, la possibilité d’une coïncidence doit être retenue, jusqu’à ce qu’un nouveau « Tonnerre » s’écrase à son tour. Alors, nous serions fixés. Deux coïncidences seraient de trop…

L’Anglais écrasa rageusement sa cigarette, à peine allumée, dans un cendrier d’onyx posé devant lui sur le bureau.

— Attendre un sixième accident serait une bien douloureuse expérience, dit-il. De nouvelles vies humaines seraient mises en danger, et les coupables des attentats guère démasqués pour cela. N'y a-t-il pas une autre solution ?

— Il y en existe une, répondit Bob, découvrir le ou les coupables sans leur laisser le temps de commettre un nouveau forfait.

— Oui, mais où les trouver ?

Pendant un long moment, Morane parut réfléchir profondément.

— À mon avis, dit-il, la piste commence chez Abou-Abba.

Rapidement, il rapporta la trouvaille faite dans le studio souterrain. Il parla aussi de cet individu vêtu à l'européenne, qu'il avait surpris en compagnie d'Abou-Abba et dont il n'avait pu discerner les traits perdus dans la pénombre.

— Un individu vêtu à l'européenne, et qui sortait du studio ! s'exclama Sir George. Sans doute était-ce mon homme. Ce grand manitou de la drogue que je cherche depuis si longtemps sans parvenir à mettre la main dessus. Si c'était lui, je l'ai manqué de bien peu…

— Pourquoi ne serait-ce pas lui ? Vous l'avez affirmé vous-même : Abou-Abba est seulement un comparse. Peut-être, en le faisant parler…

Lester haussa les épaules.

— Nous pourrions découper Abou en morceaux qu'il ne nous dirait rien. Les hommes de la drogue savent se taire quand il le faut. Ceux qui ont la langue trop longue sont retrouvés morts dès leur sortie de prison. Aussi, en règle générale, la loi du silence est-elle respectée. Non, notre seule chance est de découvrir un indice chez Abou-Abba. Celui-ci a été pris par surprise. Peut-être a-t-il laissé derrière lui quelque document qui me mettrait sur la piste de mon homme.

— Et du mien, enchaîna Bob.

— Que voulez-vous dire ?

— N'oubliez pas ces trois coupures de presse découvertes dans le studio, chez Abou-Abba. Toutes trois se rapportaient au dernier accident des « Tonnerre ».

— N'importe qui peut découper des extraits de presse, remarqua Lester. Ce n'est pas là une preuve de culpabilité. Par le monde,

beaucoup de gens doivent s'être intéressés aux « Tonnerre » et ont ainsi collectionné tout texte les concernant…

— Vous dites « tout », trancha Bob. Mais, justement, notre homme n'a pas collectionné tout ce qui concernait les « Tonnerre », mais seulement ce qui concernait le dernier accident. Comme si les quatre accidents précédents ne l'intéressaient guère. Et ils ne l'intéressaient pas probablement parce qu'ils étaient réellement des accidents et que lui-même n'avait rien à y voir. À mon avis, ces trois coupures de presse sont un indice. D'ailleurs, pourquoi aurait-on tenté de m'éliminer dès mon arrivée à Aden ?

Un mince sourire se dessina sur les lèvres de l'Anglais.

— Peut-être avez-vous été victime d'une méprise, commandant Morane. D'une vulgaire méprise… Réfléchissez un peu. Les membres du gang de la drogue, ici, à Aden, savent que je dois rentrer du Caire. La sortie de l'aérodrome est donc surveillée et l'on vous voit sortir en ma compagnie. Croyant voir en vous un de mes nouveaux collaborateurs, ou je ne sais quoi, la bande décide de passer à l'offensive en vous éliminant. Votre mésaventure peut donc être basée sur un malentendu.

Pendant un instant, Morane sembla réfléchir.

— C'est une possibilité, concéda-t-il enfin. Mais pourquoi se seraient-ils attaqués à moi, dont ils ne connaissaient pas le rôle exact, plutôt qu'à vous, qui êtes leur adversaire avéré ? Ils avaient tout intérêt, il me semble, de frapper à la tête.

Sir George eut un sourire équivoque, qui plissa la peau couleur brique de son visage, où les sourcils mettaient comme deux taches d'or.

— Mes ennemis me savent entourés d'une garde vigilante, fit-il, et ils n'ignorent pas que toute tentative criminelle contre ma personne serait vouée à l'échec. Comprenez-moi bien… Je remplis ici un rôle essentiel, qui est de protéger l'Europe contre l'introduction de l'opium venu d'Extrême-Orient et dont cette ville, pour des raisons qui demeurent encore obscures, est un relais. Jadis, quand les caravanes venaient de Mongolie par le Tibet et l'Afghanistan, ce relais était Beyrouth. Aujourd'hui, c'est Aden. Pourquoi ? Comment la drogue parvient-elle jusqu'ici ? Sans doute en part-elle par bateaux, mais cela n'est pas sûr. Autant d'éléments qu'il me faut

réunir. J’en possède d’autres déjà qui, tôt ou tard, me permettront de trancher la tête à cette hydre envahissante qu’est le trafic de la drogue. Des milliers de vies humaines dépendent de ma réussite. Si je venais à disparaître, tout serait à refaire. Mon successeur devrait repartir à zéro, ou presque, organiser un nouveau réseau, s’assurer de nouvelles complicités… et pendant ce temps, d’autres hommes pourraient s’adonner à leur tour à l’opium, se corrompre à jamais, ruiner leur santé. Voilà pourquoi pour demeurer en vie, je dois m’entourer d’une garde vigilante. Voilà pourquoi aussi l’on s’est attaqué à vous et non à moi…

Bob eut un geste rassurant.

— Je comprends, Sir George. J’ai moi-même pas mal voyagé en Orient, et je connais les ravages faits par l’opium. Ces ravages justifient toutes les précautions même si elles peuvent paraître superflues, voire ridicules, aux yeux des profanes.

L’Anglais parut soudain se détendre. Comme si Bob venait de le laver de tout soupçon de lâcheté. Rien en cet homme n’indiquait d’ailleurs la lâcheté. Au contraire, on devinait que, quand le besoin s’en faisait sentir, il pouvait agir seul, malgré les risques, et frapper durement sans souci de sa propre existence.

Morane devinait pouvoir trouver en Lester un allié de première valeur. Son honnêteté ne pouvait être mise en doute et, d’autre part, il disposait de moyens dont lui ne disposait pas. S’il y avait un lien entre les deux affaires, il était tout naturel qu’ils s’entraident. Morane le fit remarquer à Lester, mais celui-ci secoua la tête.

— Pour l’instant, dit-il, je ne puis vous suivre complètement dans cette voie. Je cherche un trafiquant d’opium et non le saboteur éventuel des « Tonnerre ». Soyez assuré pourtant que, si cela devient nécessaire, vous obtiendrez toute l’aide dont vous avez besoin. De votre côté, je vous demanderai de me révéler tout indice que vous pourriez découvrir…

Morane allait se retirer, quand le timbre de l’appareil téléphonique posé sur la table résonna soudain. Sir George décrocha l’écouteur, pour demander :

— Qu’est-ce que c’est ?

— ………………

L’Anglais dut être impressionné par les déclarations de son invisible interlocuteur, car ses sourcils se froncèrent et ses lèvres se serrèrent jusqu’à ne plus former qu’une mince fente.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites ? J’avais pourtant ordonné de mettre un homme…

— ………………

— Mais c’est une histoire à dormir debout que vous me racontez là ! Des choses de ce genre n’arrivent que dans les romans policiers de seconde catégorie !

À l’autre bout du fil, le mystérieux correspondant dut se faire persuasif, car Sir George finit par paraître convaincu.

— C’est bien, dit-il pour clore l’entretien. Tâchez désormais de faire bonne garde. Demain, nous aviserons…

Lester raccrocha sèchement et tourna vers Morane un visage grave.

— Le studio souterrain, chez Abou-Abba, a reçu une visite, dit-il. Une équipe de déménageurs, ou quelque chose de ce genre. Dans un des murs, il y avait une porte dissimulée par les tapis et menant à la cave d’une maison voisine. Une maison abandonnée bien sûr… La sentinelle placée dans le studio a été assaillie par surprise et assommée. Tous les livres de la bibliothèque ont été emportés. Tous les livres ET RIEN QUE LES LIVRES !

Le Français sursauta.

— Les coupures de presse ! s’exclama-t-il. Ils ont emporté tous les livres pour être certains d’avoir les coupures de presse. Quand je vous disais qu’elles avaient une importance, que nos deux affaires étaient étroitement liées entre elles…

Sir George avait retrouvé son flegme. Son œil froid regardait droit devant lui, paraissant ne rien voir. Il prit le temps d’allumer une nouvelle cigarette à bout de liège, puis il dit, à travers le nuage de fumée qu’il venait de souffler :

— Peut-être avez-vous raison, commandant Morane. Peut-être avez-vous raison…

Chapitre V

Selon son habitude lorsqu'il s'éveillait, Morane ouvrit un œil pour inspecter sa chambre déjà envahie par le soleil. Près de la porte, un rectangle blanc formait une tache insolite sur l'étendue plus sombre du tapis. « Une enveloppe… », pensa Bob. C'était un journal du jour, un exemplaire du *Times* que, sur sa demande, le garçon d'étage avait glissé sous le battant.

D'un bond, Morane fut debout et, sans prendre le temps de passer ses babouches, traversa la pièce pour s'emparer du journal. Revenu à son lit, il l'ouvrit avec une sorte de hâte fébrile. À la troisième page, il trouva ce qu'il cherchait.

À TITRE D'ESSAIS, LES NOUVEAUX « TONNERRE » VOLERONT MOMENTANÉMENT SANS PASSAGERS.
TOUTES LES RÉSERVATIONS SERONT ANNULÉES JUSQU'À NOUVEL ORDRE.

Londres, le 16 – À la suite de la dernière catastrophe aérienne, survenue non loin d'Aden et qui causa la mort à près de cent personnes, la British Aircraft Corporation a décidé de retirer momentanément de la circulation active les avions à réaction géants du type « Tonnerre ». Désormais, les vols auront lieu normalement, suivant les horaires établis, mais sans qu'il y ait de passagers à bord.

Selon les enquêteurs, les nouveaux « Tonnerre », ou « Tonnerre II », seraient parfaitement aptes au vol à haute altitude. Pourtant, il s'agit d'établir les causes du dernier accident, soit qu'il soit dû à une erreur de pilotage ou à la malveillance. Seule l'expérience, estiment les dirigeants de B.A.C., pourra donner des assurances à ce sujet.

Comme prévu, le « Tonnerre II » New Britain arrivera à Aden, venant de Calcutta, le 18 courant vers 12 heures. Il en repartira une heure plus tard, après avoir fait son plein de carburant. L'équipage

sera composé de volontaires et commandé par le fameux pilote d'essai Mat Chamber.

Les experts pensent qu'il faudra un mois pour terminer les essais. Pendant ce laps de temps, les « Tonnerre II » effectueront deux fois par semaine un vol aller et retour Londres-Calcutta, via Aden. Si aucun nouvel accident ne survient au cours de ces vols, les « Tonnerre » seront aussitôt, après de nouveaux tests dans la cuve à pression, remis en circulation normale…

Morane n'en lut pas davantage. Il se précipita sur le téléphone et demanda le numéro privé de Sir George Lester. Quelques instants plus tard, la voix sèche du chef de la brigade des narcotiques retentissait à l'autre bout du fil.

— Morane, à l'appareil, fit Bob sans autre préambule. Si vous voulez bien m'accorder quelques instants, je voudrais vous entretenir sans tarder…

— Du nouveau depuis hier soir ?

— Oui et non, mais il pourrait y en avoir dans deux jours, et je désirerais vous parler à ce sujet…

— *All right,* fit Lester. Je n'ai rien à vous refuser, car nous sommes un peu parties liées à présent. Soyez à mon bureau de Steamer Point dans une demi-heure. Je vous y attendrai…

*

* *

Une demi-heure plus tard, Morane faisait son entrée dans le bureau de Sir George. Celui-ci le reçut avec chaleur car, depuis la nuit précédente, un courant de sympathie s'était établi entre les deux hommes. Tous deux étaient faits du même métal. Ils possédaient la même droiture et leur volonté était de celles-là qui remuent les montagnes.

— Vous avez une mine merveilleuse, commandant Morane, fit Lester quand ils se furent serrés la main. En terme sportif, on peut dire que vous récupérez vite… Mais qu'est-ce qui vous force à venir me voir à présent ? Nous venons à peine de nous quitter et je

croyais, pour l'instant du moins et en attendant une évolution de la situation, avoir épuisé le sujet qui nous occupe.

Morane posa le numéro du *Times* sur la table, devant son interlocuteur. D'un vigoureux trait de crayon rouge, il avait cerné l'article concernant les « Tonnerre ». Lester prit juste le temps d'en parcourir le titre.

— J'ai lu cela tout à l'heure, dit-il, pendant mon petit déjeuner. Pourtant, je ne vois pas quel changement cette nouvelle pourrait apporter à la situation.

— Cela n'apportera peut-être aucun changement notable, répondit Bob. Pourtant, je pense, au contraire, qu'il nous faut envisager la situation sous un angle plus positif. Prenons comme acquis le fait que la catastrophe du « Tonnerre II » est due à la malveillance. À moins d'avoir affaire à un fou ou à quelque organisation terroriste visant seulement à une hécatombe de personnes innocentes, il est évident que les attentats ne prendront pas fin uniquement parce que les « Tonnerre » effectueront des vols sans passagers. Si l'on veut à tout prix faire retirer les « Tonnerre » de la circulation, on persévérera dans les attentats, et cela en n'importe quelle circonstance…

— C'est probable, concéda Lester. Pourtant, la surveillance aux aéroports semble exclure la possibilité d'un sabotage ou l'action d'une machine infernale quelconque placée à bord par des mains criminelles.

Bob parut ignorer la remarque de son interlocuteur et il continua :

— Les quatre premiers accidents, vous le savez, ont été causés par une imperfection technique. Lors du cinquième accident, cette imperfection n'existait plus. Pourtant, en quittant Aden, le « Tonnerre II » s'écrasait dans les mêmes conditions que ses quatre prédécesseurs. En outre, depuis les événements de cette nuit, nous sommes amenés à supposer que les criminels se cachent dans cette ville même et qu'ils entretiennent des rapports plus ou moins étroits avec le gang de la drogue. De là à supposer que le prochain attentat aura lieu encore dans la région d'Aden, il n'y a qu'un pas, et je n'hésite pas à le franchir.

Sir George hocha la tête en signe de compréhension.

— Je vois où vous voulez en venir, fit-il. Puisque Aden est le pivot de toute l'affaire, il faudrait, tout naturellement y renforcer les mesures de sécurité et de surveillance au départ et à l'arrivée des « Tonnerre »…

— Il faudrait même aller au-delà, compléta Morane. Les accidents ont lieu en plein ciel, ne l'oublions pas. La surveillance doit donc s'étendre jusque-là, c'est-à-dire se continuer après que le « Tonnerre » ait quitté l'aéroport de Khormaksar.

— Eh, minute ! intervint Sir George. Pour effectuer cette surveillance, il faudrait monter à bord du « Tonnerre » et, en cas *d'accident,* l'observateur courrait grand risque de ne pas revenir…

— On pourrait également observer les événements de l'extérieur, fit Bob. Il existe une aviation militaire ici, à Aden. Il suffirait d'un « Vampire » ou d'un « Meteor » effectuant une sortie discrète et patrouillant à proximité de la route suivie par le « Tonnerre »…

— Rien à faire de ce côté, interrompit Lester. La Royal Air Force n'effectuera pas cette surveillance sans en avoir reçu l'ordre du Ministère de l'Air et, à notre connaissance, nulle mesure n'a encore été prise dans ce sens.

Bob ne put réprimer un geste d'impatience.

— On aurait dû prendre ces mesures, fit-il nerveusement. Trouvez-moi un avion, un vieux zinc, un appareil de tourisme, n'importe quoi, et je me charge d'effectuer cette opération de surveillance à mes risques et périls. Que diable, vous pouvez bien faire cela pour moi ! Cela ne vous coûtera rien et, qui sait, la suite des événements vous permettra peut-être de mettre la main sur le grand manitou de la drogue. N'oubliez pas le coup de la bibliothèque, cette nuit. On ne m'enlèvera pas de la tête que les livres ont été déménagés simplement parce que les coupures de presse s'y trouvaient dissimulées. On ne savait plus exactement dans quel bouquin on les avait fourrées. Alors pour ne pas perdre de temps, on a enlevé tout le paquet.

Sir George ne paraissait guère partager la certitude absolue de Morane. Visiblement, il hésitait à favoriser une action qui, sans doute, se révélerait inutile, sinon gratuite. Mais Bob n'était pas homme à abandonner aussi aisément une idée.

— Dites-moi simplement où je pourrai louer un appareil, insista-t-il. Je me contenterai de patrouiller dans les parages où eut lieu le dernier accident. Si le « Tonnerre II » passe sans accroc, tout sera pour le mieux. Dans le cas contraire, je n'aurai peut-être pas perdu mon temps, ni vous le vôtre…

Cette argumentation parut emporter les dernières hésitations de Lester.

— Vous avez gagné, commandant Morane, fit-il. Je vous trouverai votre avion. Je connais un riche commerçant anglais ici, à Aden. Jérôme Binderley. C'est un fanatique de l'aviation et il possède lui-même plusieurs appareils de tourisme. Tout à l'heure, je lui téléphonerai et lui demanderai de vous prêter un « zinc », comme vous dites… Mais s'il vous arrive malheur, ne vous en prenez qu'à vous-même. Comme le dit les Écritures, « je me lave les mains du sang de ce juste ».

Il était trois heures de l'après-midi. Depuis qu'il avait quitté Sir George, Bob tournait en rond dans sa chambre, attendant le coup de téléphone devant lui annoncer la décision de Jérôme Binderley, ce richissime fanatique de l'aviation dont Lester lui avait parlé.

Pour tuer son impatience, Morane imaginait des histoires à dormir debout, au cours desquelles les « Tonnerre » tombaient sous les coups de fusées téléguidées ou de torpilles magnétiques. Il commençait à songer sérieusement à une action des « soucoupes volantes », quand le téléphone sonna.

C'était Sir George Lester.

— Excellente nouvelle pour vous, commandant Morane, disait-il. J'ai réussi à toucher Jérôme Binderley et il accepte, en principe, de vous confier un appareil. J'ai donné comme motif une excursion au-dessus de l'arrière-pays. Binderley est un homme au-dessus de tout ceci, mais, moins il y aura de personne dans la confidence, mieux cela vaudra… Comme Binderley habite un peu en dehors de la ville, au-delà de Bandar Tawayih, il enverra une voiture vous prendre à l'hôtel ce soir vers six heures. Le reste vous regarde… Et, surtout, n'oubliez pas de me rapporter un lambeau de nuage de là-haut !

Morane raccrocha en même temps que son correspondant. Une grande joie l'habitait. Enfin, il allait pouvoir passer à l'action, et cette

certitude lui donnait envie de pousser le plus strident de ses cris indiens.

Chapitre VI

À Aden, comme partout sous les tropiques, le crépuscule tombait tôt. Il était six heures moins cinq minutes, et le hall de l'hôtel Bandar avec la lumière des lampes électriques faisant rutiler le stuc de ses murailles et de ses balcons à la mauresque, donnait de plus en plus l'impression d'un palais des Mille et une Nuits. Assis dans un coin, Bob Morane feuilletait des revues illustrées en attendant que la voiture de M. Jérôme Binderley vienne le prendre. Il avait réussi à vaincre son impatience et, dans son costume de palm-beach clair, il faisait réellement songer à présent à quelque touriste fortuné. Il y avait bien ces quelques rides qui, au coin de ses yeux, formaient un fin réseau plus pâle sur sa peau bronzée, dénotant le mangeur d'horizons, habitué à fermer à demi les paupières sous l'éclat trop vif du soleil, du ciel et de la mer…

Deux hommes pénétrèrent dans le hall et s'avancèrent vers le bureau de réception. L'un d'eux, grand et fort, portait une casquette plate de chauffeur. L'autre, plus maigre, les favoris longs, faisait immanquablement penser à quelque valet, car il possédait l'allure cauteleuse des gens habitués à obéir et à refouler leurs pensées.

L'homme à la casquette de chauffeur glissa quelques mots au réceptionniste. Du menton, celui-ci désigna Morane. L'homme vint alors vers le Français et, enlevant sa casquette, demanda avec une politesse compassée :

— Êtes-vous le commandant Robert Morane ?

— C'est bien moi, dit Bob.

L'homme fit une légère courbette.

— Je suis envoyé par monsieur Jérôme Binderley, et je dois vous mener à lui.

Bob leva la tête vers la pendule du bureau de réception.

— On peut dire que vous êtes exacts, remarqua-t-il. Légèrement en avance même…

Il se leva et suivit les deux hommes au-dehors, où une grande Buick noire attendait, rangée contre la bordure du trottoir.

Quelques instants plus tard, la puissante voiture roulait à travers la ville, dont Bob, qui malgré ses nombreux et lointains voyages ne pouvait jamais cesser de s’émerveiller, admirait le spectacle bigarré, semi-oriental, semi-européen. Car Aden, c’était déjà un peu l’Arabie mystérieuse, mais c’était aussi le Gibraltar de l’Orient, le bastion de la puissance britannique sur l’Océan Indien.

La cité européenne fut dépassée, puis les faubourgs indigènes. On s’engagea alors sur une large route, non macadamisée, serpentant le long de l’océan. Aucun lampadaire ne la bordait et, plus bas, sur la droite, on entendait le ressac des vagues sur les rochers. À présent, la Buick roulait à toute allure, malgré la route accidentée qui la faisait bondir et retomber tel un gigantesque coléoptère sauteur.

Par la vitre arrière, Bob jeta un regard sur la ville, dont les lueurs tremblotantes semblaient suspendues entre ciel et terre, s’agglomérant comme les étoiles d’une voie lactée. À ce moment, un doute traversa l’esprit de Morane.

— Si je ne me trompe, dit-il au chauffeur, monsieur Jérôme Binderley habite bien au-delà de Bandar Tawayih…

— Tout juste, mon vieux, répondit le chauffeur.

Son obséquiosité de tout à l’heure avait disparu comme par enchantement. Morane feignit cependant ne pas avoir remarqué ce changement d’attitude.

— Il me semble pourtant que nous avons laissé Bandar Tawayih sur la droite. Je vois là-bas les lumières du port…

Le chauffeur haussa les épaules, pour dire :

— Vous préoccupez pas de Bandar Tawayih. Vous faites un petit détour, c’est tout !

L’autre individu qui, jusque-là, n’avait pas desserré les dents, se mit à ricaner. Son rire faisait penser au bruit de quelque moteur en marche et dans les organes duquel un boulon se promène en liberté.

— Bien sûr, vous faites un petit détour, commandant Morane, grinça-t-il. Un petit détour par l’enfer…

L’homme maigre s’était retourné, braquant par-dessus le dossier du siège avant, un énorme automatique Colt dans la direction de Morane. Vue d’aussi près, la gueule de l’arme paraissait presque aussi large qu’une pièce de cinq francs, mais beaucoup moins

brillante. Malgré son courage, Morane, se devinant pris au piège, sentit un bref frisson lui courir le long de l'échine. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il se trouvait dans une situation aussi critique et il n'ignorait guère que, dans pareils cas, le sang-froid devenait souvent une arme efficace.

Il faisait tout à fait désert maintenant et, soudain, la voiture s'arrêta au bord de la route. Le chauffeur se tourna à son tour vers Morane et dit :

— Votre voyage s'arrête ici…

— Du moins en ce bas monde, renchérit son complice.

Il s'adressa au chauffeur.

— Qu'en faisons-nous, John ? On le descend ici, ou ?…

Le dénommé John secoua la tête.

— Pas ici, Lewis, dit-il. On va le mener faire une petite promenade à pied le long de la route puis, quand notre ami se penchera un peu trop vers la mer, tu lui sortiras ton petit numéro de tireur d'élite. Les poissons de l'endroit auront à manger cette nuit…

« Le morceau sera coriace », pensa Morane qui, pourtant, n'avait encore aucune idée de la façon dont il s'en tirerait. Comme on lui ordonnait de sortir de la voiture, il obéit et mit pied à terre. S'il avait eu une arme, il aurait pu tenter de se défendre mais, cette fois, il ne possédait même pas de clé anglaise, comme la nuit précédente, en supposant toutefois qu'une clé anglaise eut été une arme à opposer efficacement à un revolver.

D'ailleurs, John et son complice, Lewis, ne semblaient pas hommes à courir des risques inutiles.

— Croisez les mains au-dessus de la tête, ordonna Lewis de sa voix de vieille mécanique détraquée, et marchez droit devant vous, sans vous retourner.

Sans opposer de résistance, Morane se mit à avancer le long de la route, côté Océan. La lumière des phares posait ses traces jaunes sur les blocs de rocher bordant la falaise.

« Les rochers, murmura Bob. C'est là ma seule chance de salut. Ma seule chance… »

— Arrêtez-vous ! commanda l'homme maigre.

« Il tient l'automatique, pensa Bob, et il doit à coup sûr savoir s'en servir… » S'il n'agissait pas, l'heure fatale allait sonner pour lui

d'un instant à l'autre. Un rocher s'élevait à proximité, dominant le précipice. Les cheveux collés au front par une sueur froide, Morane sauta, au moment même où un coup de feu claquait dans son dos. Il entendit le chuintement du lourd projectile ricochant sur le rocher. Mais déjà, emporté par son propre élan, il dégringolait à plat ventre le long d'un plan incliné parsemé de pierres rondes semblables à des galets. Un peu en contrebas, il le savait, c'était le gouffre à pic sur l'océan. De tous ses muscles tendus, Bob tenta de freiner sa chute. Il y parvint juste à temps car, un mètre encore de cette glissade, et c'eût été la chute mortelle.

Malgré la rapidité de l'action et le danger couru, Morane n'avait cependant pas perdu la décision froide qui, d'habitude, caractérisait ses actes. Seule, la ruse pouvait à présent lui permettre de triompher de ces deux hommes armés et acharnés à sa perte. Il poussa un long cri déchirant, pouvant aisément passer pour un hurlement d'angoisse, et il demeura tapi parmi les rocs, le cœur battant, à attendre…

Au-dessus de lui, la voix de John retentit.

— As-tu entendu, Lewis ?

L'homme maigre se mit à rire doucement, comme si les paroles qu'il allait prononcer le comblaient de joie.

— Il a voulu sauter au moment où j'ai tiré, dit-il, mais il a manqué son coup et a dégringolé dans l'Océan. Tu avais raison tout à l'heure, mon vieux John, les poissons auront à manger cette nuit et, en outre, ils ne courront pas le risque de se briser les dents sur mes morceaux de plomb. Moi, j'ai toujours aimé les poissons. Pas toi ?…

John éclata d'un gros rire.

— Bien sûr, je les aime… dans une poêle, sous forme de friture…

Il y eut un long moment de silence. Suspendu au-dessus du vide, Morane évitait de faire le moindre mouvement qui aurait pu détacher quelque pierre et révéler ainsi sa présence. Finalement, la voix de Lewis demanda :

— Ne crois-tu pas, John, que nous ferions bien de nous assurer si notre client a réellement fait le plongeon ? Le patron nous a commandé de liquider ce type à tout prix et nous ne pouvons courir le risque de…

— Inutile de nous tracasser à ce sujet, coupa le chauffeur sur un ton plein d'insouciance. À moins de posséder des ailes, notre homme est à présent au fond de la mer, et rien ne pourra l'en tirer vivant.

— Je préfère me rendre compte malgré tout, dit Lewis. Quand je fais un travail, j'aime le faire à fond.

Bob entendit des pas se rapprochant du bord de la falaise. Peu soucieux d'être découvert, il remonta la pente sans bruit et se dissimula dans l'ombre d'un roc bordant la route. Au bout d'un long moment, il entendit la voix de Lewis qui disait :

— Tu dois avoir raison, John. Le type a dû faire la culbute, car je ne l'aperçois nulle part. À mon avis, nous pouvons rentrer à Aden…

Le bruit des pas du bandit décrut en direction de la voiture. En quelques bonds silencieux, Morane remonta la pente, fit un crochet et passa de l'autre côté de la route. Accroupi dans le fossé, il saisit une lourde pierre et la jeta loin de lui. Là-bas, la pierre retomba avec un bruit sourd qui, comme Bob l'escomptait, alerta les bandits. Déjà, tous deux se précipitaient vers l'endroit où le bruit avait retenti. En courant, ils passèrent devant Morane. À demi courbé, ce dernier fila vers la Buick. Le moteur n'avait pas cessé de tourner et Bob n'eut qu'à monter à bord, desserrer le frein à main, débrayer et appuyer sur l'accélérateur. La lourde voiture bondit en avant sur la route raboteuse, poursuivie par les imprécations des deux chenapans.

— Je parierais ma dernière chemise que je ne vais pas tarder à entendre siffler quelques pruneaux, murmura Morane en se courbant sur le volant.

Il ne se trompait guère. Une balle, après avoir percé la carrosserie, vint étoiler le pare-brise. Un virage s'offrait, Bob le prit sur deux roues, pressé de se mettre hors de portée du tir de ses ennemis…

*

* *

À présent, sans se soucier des cahots menaçant à chaque instant de déporter la Buick en dehors de la route, Morane filait à tombeau ouvert en direction d'Aden. Son œil gauche à demi fermé,

sa bouche aux coins abaissés en disaient assez long sur son état d'esprit. La colère, une de ces colères froides, persistante, l'habitait, car Bob n'aimait guère, malgré son caractère exclusivement paisible, être bousculé au-delà de la bienséance. Il venait d'être amené pour une « promenade » dont le but était la mort elle-même et, si les nommés John et Lewis n'étaient pas parvenus à leurs fins, ce n'était certes pas faute d'y avoir mis de la conviction.

« Essayons de trouver ce Jérôme Binderley, songeait Bob, car, jusqu'à preuve du contraire, ce sont ses domestiques qui m'ont tendu ce guet-apens. Évidemment, Lord George ne semble pas douter de l'honnêteté de ce Binderley. Pourtant, il serait le premier à reconnaître l'étrangeté de la situation. Il me faut à tout prix savoir à quoi m'en tenir. Deux agressions en l'espace d'une journée sur ma modeste personne, c'est trop, beaucoup trop. »

Au loin, les lumières d'Aden devenaient de plus en plus précises. Les étoiles posées à ras de flots se changeaient en soleils. En quelques minutes, les faubourgs de la ville furent atteints. Bob contourna le port et fila dans la direction supposée de Bandar Tawayih. Au bout de quelques minutes, il se trouva complètement égaré et réduit à demander son chemin à un officier de police. Celui-ci, un Arabe aux moustaches en crocs, le regarda tout d'abord avec méfiance, puis daigna finalement répondre à sa question :

— Bandar Tawayih, mais vous lui tournez le dos. Ici vous êtes déjà dans Steamer Point…

De la main, le policier tapotait le capot de la Buick. Il eut une légère moue admirative.

— Belle voiture, fit-il. Elle est à vous ?…

La méfiance était réapparue dans son regard.

— À moi, fit Bob. C'est à dire que…

L'officier fit le tour de la Buick et alla en inspecter le numéro. Quand il se redressa, il tenait son revolver à la main et le braquait sur Bob.

— Cette voiture est une voiture volée, fit-il. On avait signalé en fin d'après-midi qu'une Buick noire avait disparu. Vous êtes le voleur !

Morane se sentit confondu par cette accusation.

— Laissez-moi vous expliquer, balbutia-t-il.

Le revolver du policier se faisait menaçant.

— Il n’y a rien à expliquer, interrompit-il. Cette voiture n’est pas la vôtre, et vous l’avez volée. Je crains fort que vous ne deviez m’accompagner au poste…

Comme par enchantement, Morane s’apaisa. Puisque l’officier affirmait que la Buick était une voiture volée, c’est qu’il devait en être ainsi. Après tout, lui-même ne savait pas exactement d’où cette auto venait. Il savait aussi que les dénommés John et Lewis, auxquels il l’avait empruntée par ruse, étaient fort capables de dérober une voiture, ou même un transatlantique, si l’occasion s’en présentait.

— Officier, fit Bob, je vais vous accompagner au poste. Là, tout s’éclairera…

Mais, au poste, le Commissaire de service ne prisait guère, avec raison d’ailleurs, les voleurs de voitures et aimait le leur faire sentir. Après s’être, pendant un quart d’heure environ, entendu traiter de tous les noms d’oiseaux malfaisants composant le vocabulaire zoologique du policier, Morane commença à perdre patience.

— Commissaire, fit-il d’une voix sèche, je suis pour vous un parfait inconnu, et vous êtes en droit de me soupçonner. Mais vous seriez sans doute moins convaincu si je vous disais être un ami de Sir George Lester qui lui, pourrait vous donner des garanties de mon innocence…

Le nom de Sir George parut impressionner le policier.

— Sir George Lester est un haut personnage, dit-il, et je doute qu’il entretienne des relations amicales avec un voleur de voitures.

— Téléphonez-lui, fit Bob. Vous serez convaincu…

Le commissaire lança à Morane un regard pouvant vouloir dire : « Si vous me montez un bateau, vous n’allez guère tarder à vous en repentir ». Il forma un numéro sur le cadran de son appareil téléphonique puis, quand il eut obtenu la communication, il dit :

— Je voudrais parler à Sir George… Le Commissaire Clarck, du commissariat central…

Il y eut quelques secondes d’attente. Ensuite, le policier parla à nouveau.

— Mes respects, Sir George… J’ai ici un certain commandant Morane, qui affirme être votre ami. En réalité, c’est un voleur de voitures…

À l'autre bout du fil, la réaction de Lester dut être violente, car le commissaire Clarck blêmit et balbutia :

— Mais Sir George, on l'a surpris au volant d'une auto volée… La voiture de M. Sapiros… Nous ne pouvions pas savoir… Vous arrivez tout de suite ?… Bien, Sir George… Certainement, Sir George…

Une demi-heure plus tard, Bob sortait du commissariat en compagnie de Lester, et montait dans la grosse Daimler de ce dernier.

— Maintenant que vous voilà tiré d'affaire, dit l'Anglais lorsque la voiture eut démarré, racontez-moi votre histoire. Vous deviez vous rendre, ce soir à six heures, chez Jérôme Binderley, et je vous retrouve, moins de deux heures plus tard, aux mains de la police, accusé de vol d'auto… Si je ne m'étais porté garant pour vous, vous vous trouveriez dans de bien vilains draps, avouez-le…

— Les apparences étaient contre moi, reconnut Morane, et j'aurais mauvaise grâce à en vouloir au Commissaire. Pourtant…

Et rapidement, il mit Sir George au courant des événements de la soirée. Quand Bob eut terminé son récit, l'Anglais se mit à rire doucement.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que vous n'avez pas votre pareil pour attirer la foudre. Vous ne devriez jamais sortir sans votre paratonnerre personnel… Cette fois-ci cependant, l'affaire me paraît symptomatique. Vos deux agresseurs connaissaient votre nom. C'est donc contre vous personnellement qu'était dirigé l'attentat. On n'ignore plus guère votre identité, et peut-être sait-on aussi ce que vous venez faire à Aden. Les circonstances me portent d'ailleurs de plus en plus à croire que le gang de l'opium, qui possède des ramifications dans tous les milieux, ne serait pas étranger à tout ceci. Une des standardistes de l'hôtel peut très bien avoir capté notre conversation téléphonique concernant votre rendez-vous avec Jérôme Binderley. Une fois prévenue, la bande envoie deux tueurs vous prendre, un peu avant six heures, dans une voiture volée. Comme vous attendiez l'auto de Binderley à six heures, vous n'avez montré aucune méfiance et le tour était joué… Par chance, vous avez réussi à vous en tirer au moment critique…

La Daimler roulait à présent en plein centre de Steamer Point. Lester consulta sa montre. Il était près de neuf heures.

— Votre rendez-vous avec Binderley me semble fort compromis, fit encore Sir George. Pourtant, si vous voulez un avion pour demain, il faudrait à tout prix le rencontrer ce soir encore. Je vais vous accompagner chez lui. Peut-être acceptera-t-il de nous recevoir…

— Passons d'abord par mon hôtel, dit Bob. Je voudrais changer de vêtements, car les miens en ont pris un fameux coup dans la bagarre de ce soir. En outre, j'aurais une question à poser à l'employé du bureau de réception.

Mais, à l'hôtel, il apprit qu'une seconde voiture était venue le chercher, à six heures précises celle-là, une voiture dont le chauffeur se disait, lui aussi, envoyé par Jérôme Binderley.

— Vous voyez, fit remarquer Sir George, je ne me trompais pas. Binderley vous a effectivement fait prendre à l'heure dite, mais John et Lewis, vos deux tueurs, l'avaient devancé. Dès demain, je ferai fouiller dans le passé des standardistes de l'hôtel, surveiller leurs allées et venues. Peut-être cela nous mettra-t-il sur une piste…

*
* *

Jérôme Binderley habitait une luxueuse villa, entourée d'un grand parc, non loin de la route côtière. Il reçut Sir George et Morane dans un vaste bureau aux meubles massifs et aux murs uniformément tapissés de livres aux reliures anciennes et modernes. Derrière la large table de style gothique, une immense cheminée à manteau, où ne brûlait évidemment aucun feu, ajoutait à l'impression que l'on avait de débarquer dans quelque demeure seigneuriale du Yorkshire ou d'Écosse. Binderley lui-même, avec ses cheveux blonds tournant au blanc, ses yeux bleus intelligents, sa moustache aux pointes légèrement tombantes et son teint fleuri ne déparait en rien le décor. Il possédait la discrétion, l'aisance et le détachement caractérisant souvent le gentilhomme britannique. Pourtant, Binderley devait être roturier, mais la richesse a vite fait de parer les hommes du vernis de la noblesse.

— Je suis ravi de recevoir un des héros de la dernière guerre, un héros de notre Royal Air Force, dit Binderley à l'adresse de Morane. Un Français combattant aussi vaillamment au sein même d'un groupe exclusivement britannique, n'est-ce pas là une preuve nouvelle de l'amitié unissant ces deux grands peuples : la France et l'Angleterre…

« Si cela continue, songea Bob, notre hôte va commencer par nous parler de l'Entente Cordiale, et nous n'en finirons plus… » Mais Binderley eut le tact de ne pas insister sur ce sujet, et il passa aussitôt aux raisons qui avaient amené Lester et Morane.

— Sir George m'a demandé de vous confier un avion afin que vous puissiez à votre aise survoler l'arrière-pays. Étant moi-même fervent d'aviation, je comprends que vous aimiez excursionner de cette façon. Comment, en effet, pourrait-on mieux explorer une contrée ? D'en haut, rien ne vous interdit plus d'admirer le paysage dans sa totalité. Jamais une montagne ne vous en cache une autre, et vous vous sentez maître de la Terre toute entière, puisque vous la dominez…

Lester lança un bref regard en direction de Morane, regard pouvant signifier : « Ne vous impatientez pas. Binderley en est à sa période de lyrisme, mais cela lui passera avant longtemps… »

Cela passa en effet, car Binderley finit par laisser tomber ces phrases qui comblèrent Morane d'allégresse :

— Comme je suis persuadé de votre habileté de pilote, commandant Morane, et qu'en outre je pourrais difficilement méconnaître le parrainage de Sir George, je vous confierai donc avec plaisir un de mes avions de tourisme. Un petit Tri-Pacer, 211 kilomètres heure en vitesse de croisière. Cela vous convient-il ?

— Cela me convient, dit Bob qui, n'oubliant pas être censé voyager en touriste, ajouta : un Tri-Pacer est l'appareil idéal pour bien admirer le panorama. Comme il est peu rapide, on ne peut être tenté de pousser la vitesse au-delà de la limite permise…

En réalité, il aurait préféré, pour épier un avion de la rapidité du « Tonnerre II », posséder un bon chasseur à réaction mais, pour cela, il aurait fallu s'adresser à la force aérienne militaire qui, comme l'avait affirmé Lester, n'aurait à coup sûr pas prêté un de ses

précieux appareils. Morane devrait donc se contenter du Tri-Pacer de M. Binderley.

— Quand désirez-vous prendre l'air ? interrogeait ce dernier.

— Le commandant Morane est à Aden pour fort peu de temps, intervint Sir George. S'il pouvait disposer de l'appareil en question dès demain matin, cela lui serait sans doute fort agréable…

Jérôme Binderley se leva et tendit la main à ses hôtes.

— Soyez ici demain, à une heure à votre convenance, dit-il à Morane. Je donnerai des ordres pour que le Tri-Pacer soit prêt à prendre l'air. Comme il nécessite seulement cent vingt mètres de piste au décollage, j'ai fait aménager une aire d'envol dans le parc…

Quand Morane et Sir George se retrouvèrent dans la voiture, l'Anglais se tourna vers son compagnon :

— Vous avez votre avion à présent, dit-il. Tâchez, demain, quand vous serez en plein ciel, de ne pas faire de mauvaise rencontre. Avec toutes ces histoires de « soucoupes volantes », on ne sait jamais…

Chapitre VII

Sous le Tri-Pacer, les collines désolées du Yémen déroulaient leurs vagues figées, d'un rouge de sable calciné qu'aucune végétation ne venait tacher. Le ciel bleu pâle, presque argenté, avait la pureté d'un métal. Seuls, de-ci, de-là, quelques groupes de nuages ouatés mettaient des taches blanches projetées en ombres insolites sur le sol. Le soleil à son zénith, ressemblait à une énorme pièce d'or occupée à fondre, et l'air chaud et vibrant montait à l'horizon comme une vapeur translucide.

Morane, sans lâcher les commandes, consulta sa vieille montre-bracelet – lumineuse, étanche et anti-choc –, compagne de tant d'aventures. Elle marquait près de treize heures. Dans quelques minutes, le « Tonnerre II » quitterait l'aérodrome de Khormaksar, à destination de Londres, et passerait dans les parages. Bob attendait cet instant avec fièvre, se demandant si ses prévisions allaient se réaliser ou si, au contraire, rien n'allait se passer. Le Tri-Pacer tournait en rond à une altitude moyenne, pareil à un rapace à la recherche de quelque proie cachée dans les rochers. Partout, des gorges vertigineuses, pleines d'ombres, creusaient la montagne calcinée.

Soudain, quelque chose sembla jaillir d'une de ces gorges pour bondir en plein ciel.

— Qu'est-ce que ce pigeon-là ! s'exclama Morane.

Le pigeon en question était un avion de type chasseur, aux ailes en delta et à l'empennage étrangement disposé en forme de croix. À l'extrémité de chaque branche de cette croix, un tube court, au bout arrondi, était orienté dans le sens du fuselage. Le long nez, en forme de tête d'obus, semblait pour le peu que Morane pouvait en juger, muni de deux hélices tournant selon toute probabilité en sens inverse.

— Pour un vulgaire moulin à café, cette sauterelle me semble filer bien vite ! remarqua Morane. Du huit cents kilomètres heure au

moins… Sans doute ses hélices sont-elles actionnées par des turbopropulseurs. Ce doit être cela, des turbopropulseurs…

En fervent de la navigation aérienne, le Français suivait les évolutions de l'étrange appareil avec une curiosité mêlée de passion. Jamais encore il n'avait vu d'avion de ce genre, ni dans la réalité, ni dans les journaux d'aviation dont il était un lecteur assidu. Et, soudain, il sursauta et regarda sous lui, en direction de la gorge dont l'extraordinaire appareil était sorti.

— C'est impossible, murmura-t-il, c'est impossible. Aucun avion ne pourrait décoller de cette gorge. Seul un hélicoptère y réussirait. Et la sauterelle en question n'a rien d'un hélicoptère. Malgré ses particularités, c'est un avion de type classique, non convertible, sinon on apercevrait ses rotors. D'ailleurs, dans l'état actuel de la technique, aucun avion convertible ne filerait à cette allure…

Bob jeta un nouveau regard sous lui en direction de la gorge.

— C'est impossible, murmura-t-il encore. Tout simplement impossible…

L'avion delta s'était mis à tourner en rond, formant dans le ciel un vaste cercle qui, lentement, allait en se rétrécissant, sorte de vaste spirale dont le Tri-Pacer formait le centre. Et, soudain, il disparut derrière un nuage.

Morane croyait le voir réapparaître presque aussitôt, mais il n'en fut rien.

Le nuage semblait avoir définitivement avalé l'appareil.

— Que se passe-t-il ? s'interrogea Bob. Un nuage mangeur d'avions ? Je n'ai certainement encore rien rencontré de semblable.

Il dirigea le Tri-Pacer vers le nuage, bien décidé à aller voir ce qui se passait de l'autre côté. Et, sans que rien n'ait pu le faire prévoir, l'appareil escamoté reparut soudain, montant en chandelle de derrière le nuage. Un redressement, et il fonçait à toute vitesse en direction du Tri-Pacer.

— Eh ! s'exclama Bob, on dirait que c'est à moi qu'il en veut !

De dessous les ailes de l'avion agresseur, deux traits de feu fusèrent en direction du Tri-Pacer.

« Cornebleu, des « Mighty Mouse » !… pensa Morane.

Il redressa son petit appareil, évitant de justesse les fusées mortelles, dont une seule aurait à coup sûr été capable de pulvériser

le Tri-Pacer.

Morane s'était mis hors de portée, mais l'avion delta, après un virage savant, reprenait la chasse. Une fois encore, Bob réussit à éviter les fusées. Pourtant, il n'espérait guère continuer à jouer longtemps ce petit jeu car, malgré toute la virtuosité de son pilote, le Tri-Pacer, avec ses 211 kilomètres de vitesse, ne pouvait lutter contre le bolide dangereusement armé qui l'attaquait. La fuite elle-même n'était plus un moyen de salut.

« Il me faut atterrir, pensa Bob. C'est ma seule chance ! »

Sous lui, le sol semblait avoir été morcelé par quelque cataclysme, et l'on n'y discernait que de rares et étroites surfaces planes. « Si je réussis à m'en tirer, c'est que mes langes étaient tissés de corde de pendu. Tant pis, je risque le coup. Mieux vaut périr écrasé dans un bel accident que grillé par ces satanés « Mighty Mouse » !… » Profitant de l'instant où l'avion agresseur amorçait son virage pour une nouvelle attaque, Morane lança le Tri-Pacer vers le sol qui, par bonheur, n'était pas trop éloigné. Là-bas, l'autre revenait, tel un monstre d'Apocalypse crachant le feu.

Sous le Tri-Pacer plongeant en chandelle, le sol raviné tournoyait en un gigantesque carrousel. À cent cinquante mètres, Morane redressa et chercha des yeux une surface plane. Il repéra une étroite plate-forme rocheuse, ne paraissant guère plus large qu'un mouchoir de poche. Les gaz coupés, le Tri-Pacer tomba, pareil à un oiseau mort. Au moment de toucher la plate-forme, Morane cabra, tenta d'asseoir son engin sur le roc. Il y parvint en partie. Le Tri-Pacer tournoya par trois fois sur lui-même, se pencha sur son aile gauche qui fut déchirée, et s'immobilisa finalement au bord d'une faille. L'avion delta fondait vers lui dans un bruit assourdissant et deux fusées, manquant de peu leur cible, vinrent éclater contre le roc.

Morane, à demi étourdi par la chute, réalisa qu'il devait à tout prix sortir de l'épave du Tri-Pacer s'il ne voulait pas que celui-ci devienne son cercueil. À la prochaine attaque, les « Mighty Mouse » ne manqueraient à coup sûr par leur but. Mû par une sorte de rage désespérée, Bob se précipita contre la portière de l'appareil, tentant de faire jouer la fermeture. Celle-ci, calée sans doute par le choc, ne répondait pas à l'appel. Alors, Morane s'acharna à coup de talon.

Finalement, la portière s'ouvrit et Bob, bondissant au-dehors, roula par trois fois sur lui-même, culbuta dans la faille et y demeura ramassé en boule, à l'abri d'une grosse pierre. Dans le hurlement déchirant de ses turbines, l'avion pirate plongeait à nouveau vers le Tri-Pacer. Les fusées tracèrent une fois de plus leurs rayons fulgurants. Cette fois, elles atteignirent leur but. Frappée de plein fouet par deux projectiles, l'épave du Tri-Pacer explosa, lançant ses débris brûlants dans toutes les directions. Ce qui en restait ne fut plus qu'une carcasse informe, d'où montaient de tristes flammes. Comme pour se repaître de sa facile victoire, l'avion delta passa une fois encore au-dessus de sa victime. Puis il fila au loin, pour rejoindre sans doute sa base secrète. Jugeant le danger passé, Morane releva la tête. Son visage était hagard et, sur ses joues et son front, la poussière de rocs rouges mêlée à la sueur s'agglomérait en taches sanglantes. Et Bob réalisa soudain qu'il avait eu peur, comme jamais peut-être encore dans sa vie. Tout à l'heure, dans le feu de l'action, il n'avait pas eu conscience de cette peur, mais à présent un tremblement convulsif de tout son corps la lui rappelait. Il s'assit à même le roc, les yeux fixés sur le ciel cruel, brillant telle une vaste feuille de magnésium. Là, tout près, sans qu'il y prêtât attention, les restes du Tri-Pacer achevaient de se consumer. Mais Morane ne voyait rien, ébloui par l'éclat du soleil. Et il n'osait fermer les yeux, craignant de retrouver, sur l'écran opaque de ses paupières, le masque livide de la peur.

*
* *

Depuis près de deux heures, Bob marchait à travers l'affreux désert de roc et de sable du Yémen. La poussière lui remplissait les yeux et la gorge, et il se demandait s'il parviendrait jamais à regagner Aden. Parfois, il s'arrêtait et regardait le ciel en clignant des yeux.

— Et le « Tonnerre » ? murmurait-il. Mais où est donc passé le « Tonnerre » ?

Nulle part, depuis le moment où il avait décollé de la propriété de M. Binderley, il n'avait aperçu l'appareil. Pourtant, celui-ci devait

quitter l'aéroport de Khormaksar à treize heures et, sauf contre-ordre, il ne pouvait s'être détourné de sa route…

Pour le moment cependant, il importait surtout, pour Morane, de sauver sa propre vie. Le « Tonnerre » viendrait ensuite. De toute façon, dans sa situation actuelle, Bob ne pouvait plus rien tenter. Les événements l'avaient dépassé, et tous les regrets du monde n'y changeraient rien.

Pas après pas, Morane avançait. Il s'était couvert la tête de sa veste afin de se soustraire à la morsure du soleil. Il marchait droit devant lui, en se basant sur l'orientation du soleil pour se diriger. Se diriger vers où exactement ? Il l'ignorait. Pourtant, il était assuré de ne pas s'enfoncer toujours davantage dans le monstrueux désert d'Arabie, et cette pensée le réconfortait. Une autre pensée le réconfortait également. Il savait à présent comment s'était produit l'accident du « Tonnerre II ». « Accident ? Mon œil… Que diable, cet avion fantôme, muni de turbopropulseurs cousus main et armé de « Mighty Mouse » de 70 ou plus n'était pas là dans le seul but de courir derrière le Tri-Pacer. Un pareil brochet ne doit pas se contenter de chasser le goujon, mais la carpe… La carpe ?… Une carpe du « tonnerre », ça on peut dire… »

Et Morane continuait son petit bonhomme de chemin, sans se désespérer. Ce n'était pas la première fois qu'il tentait de s'arracher à l'étreinte d'une nature inerte. Déjà il avait connu la solitude, et en des circonstances bien plus désespérées, dans les jungles de Nouvelle-Guinée et du Brésil, et il savait que le voyageur égaré trouve toujours son fil d'Ariane… ou la mort.

Il persévéra donc dans sa marche laborieuse. Une enjambée après l'autre, à intervalles réguliers, sans jamais ralentir ni se presser. Et soudain, une bouffée d'air frais le frappa au visage. Le vent de la mer ! Il en reconnaissait la saveur saline, l'humidité grisante.

Deux minutes plus tard, après avoir escaladé une crête basse, Morane débouchait sur une plage où l'océan venait battre en vagues molles. Sur cette plage, un bateau de pêche indigène était tiré et, près du bateau, un Arabe dormait, allongé sur le sable. Morane s'approcha et secoua le dormeur. Celui-ci se dressa et regarda le Français sans curiosité ni étonnement.

Bob ferma le poing droit, pouce dressé et, l'approchant de ses lèvres en renversant la tête en arrière, fit le geste d'un homme en train de boire à la bouteille.

— Drink ! dit-il simplement.

L'Arabe hocha la tête, se leva et, se penchant par-dessus le bordage de sa barque, en tira une gourde de peau qu'il tendit à Morane. Ce dernier but à longs traits. Quand il eut étanché sa soif, il tenta d'expliquer à l'homme qu'il désirait se rendre à Aden au plus vite à bord de son bateau. L'homme parut comprendre, mais il secoua la tête de droite à gauche, ce qui, dans tous les pays du monde est un signe de négation.

« Je dois pourtant le décider à me ramener à Aden » pensa Bob. Il connaissait cependant l'entêtement des Arabes. Celui-ci ne comprendrait à coup sûr pas pourquoi Bob voulait absolument se rendre à la ville ce jour-là alors qu'il pouvait le faire le lendemain, ou un jour suivant.

Tous les arguments employés par Morane pour convaincre le pêcheur furent vains. Puis, Bob se souvint qu'il avait de l'argent et qu'après tout l'argent, en Arabie comme ailleurs, est à la fois le nerf de la guerre et un moyen pacifique d'obliger les hommes de faire ce qu'ils n'ont justement pas envie de faire.

Le pêcheur eut à peine entendu le craquement des billets verts que son attitude changea. Sa bouche s'ouvrit en un large sourire et, appuyant son épaule contre sa barque, il se mit en devoir de la remettre à flots.

Il y avait un bon vent de trois-quarts arrière et, deux heures plus tard, Morane débarquait dans le port d'Aden. Son premier soin fut de trouver un appareil téléphonique. Il en découvrit un dans un petit café pour marins où sa mise délabrée passa presque inaperçue. Aussitôt, il se mit en communication avec Sir George.

— Que vous est-il arrivé ? interrogea l'Anglais. Vous deviez être rentré depuis longtemps de votre petite reconnaissance, et j'ai tenté en vain de vous joindre à votre hôtel… Que s'est-il passé ?…

— Ce serait trop long à vous raconter maintenant. Puis-je passer chez vous aujourd'hui même ? Ce que j'ai à vous révéler vous intéressera à coup sûr…

— Venez, fit Lester. Je vous attends… À propos, le « Tonnerre II » n'a pas décollé. Le pilote d'essai qui le conduisait, ce Mat Chamber, a piqué une crise de paludisme juste avant le départ. Celui-ci aura lieu quand Chamber sera rétabli…

Morane poussa un soupir de soulagement. Jamais, de mémoire d'homme, un accès de fièvre n'avait été aussi providentiel !…

*
* *

Le whisky additionné de soda et dans lequel flottaient de petits cubes de glace, pétillait dans les verres comme de l'or en fusion. Morane venait de raconter ses avatars de la journée. Il étendit ses longues jambes devant lui, et se cala dans son fauteuil, attendant la réaction de Sir George. Celui-ci saisit son verre et savoura, en connaisseur, une longue gorgée de liquide.

— On peut dire que vous avez eu de la chance, fit-il enfin. Vous êtes venu à Aden pour savoir comment avait eu lieu la catastrophe du « Tonnerre II » et vous êtes ici depuis deux jours à peine que, déjà, vous avez mené à bien votre mission.

— N'exagérons rien, protesta Morane. Pour commencer, je ne suis pas ici en mission, puisque j'agis de ma propre initiative. D'ailleurs, il ne faut pas crier trop vite « Victoire ». J'ai bien été attaqué par un avion de conception nouvelle qui, j'en suis persuadé, a quelque chose à voir avec la dernière catastrophe. Ce n'était pas un appareil militaire, car il ne portait aucune marque, et ses « Mighty Mouse », tirées en salve, étaient fort capables de pulvériser un « Tonnerre »… Pourtant, tout ceci admis, il nous reste à connaître l'origine de ce mystérieux appareil, pourquoi il se serait attaqué au « Tonnerre II » et comment il peut réussir à décoller – et sans doute à atterrir – là où un hélicoptère aurait de la peine à se poser… Quand nous saurons tout ceci, le problème sera résolu, et les « Tonnerre II » pourront reprendre leur service en toute sécurité…

Lester avala une nouvelle gorgée de whisky-soda et dit :

— Ceci est votre problème. Le mien reste à aborder. Pour cela, nous devons nous poser quelques questions supplémentaires. Quel est l'homme qui, dans l'ombre, tire les ficelles de toute cette affaire ?

Est-ce le chef du gang de la drogue ? Dans ce cas, qu'est-ce que ce gang aurait à voir avec les « Tonnerre » ? S'il y a une connexion quelconque, il nous faut la découvrir…

— Un autre point n'est pas clair. Comme vous le savez, les « Tonnerre », pour des raisons de sécurité à l'atterrissage et au décollage, ne font escale à Aden que depuis peu. Or, il a assurément fallu un certain temps pour construire et assembler les différents éléments de l'avion delta. Il faut donc supposer que cet appareil se trouvait dans la région bien avant que les « Tonnerre » n'y passent. Pourquoi s'y trouvait-il ? Ce n'est pas un jouet d'enfant, ni une pièce de musée…

Les sourcils dorés de Sir George se froncèrent et une ride verticale creusa son front.

— Ce manque de scrupules, dit-il, ces meurtres perpétrés froidement, en série – je pense aux cent malheureuses victimes du « Tonnerre II » –, tout cela porte bien la marque de ces hommes qui, à travers le monde entier, répandent le poison insidieux et mortel de l'opium. Mais comment les vaincre ? Trouver la base d'envol de l'avion delta et la faire envahir par la police ?…

— Cela prendrait trop de temps, fit Bob en secouant la tête. Et puis, un déploiement de forces policières à travers tout l'arrière-pays risquerait d'alerter l'ennemi. Une solution demeure si, toutefois, elle est réalisable.

— Dites toujours…

Morane réprima à grand-peine un bâillement. La fatigue marqua soudain ses traits, mais il se secoua.

— Tout à l'heure, quand l'avion delta m'a attaqué, j'étais à bord d'un petit avion de tourisme. Si j'avais piloté un « jet », tout se serait passé différemment. Je n'ai rien oublié des principes de la chasse aérienne et j'ai une bonne pratique des avions à réaction… Quand le « Tonnerre II » prendra son vol, voilà ce qu'il me faudrait : un bon chasseur à réaction…

Lester fit la grimace.

— Pour cela, il faudrait s'adresser à l'armée, et l'armée ne prête pas ainsi ses appareils…

— Qui commande la base militaire, ici à Aden ?

— Le major Briggs…

— Vous le connaissez ?

— C'est un ami. Nous jouons au golf ensemble. Et au bridge… Il m'a gagné deux livres l'autre jour.

— Vous devez être en excellents termes alors, remarqua Morane avec un sourire las. Peut-être pourriez-vous me recommander à lui…

Sir George secoua la tête de façon désespérée.

— Hier, dit-il, je vous ai recommandé à M. Jérôme Binderley. Il vous a prêté un avion de tourisme et vous en avez fait de la ferraille…

— Même pas, interrompit Bob. Si vous l'aviez vu, le pauvre Tri-Pacer ! Si un paléontologue le découvrait, il se croirait en présence des restes d'un dinosaure mort voilà des millions d'années…

— Si demain, je vous recommandais au major Briggs, continuait Lester, sans paraître avoir remarqué l'interruption, vous seriez capable de lui bousiller toute son escadrille. Peut-être ne le savez-vous pas, commandant Morane, mais vous êtes un terrible briseur d'assiettes.

— Briseur d'assiettes ou non, fit Bob en secouant la tête de façon têtue, il me faut un avion à réaction et…

Une de ses paupières était à demi fermée, car la fatigue commençait doucement à avoir raison de lui.

— Et je vais vous le faire obtenir, cet avion à réaction… C'est cela que vous voulez dire sans doute ? interrogea Lester.

— Tout juste !

L'Anglais eut un geste d'impatience, puis il se prit à sourire.

— Demain, je parlerai au major Briggs. Le reste dépendra de lui et de votre éloquence… À propos, comment vais-je expliquer à Binderley la perte de son avion ?

— Vous n'allez rien lui expliquer du tout, Sir George. Le Tri-Pacer doit être assuré et, en outre, si je réussis à rendre la sécurité aux « Tonnerre », la B.A.C. lui en offrira un tout neuf de Tri-Pacer, à M. Binderley, et avec une hélice en platine encore… Ne dites rien encore à Binderley, sauf que vous n'avez pas de mes nouvelles et que vous allez faire entreprendre des recherches. Mieux vaut garder le secret… Pour tout le monde, je suis mort, là-bas, dans l'arrière-pays… Mort, Sir George…

La seconde paupière du Français se referma et tout son corps se tassa dans le fauteuil. Morane était bien mort, mais de sommeil. Même l'entrée du Prince Charmant n'aurait guère réussi à le réveiller, et Bob ne ressemblait d'ailleurs en rien à la Belle au Bois Dormant.

Chapitre VIII

Le major Briggs n'avait rien du traîneur de sabre à l'esprit étroit et timoré. Il avait fait la guerre dans le Pacifique et aimait les hommes audacieux, prêts à risquer leur vie pour une noble cause ou pour l'accomplissement d'un impérieux devoir. Aussi, quand il eut reçu Morane dans son bureau aux fenêtres donnant sur la piste d'envol de l'aérodrome militaire, l'écouta-t-il avec complaisance. Quand Morane eut fini de lui exposer son projet, il ne put cependant réprimer une grimace d'effarement.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez là ? commandant Morane, dit-il. On ne prête pas ainsi un avion à réaction valant plusieurs dizaines de milliers de livres. Surtout si cet avion appartient à l'armée et qu'il court le risque d'être détruit par cet étrange appareil qui vous a assailli hier et forcé à atterrir…

— Si j'avais justement piloté un « jet » bien armé, fit remarquer Bob, ce pirate aurait eu la partie moins facile, malgré ses « Mighty Mouse ».

Briggs eut un large sourire, et sa grosse moustache à l'écossaise se mit à frissonner sous la crispation des muscles de sa face.

— Je ne doute pas de votre virtuosité, commandant Morane. Vous avez fait du dégât, il n'y a guère, aux commandes de votre Spitfire… Mais seriez-vous aussi habile à piloter un « jet » ?

— J'appartiens à l'aviation de réserve française et je me suis entraîné régulièrement à bord de Vampires et de Tunderjets militaires… Si vous le désirez, major Briggs, vous pouvez me mettre à l'épreuve sur un appareil à doubles commandes…

— Ce ne sera pas la peine, commandant Morane. Je ne pourrais quand même pas vous confier un appareil. Le règlement l'interdit formellement, et vous ne l'ignorez pas. Évidemment, je pourrais faire convoyer le « Tonnerre » demain, quand il décollera…

Morane secoua la tête.

— Ce serait tout gâcher, dit-il. En voyant le « Tonnerre » escorté par des appareils de la Royal Air Force, l'ennemi flairerait le piège et

se tiendrait à carreau. Au contraire, en volant seul, en rase-mottes ou à l'abri des nuages, je pourrais surveiller les évolutions de l'avion delta et repérer sa piste d'envol. De toute façon, cela vaut d'être tenté, même au risque de perdre un appareil. Après tout, il s'agit de la réputation des ailes britanniques et, aussi, de châtier des assassins, responsables de la mort de nombreuses personnes. En outre, en frappant les ennemis de la British Aircraft Corporation, je frapperai peut-être en même temps le gang de l'opium…

Le major Briggs leva les deux bras au-dessus de son bureau et les laissa retomber en un geste marquant l'impuissance.

— Je sais tout cela, commandant Morane. Sir George m'a tout expliqué. Mais, même s'il s'agissait de sauver la vie du Roi d'Angleterre – vous m'entendez bien, la vie du Roi d'Angleterre ! – je ne pourrais vous prêter un appareil sans un ordre formel des autorités supérieures… Cependant, il y aurait un moyen…

Briggs se tut et, seul, le sifflement du grand ventilateur à pales suspendu au plafond troubla le silence de la pièce. Puis, un chasseur à réaction passa à ras des toits, dans un bruit assourdissant de tôles remuées. Morane était littéralement suspendu aux lèvres de son interlocuteur, mais il n'osait lui poser une question qui, peut-être aurait rompu le charme.

— Il y aurait un moyen, répéta Briggs…

Un éclair malicieux s'était allumé dans ses prunelles.

— Un moyen qui n'engagerait pas ma responsabilité tout en vous permettant d'avoir l'appareil dont vous avez besoin…

— Je ne vous comprends pas.

— J'attendais davantage de votre perspicacité, commandant Morane. Voyons, un avion, cela vole, mais cela se vole aussi !

— Eh, minute ! s'exclama Bob. Comme si l'on escamotait un « jet » militaire aussi facilement ! Tenter un coup pareil, c'est courir à un échec certain et, en outre, risquer de recevoir une balle bien placée.

— Pas si l'on a un complice dans la place, commandant Morane. Et ce complice, ce serait moi… Écoutez-moi bien. Vous m'avez dit que, Mat Chamber étant rétabli, le « Tonnerre » devait décoller demain, à l'aube. Tout à l'heure, je ferai conduire un appareil près du hangar 5. Ce sera un Tunderjet d'entraînement, à doubles

commandes, car je n'ai rien de mieux à vous offrir. Le plein sera fait et les canons chargés, comme pour un vol de reconnaissance nocturne. Ensuite, je décommanderai le vol, et l'appareil demeurera sur place. Le hangar 5 est situé tout au fond du terrain, à un endroit peu fréquenté, où l'on peut facilement accéder du dehors, à condition bien sûr de savoir parler aux fils de fer barbelés.

— Tout cela est bien, fit remarquer Bob. Mais comment expliquerez-vous avoir laissé ainsi un appareil à l'écart sans la moindre surveillance.

— Justement, il y aura une surveillance, dit Briggs, car tout près de notre Tunderjet, j'aurai fait placer une sentinelle. Je suis certain qu'avec votre carrure vous devez posséder un crochet du droit fulgurant…

— Il en vaut un autre, convint Morane. Mais je n'aime guère beaucoup cette partie du programme…

— Trouvez une autre solution…

Bob hocha la tête.

— Oui, bien sûr, murmura-t-il, puisqu'il n'y a pas d'autre solution…

— Ne tirez pas cette tête, dit Briggs. Croyez-vous que je me prêterais à cette comédie si je n'étais pas moi-même persuadé de la justesse de votre cause… Une fois la sentinelle mise K.O., vous la ligoterez et la bâillonnerez. Ensuite, vous endosserez un équipement placé à cet effet dans le cockpit. Vous grimperez à bord, mettrez les gaz et…

Bob se mit à rire.

— C'est un épisode pour film d'aventures de deuxième zone, fit-il.

— Cela vous fait reculer ?

— Pas du tout. Puisque c'est la seule chose à tenter… Mais qu'est-ce qui se passera ensuite, quand je reviendrai ?…

Le major Briggs ne semblait guère avoir songé à cette éventualité. Il demeura un instant perplexe, puis il dit avec bonhomie :

— Bah !, quand vous reviendrez, vous aurez peut-être liquidé l'avion pirate, découvert sa base et, qui sait, démasqué le patron du gang de l'opium. On oubliera votre faute…

« Faute, pensa Bob, le mot est fort. Pourtant, après tout, je vais voler un Tunderjet de la Royal Air Force, et un vol reste un vol, quelles qu'en soient les raisons qui le motivent. Je n'ai hélas pas le choix !… »

— J'aime vous voir aussi optimiste, dit-il à l'adresse de Briggs. Il vous reste à présent à me montrer où se trouve le hangar 5 et m'indiquer le chemin à suivre pour y parvenir de l'extérieur…

— Buvons quelque chose avant, fit Briggs. C'est la première fois que je fais un pacte avec Satan, et il faut fêter ça !…

*

* *

Dans la nuit claire et silencieuse, deux petits bruits secs retentirent, comparables à ceux produits par les cordes d'une guitare qui se brisent. Bob Morane écarta les extrémités des deux fils de fer barbelés qu'il venait de sectionner et, rampant sur le ventre, se glissa sous la clôture. À une dizaine de mètres en avant de lui, il distinguait la masse noire du hangar numéro 5 et, tout près, la silhouette déliée du Tunderjet, semblable à une énorme croix argentée oubliée sur le terrain. Près de l'appareil, une forme humaine – la sentinelle – bougeait lentement, au rythme de sa propre marche.

« Pourvu que ce ne soit pas un malabar avec une mâchoire comme un morceau de granit ! songeait Bob. Si je ne parviens pas à l'assommer du premier coup et qu'il se met à crier, je serai dans de jolis draps. Je ne pourrai même pas me réfugier derrière l'autorité du major Briggs car, selon nos conventions, il doit rester en dehors de tout ceci… »

Toujours couché sur le ventre, il avançait sur ses coudes repliés, en une reptation lente d'insecte, les yeux fixés sur la sentinelle. Finalement, il atteignit l'ombre du hangar, puis le hangar lui-même.

L'avion n'était plus qu'à quelques mètres. Bob se redressa et, profitant d'un instant où la sentinelle avait le dos tourné, les franchit en deux ou trois bonds silencieux. Dissimulé dans l'ombre du fuselage, il surveillait la forme humaine qui, d'un pas insouciant, avançait dans sa direction. L'homme paraissait très grand, avec de

lourdes épaules de lutteur. Un vrai colosse, s'il fallait en juger par sa silhouette se découpant en noir sur le bleu velouté de la nuit.

« C'est bien ma chance, pensa Morane. Tout dépend de l'efficacité de mon crochet du droit, et le type qui va l'encaisser doit être au moins aussi coriace que Jack Dempsey au temps de sa splendeur… » Il serra son poing droit et, de la main gauche, en évalua la dureté. Dans l'ombre, il sourit avec complaisance. « Quand le pauvre garçon va recevoir ce paquet d'os, de muscles et de nerfs au bon endroit, il n'aura même pas le temps de faire « ouf » !… »

La sentinelle passait près de lui. Il bondit soudain, aussi silencieux qu'un fauve, saisit l'homme par l'épaule, le fit pivoter et frappa de toute sa force. Un coup à assommer un buffle, mais qui ne rencontra que le vide car la sentinelle avait esquivé avec toute l'habileté d'un boxeur professionnel. Morane allait frapper à nouveau, quand une voix l'en empêcha.

— Inutile d'insister, commandant Morane. Je suis entièrement de votre avis…

Cette voix ! Elle sonnait pour Bob telle une chanson connue. Une voix qui, déjà, avait résonné à ses oreilles au cours d'heures à la fois tragiques et grisantes. Accouplée à cette taille de géant et à ces épaules de champion de catch, elle lui évoquait un personnage précis.

— Bill ! s'exclama Morane. Bill Ballantine !…

— En personne, commandant Morane, en personne…

— Ne m'appelle plus commandant, mon vieux Bill. La guerre est finie, et je ne commande plus rien du tout. Je te l'ai assez dit, jadis, quand nous jouions à saute-mouton au-dessus de ces satanées montagnes de Nouvelle-Guinée. Te souviens-tu de ce jour où nous avons décapité un palmier en nous envolant de Téléfomin ?

— Et comment ! On a bien failli y rester ce jour-là… Mais cela a été bien plus grave quand nous avons dégringolé chez les Papous ! [4]

Les deux hommes se secouaient les mains à se les arracher.

— Que fais-tu ici, mon vieux Bill ? demanda Morane. Je te croyais en Écosse, en train d'élever des poulets…

— J'en ai élevé, répondit Ballantine, et j'ai cru que cela allait durer toujours. Puis, un jour, je me suis aperçu que je m'intéressais

plus aux avions passant dans le ciel qu'à ma volaille. Alors, j'ai compris que je ne pourrais jamais vivre sans tripoter un zinc de temps en temps, et j'ai repris du service dans l'aviation. On m'a désigné pour Aden. Voilà toute l'histoire… Pourtant, elle a une suite, cette histoire car, tout à l'heure, le major Briggs m'appelle et me dit comme ça : « Bill, peut-on te confier un secret ? » C'était une question en l'air, car le major sait bien que, quand quelque chose est entré dans le crâne de Bill Ballantine et qu'il a tiré le verrou, on ne réussirait pas à l'en faire sortir même avec une excavatrice. Bref, le major me déclare sous le sceau du secret qu'un certain Robert Morane doit, pour la bonne cause, enlever un appareil et qu'il faut un volontaire sachant à la fois tenir sa langue et recevoir un crochet du droit sans trop en souffrir.

— Tout cela devait pourtant demeurer secret, fit remarquer Bob.

— Bien sûr… Mais sans doute qu'au dernier moment le major Briggs a été pris de pitié pour cette pauvre sentinelle qui allait se faire sonner. J'ai demandé si le Robert Morane en question était bien celui-là qui, jadis, avait servi comme Flying Commander dans la RAF. Quand le major m'a répondu que c'était le même Morane, vous pensez si je me suis aussitôt porté volontaire. Et me voilà…

— Pour une surprise, c'en est une d'envergure ! Ce vieux Bill, en personne… Mais il serait temps de songer à décoller, car le jour ne va pas tarder à poindre et il me faut prendre l'air avant l'aube.

— NOUS devons prendre l'air avant l'aube, rectifia Ballantine. Vous ne croyez quand même pas que je vais vous laisser partir seul. À mon avis, vous êtes en train de mijoter un fameux coup et je veux en être. Le Tunderjet a deux sièges et doubles commandes. Vous n'avez donc aucune excuse pour me laisser sur le terrain… À propos, de quoi s'agit-il exactement ?

— As-tu déjà entendu parler des « Tonnerre » ? demanda Morane.

— Ces avions qui ne cessent d'exploser à tout bout de champ ? J'en ai entendu parler. L'un d'eux s'est même écrasé non loin d'ici, il y a quelques jours. Un sale accident, qui a coûté la vie à près de cent personnes.

— Ce n'était pas un accident, Bill. Ce « Tonnerre »-là se trouvait parfaitement en état de voler. Il a été abattu à coups de « Mighty

Mouse », tout simplement. J'en ai la preuve car, il y a deux jours à peine, on a essayé de me descendre de la même façon.

— Et vous vous êtes laissé faire ?

— Je pilotais un petit avion de tourisme, filant à peine à du deux cents à l'heure, et l'autre était un chasseur de type nouveau, avec ailes en delta, empennage en croix et un turbopropulseur entraînant une hélice double. J'ai tout juste réussi à m'asseoir dans le désert et à m'en tirer.

— Et, naturellement, conclut Ballantine, vous avez gardé une dent contre le type au turbopropulseur, et à présent vous comptez prendre votre revanche à bord d'un « Jet ». Ça va être une belle bataille, et je suis heureux de pouvoir y assister à la meilleure place.

— Es-tu certain de vouloir m'accompagner, Bill ? Abandon de poste, c'est une faute grave, ça.

— Bah !, au retour, je dirai que vous m'avez emmené de force après m'avoir assommé. Et puis, quand nous reviendrons, vous aurez réglé son compte à l'avion pirate, et tout sera oublié. Les héros ont toujours raison, ne l'oublions pas…

Rapidement, les deux hommes s'équipèrent dans le plus grand silence, passant leurs combinaisons de vol, leurs casques et leurs masques respiratoires, sans oublier les parachutes. Quand ils furent prêts, Ballantine tendit à Bob une ceinture supportant une gaine de toile dans laquelle était glissé un revolver Webeley de type militaire.

— Prenez ceci, commandant. Cela peut toujours servir. Allez-y, ne vous gênez pas, j'en ai autant à mon usage.

Morane fixa la ceinture autour de son corps. Ensuite il grimpa sur l'aile de l'avion et se hissa à bord. Ballantine l'imita aussitôt et referma le cockpit. Quelques instants plus tard, après avoir été orienté vent debout par son pilote, le Tunderjet prenait la piste et décollait dans un hurlement strident de sirène.

*

* *

— Le coin m'a l'air drôlement désert, commandant, cria Ballantine dans le laryngophone, en désignant les collines crevassées. Drôlement désert et tourmenté. Si jamais un avion

réussit à décoller d'un pareil terrain, c'est qu'il est piloté par le diable en personne…

— Notre engin à turbopropulseur et aux ailes en delta n'est pas piloté par le diable, répondit Bob, sinon je ne lui aurais guère échappé, et pourtant, il s'est envolé d'une de ces vallées encaissées que tu vois là-bas…

L'aube dorait le ciel. Seuls, vers l'ouest, quelques pans de nuit obscurcissaient encore l'horizon. À vitesse réduite, le Tunderjet patrouillait au-dessus du désert, là où devait passer le « Tonnerre ». Pourtant, celui-ci ne se montrait guère. Venant de dessus l'Océan, des nuages montaient en masses compactes.

— Filons vers Khormaksar, fit Bob, car si le « Tonnerre » entre dans ces nuages avant que nous l'ayons repéré, nous sommes fichus de ne jamais le découvrir.

L'appareil vira docilement, pointant son avant vers les nuages. Soudain, Bill tendit le bras et hurla :

— Là-bas, le « Tonnerre ».

C'était lui en effet. Il émergeait de derrière une masse cotonneuse. Son long fuselage, profilé comme le corps d'un requin, brillait d'un éclat vif dans la jeune lumière de l'aube. Ses ailes, ramenées en V vers l'arrière, supportaient les masses allongées des quatre réacteurs et, le long de la carlingue, la ligne des hublots marquait d'un pointillé régulier le métal flamboyant.

— On le suit ? demanda Bill.

— Nous sommes là pour ça, fit Bob. Tâchons cependant de ne pas trop nous faire remarquer… Moins l'on nous verra, mieux cela vaudra !

Profitant de l'écran naturel offert par les nuages, le Tunderjet se mit à suivre le « Tonnerre ». Parfois, celui-ci disparaissait derrière un groupe de cumulus, pour réapparaitre presque aussitôt. Rien ne semblait devoir troubler ce vol paisible à travers un ciel clément, jusqu'au moment où une troisième forme aérienne s'approcha du « Tonnerre ». C'était un appareil à réacteur et à double fuselage, arborant les cocardes britanniques.

— Un Vampire de la RAF, constata Ballantine. Il est sans doute en patrouille et vient jeter un coup d'œil. Le « Tonnerre » ne court aucun danger. Pour nous, c'est différent. Si la disparition du

Tunderjet a été signalée et si le Vampire nous aperçoit, cela fera du vilain. Ce serait moche d'être descendu par l'un des nôtres, surtout que, décemment, nous ne pourrions même pas nous défendre…

Mais le patrouilleur n'aperçut pas le Tunderjet que, prudemment, Morane gardait à l'abri des nuages. Il se contenta de tournoyer autour du « Tonnerre », à la façon d'un oiseau curieux, puis il se lassa et disparut en direction de la mer.

Le Tunderjet, lui, continuait à suivre le « Tonnerre » quand soudain, une forme ailée se détacha du sol, grimpant en chandelle. Tout de suite, Morane reconnut les ailes en forme de triangle et l'empennage en croix.

— Cette fois, c'est notre rapace, dit-il, et il a réellement l'air d'en vouloir au « Tonnerre ».

L'avion delta s'était redressé et fondait en effet sur le gros appareil, prêt sans doute à lui décocher une salve meurtrière de ses fusées. Alors, le Tunderjet bondit de derrière ses nuages, dans le glapissement déchirant de sa turbine. Morane avait le pouce crispé sur la détente de ses canons. Il fondit sur l'avion agresseur à la vitesse de l'éclair et lâcha une rafale, pour redresser au moment précis où l'adversaire lançait ses fusées, qui passèrent sous le ventre du Tunderjet et allèrent se perdre au loin.

— Brrr, glapit Ballantine. Ces « Mighty Mouse » me donnent froid dans le dos. Si l'une d'elles nous touchait !

Mais Morane revenait déjà sur l'empennage de l'avion delta, quand Bill cria :

— Un autre, là-bas !

Un second avion delta montait du sol et, pour ne pas être pris entre deux feux, Morane dut se dégager vers la gauche. Mais, soudain, se ravisant et virant raide, au risque de glisser, il revint sur le flanc de son premier adversaire. Seule, la vitesse de son appareil lui permit d'accomplir la manœuvre. Déjà il ouvrait le feu, presque à bout portant, pulvérisant littéralement le cockpit de l'avion ennemi. Celui-ci tournoya sur lui-même, se redressa et piqua finalement vers le sol, où il s'écrasa.

— Flanc droit ! hurla Ballantine.

Le second appareil surgissait dangereusement. Morane amorça un renversement, évitant une fois de plus le tir meurtrier des

« Mighty Mouse », et se retrouva sur l'arrière de l'adversaire qui, à présent, se sentant talonné, fuyait de toute la puissance de ses turbopropulseurs.

— Allez-y, cria Bill, mettez-lui toute la sauce avant qu'il ne se dégage !…

Pourtant, le pilote de l'avion delta ne songeait pas à se dégager, mais seulement à fuir. C'était ce que Bob attendait. Si l'autre fuyait, il tenterait de rejoindre sa base, et Morane désirait justement connaître la situation de cette dernière.

Le fuyard se rapprochait rapidement du sol, en une sorte de demi-piqué et, tout à coup, il se redressa, comme s'il voulait effectuer une chandelle. Pendant quelques instants, il s'immobilisa, puis il se mit à descendre lentement à la verticale, la queue la première et ses hélices faisant office de rotors, vers une gorge étroite et pleine d'ombre, où il disparut.

— Que se passe-t-il ? demanda Ballantine. Cela ressemble tout simplement à de la magie. Avez-vous vu cette manœuvre ? À ma connaissance, aucun avion n'est capable d'effectuer pareille acrobatie.

— Ne cherche pas à comprendre. Tout finira bien, tôt ou tard, par s'expliquer. En attendant, je vais aller faire un tour dans cette gorge. Seras-tu capable de piloter l'appareil et le ramener à la base ?

— Bien sûr, commandant. Et soyez sans crainte, je n'en suis pas à mon coup d'essai…

— O.K., prends les commandes et vole, pas trop haut, mais assez cependant pour me permettre de sauter, le long des flancs extérieurs de cette colline qui limite la gorge… Compris ?

— Compris, commandant… Mais si vous sautez seul, vous feriez bien d'emporter le walkie-talkie qui traîne là quelque part, sous votre siège. C'est ma propriété personnelle, et je l'avais emporté à tout hasard. Vous le trouvez ?…

Bob n'eut aucune peine à découvrir le walkie-talkie en question.

— Tu es un homme précieux, Bill, dit-il, et je regrette de devoir te quitter si brusquement…

— Bah !, on se retrouvera après la bataille, commandant. Quand vous aurez touché le sol, je ferai un peu de rase-mottes pour vous

permettre d'entrer en communication avec moi… À présent, nous sommes au bon endroit et vous pouvez sauter. Je pique…

Morane, le walkie-talkie fixé autour du cou, ouvrit le cockpit, se dressa puis, la main sur la poignée commandant l'ouverture du parachute, il se pencha en avant. La position de l'appareil le fit basculer, et il tomba dans le vide.

Chapitre IX

Le parachute descendait tout droit vers le sol, sans dériver, car nul vent ne se faisait sentir. Suspendu tel un ange entre terre et ciel, Morane cherchait des yeux le « Tonnerre », mais celui-ci, sain et sauf, avait disparu vers le nord-ouest, cherchant sa route au-delà des nuages.

Bob sentait une énorme allégresse gonfler sa poitrine à la pensée qu'il venait de sauver le grand oiseau de métal d'une catastrophe certaine et, avec lui, les six hommes composant son équipage. Pourtant, sa tâche n'était pas finie. Il existait un autre avion delta – plusieurs autres peut-être – et il devait à tout prix l'empêcher de nuire. Sans doute ne serait-ce pas là une mince besogne, car les ennemis avec lesquels il se trouvait aux prises depuis son arrivée à Aden, s'arrangeraient pour contrecarrer ses plans. Il se sentait néanmoins bien décidé à passer à travers toutes les embûches.

Il toucha le sol à flanc de colline, sur un terrain encombré de roches calcinées aux formes apocalyptiques, et il dut faire des efforts surhumains pour se maintenir debout et se libérer du parachute qui menaçait de l'entraîner. Quand il y fut parvenu, il fit un paquet de l'énorme dôme de fin nylon et empila quelques pierres dessus.

Du fond de l'horizon, le Tunderjet revenait en un long vol plané. Bob arracha son masque respiratoire, décrocha le walkie-talkie accroché à son cou, en tira l'antenne télescopique et, collant l'appareil à sa joue droite, chercha la longueur d'ondes propice.

Il y eut un long grésillement, accompagné d'une suite de sifflements stridents puis la voix de Ballantine lui parvint, très déformée par les parasites.

— Bill appelle Bob… Bill appelle Bob…

— Bob à Bill… Bob à Bill… fit à son tour Morane.

La voix de Ballantine retentit à nouveau.

— Bill écoute… Over…

— Tout va bien… Touché le sol sans casse. Vais tenter de découvrir le repaire de l’avion delta. Aurai besoin de renfort. Over…

— Vais essayer décider major Briggs de parachuter quelques hommes… Avez-vous une idée quelconque des effectifs de l’ennemi ?… Over…

— Aucune, mon vieux Bill… Le repaire doit être gardé par quelques forbans ou des irréguliers arabes… Une dizaine d’hommes avec des mitraillettes suffiront sans doute pour leur faire entendre raison… Over…

— OK commandant… Je m’arrangerai avec le vieux Briggs… S’il refuse de vous aider, je reviendrai seul… À nous deux, nous parviendrons bien à mater ces salopards… Bonne chance, commandant… Et, surtout, ne jouez pas les héros… Over…

— Cesse de m’appeler commandant… La guerre est finie et…

Mais Ballantine avait interrompu le contact. Bob le coupa à son tour, rentra l’antenne et, avec un léger pincement au cœur, regarda le Tunderjet s’éloigner et se perdre dans le lointain, jusqu’à n’être bientôt plus qu’un point minuscule aussitôt effacé.

Sans perdre de temps à se lamenter sur sa solitude, Morane se dépouilla de son casque et de sa combinaison de vol, roula le tout dans le parachute et cacha le paquet dans une anfractuosité rocheuse. Il avait fixé la ceinture supportant le Webeley autour de sa taille et, déjà mouillé de sueur malgré l’heure matinale, il se mit en devoir de gravir les quelques centaines de mètres le séparant de l’arête terminale de la colline. Il l’atteignit en quelques minutes et prit pied sur une étroite plate-forme encombrée de rocs brisés en forme d’aiguilles. Au-delà de cette plate-forme, la gorge où était disparu l’avion delta s’ouvrait, pleine d’ombre. À une centaine de mètres plus bas, Morane distingua un groupe d’hommes se pressant autour d’une haute forme allongée, dressée vers le ciel tel un monstrueux cigare ailé et dans laquelle il reconnut aussitôt l’avion delta qui, tout à l’heure, lui avait échappé.

La position insolite dans laquelle était posé l’appareil aiguisa davantage encore la curiosité de Morane. Sa prudence l’abandonna, et il se mit à inspecter la muraille sous lui. Au premier coup d’œil, elle paraissait descendre en un à pic parfait. Pourtant, en y regardant mieux et ses yeux s’étant habitués à la pénombre régnant

dans la gorge, Bob discerna des aspérités qui, habilement exploitées pouvaient constituer un escalier praticable. Un escalier fort rudimentaire peut-être, mais un escalier malgré tout. Morane n'était évidemment pas un grimpeur expérimenté mais, au cours de son existence, il avait été obligé à de nombreuses reprises de pratiquer le rocher et, si sa méthode n'était guère fort orthodoxe, elle s'était néanmoins toujours révélée efficace. Le plus grand risque couru était qu'un des hommes, en bas, ne lève la tête et ne l'aperçoive collé à la muraille. N'importe quel tireur pourrait alors le descendre comme une vulgaire pipe en terre dans une baraque de foire.

Mais Bob ne semblait pas avoir songé à cette tragique éventualité. Tout à son désir de contempler l'avion delta de plus près et, aussi de s'introduire dans le repaire des mystérieux forbans, il s'était déjà engagé dans sa périlleuse descente, profitant de chaque aspérité, de chaque fissure pour progresser vers le fond de la gorge. En bas, les hommes groupés autour de l'appareil devaient être trop occupés à discuter entre eux pour apercevoir cette forme minuscule, dont les vêtements de teinte neutre se confondaient presque avec le roc.

À une vingtaine de mètres du sol, une étroite excavation béait dans la paroi. Morane s'y glissa et, allongé sur le ventre, put à son aise détailler l'étrange appareil. Celui-ci était posé debout sur son empennage en croix, les quatre tubes aux bouts arrondis se révélant être en réalité des amortisseurs, et il dressait son nez pointu directement vers le ciel à la façon d'une fusée. Comme l'avait supposé Morane, il était muni de deux hélices aux pales alternées et qui, pour augmenter la puissance de traction, devaient tourner en sens inverse. De chaque côté de la carlingue, au niveau du nez mobile, on pouvait nettement distinguer les deux bouches d'entrée d'air du turbopropulseur.

L'appareil devait avoir été construit en hâte, car il ne portait pas le brillant du fini et gardait encore deux traces évidentes de manipulations. Pourtant, Bob avait pu se rendre compte de sa terrible efficacité et de sa maniabilité en vol. C'était l'avion convertible idéal, à la fois appareil de type classique et hélicoptère, enfin réalisé.

Morane se sentait gagné par l'émerveillement.

— L'avion vertical ! murmurait-il. Depuis des années, tous les constructeurs du monde en cherchent le secret et le voilà, devant moi, capable, par la simple traction de ses hélices, de s'élever sur place, en chandelle, de se redresser en plein ciel, de s'y immobiliser ou de voler à l'horizontal et d'atterrir à reculons. Avec lui, plus besoin de pistes longues de plusieurs kilomètres. Il pourrait décoller de n'importe où. Du pont d'un croiseur, de la cour d'une usine, de n'importe quel endroit où l'on peut disposer d'une surface plane de quelques mètres carrés. Et dire que c'est une de ces merveilles que je viens d'abattre, comme un vandale !…

Mais il songea à la mission criminelle que devait remplir l'avion vertical qu'il avait détruit, et tout regret le quitta…

Il fallait cependant songer à inspecter les lieux, car découvrir le secret de l'avion delta n'était pas le seul but visé par Morane. Il lui fallait également tenter de se rendre maître de la base elle-même. D'un rapide coup d'œil, il étudia les lieux. La gorge, large à peine de cent mètres et longue d'un kilomètre environ, se trouvait fermée à l'une de ses extrémités par un vertigineux éboulis de rochers tandis que, de l'autre, on pouvait y accéder seulement par un passage étroitement resserré, sorte de goulet où deux hommes n'auraient sans doute pu passer de front. Près de l'éboulis coulait une source aux eaux limpides et bordée de menthe sauvage. C'était là un repaire idéal pour les avions verticaux qui, dissimulés dans l'ombre, ou camouflés, ne pouvaient être aperçus par les chasseurs militaires qui, par hasard, auraient survolé l'endroit.

Au fond de la gorge, une dizaine de cabanes et de hangars, devant à la fois servir d'habitations, d'ateliers et d'entrepôts, s'adossaient aux murailles à pic. Une de ces cabanes, de meilleure apparence et construite en pierre, intrigua Bob.

— Serait-ce là, se demanda-t-il, que se cache le grand manitou que nous cherchons, Sir George et moi ?… Évidemment, le plus simple serait d'aller voir…

Rapidement, Bob compta les hommes entourant toujours l'avion vertical. Ils étaient quinze, tous des Européens pour le peu qu'il était capable d'en juger à la distance où il se trouvait. C'était là beaucoup d'adversaires pour un homme seul. Cependant, Morane possédait sur eux un avantage indéniable : il connaissait leur présence ; eux,

au contraire, ignoraient la sienne. Cette constatation suffit à le décider. Il s'assura que son Webeley était bien chargé, puis il reprit sa descente.

Le fond de la gorge fut atteint sans encombre. Une maigre végétation, composée en grande partie de cactus et de jujubiers, poussait un peu partout et, en rampant, Bob put s'approcher à distance suffisante du groupe d'hommes. L'un d'eux semblait être le centre de l'attention générale. C'était un grand diable, maigre et aux traits d'oiseau de proie. Il portait une combinaison d'aviateur et devait être le pilote de l'avion delta.

— Je suis certain que c'était un patrouilleur de la Royal Air Force, disait-il. Et son pilote n'était pas un débutant, j'aime autant vous le dire. Il a liquidé Peter avant que j'aie pu intervenir. Et quand je me suis apprêté à lui envoyer une bonne dose de « Mighty Mouse », il m'a échappé pour aussitôt me prendre en chasse. Ce type-là devait avoir été nourri au lait de tigresse, et j'ai préféré ne pas insister. Après tout, je suis payé pour faire le transport de la marchandise et aussi pour descendre un « Tonnerre » ou deux. Pas pour me bagarrer contre ces démons de la RAF.

— Le patron sera furieux quand il apprendra l'affaire, dit un des hommes.

— Qu'il aille au diable, le patron, jeta le pilote. S'il a la folie des grandeurs, nous n'y pouvons rien. Désormais, il fera sa sale besogne lui-même…

— Calme-toi, Steve. On ne parle pas ainsi du patron. Il n'aurait qu'un geste à faire et John et Lewis, ou quelqu'un d'autre, se chargerait de te renfoncer aussitôt tes paroles dans la gorge…

« John et Lewis, songea Bob en se rappelant une certaine « promenade » faite quelques jours plus tôt, dans une Buick volée, sur la route bordant l'océan. Cette fois, je suis tout à fait en pays de connaissances. Si jamais je les retrouve, ces deux-là, je leur montrerai combien j'ai la rancune tenace. Ils doivent d'ailleurs m'en vouloir pas mal, eux aussi, pour cette marche forcée à laquelle je les ai contraints… »

Là-bas, la conversation continuait sur un ton dont l'inquiétude n'était guère absente.

— Je me demande quelle sera la réaction du patron quand il apprendra que le « Tonnerre » s'est échappé et qu'un de ses deux précieux VT.O .[5] a été abattu ? De toute façon, cela va faire du pétard…

— Et quel pétard ! s'exclama un autre. Je ne voudrais pas être à la place de Boris quand il lui communiquera la nouvelle…

— Bah ! fit un petit homme trapu, aux épais sourcils noirs et à la chevelure en broussaille. Comme je le préviendrai par radio, je ne risque pas grand-chose…

— Entre nous, tu ferais bien de l'appeler tout de suite, le patron, conseilla le pilote. Et dis-lui que j'en ai par-dessus la tête de sa combine, que je vais passer en Transjordanie et m'engager dans l'aviation arabe…

Boris, le télégraphiste, haussa les épaules.

— Ne fais pas l'idiot. Steve. Les hommes du patron te retrouveraient n'importe où, et tu le sais bien. Pourtant, tu as raison, il me faut sans tarder transmettre la nouvelle à Aden, sinon…

Bob tressaillit. Le patron n'était donc pas dans le repaire, puisque Boris voulait le prévenir à Aden. Et que se passerait-il quand le patron en question apprendrait la nouvelle ? Peut-être prendrait-il peur et fuirait-il ! Cela, il fallait l'éviter à tout prix. Boris ne devait pas envoyer son message… Mais comment l'en empêcher ?

Déjà le télégraphiste se dirigeait vers une cabine dominée par la structure métallique d'une antenne. Cette cabane était située de l'autre côté de la gorge et séparée de l'endroit où se trouvait Morane par un espace assez vaste, nettoyé de toute végétation. Pour l'atteindre, Bob devait donc marcher à découvert. Il pouvait évidemment contourner la gorge en se glissant parmi les cactus et les jujubiers, mais cela lui prendrait un temps appréciable et, quand il parviendrait à la cabane, Boris se serait sans doute déjà mis en contact avec le grand patron…

Morane prit alors la seule résolution possible. Puisqu'il y avait un espace découvert à traverser pour atteindre la cabane-radio, il traverserait donc à découvert.

Toujours dissimulé par la végétation folle, il s'écarta le plus possible du groupe d'hommes. Alors, tirant son revolver et le dissimulant sous sa veste, il se dressa et, au moment même où le

télégraphiste atteignait la cabane, il s'avança d'un pas désinvolte à travers l'espace débroussaillé.

« Si je passe inaperçu, tout sera bien, songeait Bob en refrénant son envie de courir. Sinon, j'ai six balles dans mon arme. Juste de quoi faire mordre la poussière à une demi-douzaine de ces forbans. Quand je les aurai tirées, bonsoir la compagnie… »

Mais il parvint sans encombre à la cabane. D'un coup de pied, il poussa la porte et entra. Boris était assis devant son poste de radio et s'apprêtait à se coiffer de son casque. Quand il aperçut le revolver braqué dans sa direction, ses petits yeux noirs, profondément enfoncés dans les orbites, marquèrent une surprise intense.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il enfin.

— Simplement pouvoir saboter ce poste émetteur-récepteur à mon aise, fit Morane. C'est fini de faire joujou avec la radio…

Il fit passer son arme dans sa main gauche et avança d'un pas en direction de Boris. Son poing droit partit, à la façon d'un ressort qui se détend après avoir été violemment comprimé, et frappa le télégraphiste au menton, avec un bruit sec de coup de fouet. Les genoux de Boris plièrent et il s'écroula sur le sol.

— Tous mes regrets, mon pauvre vieux, fit Bob, mais je n'avais guère le loisir d'être chevaleresque…

En hâte, mais avec une précision parfaite, il entreprit de ligoter sa victime à l'aide d'une pelote de fil de cuivre trouvée dans un coin. De vieux chiffons constituèrent un bâillon idéal et Morane put alors s'occuper du poste de radio. Ce fut un labeur qui dura plusieurs minutes. Pourtant, quand Bob se redressa, il paraissait satisfait de lui-même. Ce poste-là pouvait à présent servir à tous les usages. Il pouvait être employé comme cave à liqueurs, comme boîte à chaussures ou être adoré à l'égal d'un dieu par une tribu papoue du fin fond de la Nouvelle-Guinée mais, à coup sûr, il ne diffuserait plus jamais de nouvelles, bonnes ou mauvaises…

L'objectif prochain de Morane, après la destruction du poste de radio, était cette cabane de bonne apparence, construite en pierre et qui, tout à l'heure, avait attiré son attention. Elle n'était guère éloignée de l'endroit où il se trouvait et, après s'être coulé précautionneusement au-dehors, il l'atteignit en quelques bonds. La

porte, fermée à clé, résista mais la fenêtre, sans doute mal close, céda au premier appel.

Après un dernier regard en direction des hommes toujours occupés à commenter les événements du jour, Bob se glissa à l'intérieur de la maisonnette. Celle-ci était constituée d'une seule pièce, où un luxe de bon goût s'étalait. Avec ses tapis, ses fauteuils profonds et ses rayons couverts de livres, cela rappelait un peu, mais en plus opulent, le studio souterrain de chez Abou-Abba. Cette pièce avait été meublée avec le même goût, la même recherche des détails, et sans doute le même homme devait-il l'occuper à l'occasion.

Morane s'approcha des rayons et manipula quelques livres, tous précieusement reliés. Et, soudain, une lumière se fit en lui. Les livres ! La solution était là… Quand on avait déménagé secrètement le studio souterrain, chez Abou-Abba, on n'avait rien emporté d'autre que les livres. Pourquoi ? Parce qu'ils contenaient des coupures de presse compromettantes ? Bob l'avait pensé tout d'abord mais, à présent, il savait qu'il n'en était rien. Seuls, les livres comptaient, *et rien que les livres…*

Animé par une fièvre soudaine, Bob se mit à fouiller partout, mais sans rien découvrir. Dans un tiroir, il y avait des feuilles de papier blanc et, sur un petit bureau, une machine à écrire portative. Dans une armoire, il trouva tout un arsenal de fusils et de revolvers, avec leurs munitions. Rien cependant qui puisse le mettre sur la piste du mystérieux hôte de la cabane.

Une rumeur, venue du dehors, le fit tressaillir. Il se dirigea vers la fenêtre et vit Boris, le télégraphiste qui, entouré de plusieurs hommes, gesticulait avec véhémence.

— Quelqu'un l'aura délivré, pensa Bob. Voilà bien ma chance… Quand même, je ne pouvais pas traîner ce Boris derrière moi, comme une vulgaire poupée de chiffons !…

Deux des hommes se détachèrent du groupe et marchèrent en direction de la cabane. L'un d'eux poussa la porte ; le second vérifia la fermeture de la fenêtre que, par bonheur, Bob avait soigneusement close derrière lui au loquet. Alors, un des hommes déclara :

— Il ne peut être entré là. C'est fermé, et seul le patron possède la clé !

Alors, Morane comprit qu'il était pris au piège. Fait comme un rat dans son trou !…

*
* *

Amateur de grands espaces, amoureux de la liberté jusqu'à la passion, Morane n'aimait guère se sentir enfermé, condamné à l'immobilité. Il aurait pu tenter une sortie, mais il ne pouvait cependant espérer triompher de la bande tout entière. Il abattrait bien quelques-uns des bandits, mais il finirait par succomber sous le nombre. Le plus sage était donc d'attendre, dans la sécurité relative dont il jouissait, que Ballantine arrive avec des renforts. De toute façon, le temps ne pressait guère car, le poste de radio étant inutilisable, le grand patron ne pouvait plus désormais être mis en garde.

Et, soudain, Morane comprit qu'il se trompait. Le poste de radio était bien inutilisable et Aden trop éloigné pour qu'un marcheur puisse y parvenir rapidement. Pourtant, l'avion vertical était toujours là, prêt à prendre son vol à n'importe quel moment. Son pilote pourrait se poser quelque part dans le désert, aux portes mêmes d'Aden et, de là, gagner la ville à pied. Si le grand patron était prévenu, Bob et Sir George perdraient sans doute l'espoir de le capturer. Cet énigmatique personnage avait commis de nombreux crimes, et il devait subir son châtiment.

« Il me faut empêcher le VT.O . de prendre l'air, pensa Bob avec désespoir. Il le faut. Sinon, presque tout le bénéfice de mes efforts sera perdu… »

Au-dehors, il entendait le va-et-vient des hommes lancés à sa recherche.

« En ne me trouvant pas, ils finiront par venir jeter un coup d'œil ici, et alors, l'aventure sera terminée… Je dois absolument trouver le moyen de sortir d'ici ! »

Tout à coup, une pensée lui vint. Lorsque le grand patron séjournait dans ce repaire, il courait le risque de voir celui-ci cerné

par la police. À coup sûr, cette éventualité avait dû être envisagée et des précautions prises. Évidemment, il y avait les avions verticaux. Pourtant, ceux-ci pouvaient, pour une raison ou pour une autre, être empêchés de s'élever. Un autre moyen de fuite avait donc dû être prévu car, comme Bob avait déjà pu en juger, le grand patron était homme à rien laisser au hasard. Ce moyen de fuite pouvait fort bien être quelque galerie souterraine, semblable à celles dont on usait jadis pour franchir les murs de villes investies, galerie conduisant là-haut, quelque part dans le désert.

— Logiquement, un passage de cette sorte doit exister, murmura Morane. Mais où ?… Pourquoi, après tout, ne s'amorcerait-il pas ici même, dans cette pièce. La cabane est adossée à la muraille, et il aurait suffi d'y creuser un tunnel montant en plan incliné… Si j'avais été le grand patron, j'aurais considéré la chose sous cet angle.

Fébrilement, Bob se mit à déplacer les meubles, à sonder le plancher, à soulever les tapis, cherchant un indice quelconque qui lui permettrait de découvrir le passage cherché. Soudain, il tomba en arrêt devant la bibliothèque. « Les livres, songea-t-il. Ils reviennent toujours dans cette affaire. Peut-être me donneront-ils la clé des champs… »

Morane ne se trompait pas. La bibliothèque, une fois poussée de côté, démasqua une excavation avec, au fond, une étroite porte de bronze, fort semblable à celle d'un coffre-fort, et munie d'un lourd verrou. Bob débloqua le verrou et tira la porte à lui. Derrière s'amorçait, non pas une galerie, mais un escalier grossièrement taillé dans la roche friable.

« Voilà le chemin de la liberté, songea Bob. Cela me donnera sans doute aussi le moyen d'immobiliser l'avion vertical… »

Il revint dans la cabane et ouvrit l'armoire où, tout à l'heure, il avait découvert tout un arsenal de fusils et de revolvers, et choisit une splendide carabine Winchester modèle 70, tirant des balles de calibre 300 H & H Magnum[6]. Une arme puissante, conçue spécialement pour la filasse au gros gibier et sur laquelle était adapté un télescope. Morane trouva plusieurs boîtes de cartouches et s'en bourra les poches. Vainement, il chercha un luminaire quelconque. Sur le bureau, il découvrit seulement une boîte d'allumettes. Faute de mieux, il décida de s'en contenter.

Sans perdre de temps, la carabine passée en bandoulière, il s'engagea dans l'escalier. Celui-ci montait en pente douce et si Bob n'avait pas été forcé de s'arrêter à chaque instant pour craquer une allumette, il aurait trouvé sa petite promenade souterraine tout à fait agréable… Il ne tarda d'ailleurs pas de déboucher à l'air libre, au fond d'une faille peu profonde, à demi comblée par le sable. Cinq minutes plus tard, il parvenait en rampant au bord de la gorge.

Là, il demeura étendu de tout son long et se mit posément à charger la carabine. Le VT.O . était toujours là, à deux cents mètres de lui, dressé verticalement sur ses amortisseurs. Tout autour, plusieurs hommes s'affairaient. Deux d'entre eux poussaient une sorte d'échelle roulante, faites de tubes métalliques et qui devait permettre aux pilotes de s'installer dans le cockpit.

« J'arrive juste à temps, songea Bob. Notre avion vertical s'apprêtait à prendre l'air. Il me faut à tout prix empêcher cela. Une balle dans un des réservoirs, le kérosène s'enflammera et tout sera fini… »

Déjà, le pilote s'était engagé sur l'échelle. Pendant un bref instant, Morane pensa l'abattre, mais ce meurtre commis de sang-froid sur un ennemi désarmé, lui répugna.

Les deux coudes appuyés au rocher, il épaula la carabine et colla son œil contre l'objectif du télescope, cherchant l'endroit où, selon toute probabilité, devaient se trouver les réservoirs, là où les ailes se soudaient au fuselage…

Pourtant, au moment de tirer, Bob hésita. Cet appareil était un prototype unique puisque, tout à l'heure, il avait abattu l'autre avion delta. Le détruire ainsi, de propos délibéré, lui parut une sorte de crime à laquelle, en son âme d'aviateur, il pouvait difficilement se résoudre. Déjà, le pilote s'était engagé dans le cockpit. Dans quelques instants, il mettrait le turbopropulseur en marche et l'appareil s'élèverait.

Bob comprit qu'il devait se décider, mais il ne parvenait pas à trouver un endroit vital où loger sa balle sans, en même temps, provoquer la destruction de l'appareil tout entier.

— Le nez, murmura-t-il soudain, là où s'emboîtent les hélices à pas variable. Si je réussis à bousiller quelque chose là-dedans, j'aurai gagné la partie et, en même temps, le VT.O . sera préservé !

Il visa soigneusement et, coup sur coup, vida le chargeur de son arme. Dans le télescope, il put voir les traces laissées par les balles dans le nez en forme de tête d'obus de l'appareil. Précipitamment, il se mit à recharger son arme. « Si les hélices tournent, il me restera à tirer dans les réservoirs et, adieu VT.O . ! » Là-bas, le bruit de l'air violemment aspiré par la turbine du propulseur déchira le silence. Les hélices allaient-elles se mettre en branle ? Elles demeurèrent immobiles, et Morane sentit l'allégresse l'envahir. Contre tout espoir, il avait gagné cette partie jouée contre le sort. Mais des coups de feu, tirés d'en bas, le rendirent à la réalité. Il avait remporté une première manche. Une autre lui restait à gagner, car il lui fallait à tout prix empêcher les forbans de quitter la vallée avant l'arrivée des renforts.

La tâche se révélait difficile car, non seulement Morane devait surveiller l'entrée du goulet, mais également les murailles, que les plus agiles des bandits pouvaient tenter d'escalader, et aussi les abords de la cabane dans laquelle s'amorçait l'escalier menant au-dehors. En rampant, il alla se poster au bord d'une des lèvres du goulet, d'où son regard pourrait embrasser mieux l'étendue de la gorge.

Au fond, les hommes, tous armés de carabines à présent, s'étaient égaillés. Morane se redressa légèrement et, mettant les mains en porte-voix de chaque côté de sa bouche, il se mit à hurler de toute la puissance de ses poumons :

— Vous n'avez aucune chance. Nul d'entre vous ne sortira vivant de la gorge… Mieux vaut jeter vos armes et attendre que l'on vienne vous prendre !…

Une salve nourrie fut la seule réponse des bandits, mais Morane protégé par l'arête de la falaise, ne courait pas le risque d'être atteint. Un des hommes se mit alors à courir vers l'entrée du goulet. Bob l'encadra dans le télescope et tira. La balle, soigneusement ajustée, fit se lever un petit nuage de sable à dix centimètres des pieds du coureur, qui continua néanmoins à avancer. Une seconde balle frappa le sol devant lui.

— J'aurais pu vous tuer deux fois, hurla Morane. Ma troisième balle ne vous manquera pas. Je vous préviens…

L'homme s'était arrêté. Il leva la tête avec anxiété vers l'endroit d'où partaient les coups de feu, puis il tourna les talons et rejoignit ses compagnons.

De longues minutes s'écoulèrent. Finalement, Steve, le pilote du VT.O ., s'avança en direction de la falaise, les bras en croix, pour montrer qu'il désirait parlementer.

— Que nous voulez-vous ? cria-t-il.

— Seulement vous obliger à attendre tranquillement, jusqu'à ce qu'on vienne vous prendre. Résister ne ferait qu'aggraver votre situation…

— Vous êtes seul, et nous sommes plus de dix…

— C'est juste, hurla Morane, mais d'où je me trouve, un bon tireur peut tenir cent hommes en respect, vous le savez.

Il épaula son arme, visa et pressa la détente. La balle vint frapper le sol juste entre les pieds du pilote. Celui-ci recula de quelques pas, puis il se mit à rire.

— C'est bien, cria-t-il encore, nous attendrons… Nous attendrons que le soleil vous ait cuit et, alors nous pourrons monter vous chercher…

Morane leva les yeux vers le ciel où le soleil, à mi-chemin de son zénith, ressemblait à un gigantesque creuset déversant des flots de métal fondu. Il réalisa seulement alors qu'il commençait à avoir chaud et soif. Combien de temps serait-il capable de tenir ainsi sans ombre et sans eau ? Il inspecta à nouveau le ciel, mais pour voir cette fois si quelqu'avion ne se montrait pas. L'étendue d'un bleu argenté était nette, sans un nuage, sans un point noir, sans rien que cette tache jaune, brûlante et douloureuse, du soleil.

Le Français reporta ses regards sur le fond de la gorge. Aucun des hommes ne semblait s'intéresser à la cabane, refuge du grand patron, qu'il avait visitée tout à l'heure. Nul d'entre eux ne connaissait sans doute l'existence de l'escalier secret. Cette pensée le rassura. Avec soin, il inspecta les parois à pic et, soudain, il tressaillit. Une forme humaine s'élevait d'aspérité en aspérité, avec les gestes lents et précis d'un singe paresseux progressant le long de sa branche. Morane braqua son arme dans la direction du grimpeur et encadra ce dernier dans l'objectif du télescope. Il pressa

la détente au moment où l'homme tendait le bras pour une nouvelle prise. La balle frappa le roc près de la main ouverte.

L'homme s'immobilisa. Puis il se mit à redescendre lentement vers le fond de la gorge.

Morane sourit.

— Allons, fit-il à haute voix, je n'ai pas encore dit mon dernier mot…

Pourtant, il savait que le moment viendrait où les rayons du soleil le frapperaient en pleine nuque. Alors, il devrait chercher de l'ombre, ou s'avouer vaincu.

Lentement, Bob promena ses regards autour de lui. Nulle part il n'y avait d'ombre. Sauf là-bas, tout au fond de la gorge…

Chapitre X

La soif brûlait Bob jusqu'au fond des entrailles. Depuis un moment, complètement déshydraté, il ne transpirait même plus. Chaque goulée d'air qu'il aspirait le brûlait et sa langue était comme une boule d'étoupe dans sa bouche desséchée.

À présent, le soleil avait atteint son zénith et ses rayons ardents incendiaient l'atmosphère. Morane se protégeait de son mieux contre leur morsure à l'aide de sa veste, dont il s'était encapuchonné la tête et les épaules. Mais cela ne calmait guère sa soif. Dans la crainte de l'éblouissement, il n'osait même plus interroger le ciel, à la recherche de l'avion qui amènerait les renforts. Bill ne pouvait pourtant l'avoir abandonné. Il savait que Bill ne l'avait pas abandonné. Ensemble, ils avaient cent fois risqué la mort pour le compte de la Papoua Airline, en Nouvelle-Guinée, et rien ne lie deux hommes comme le danger affronté en commun. Alors, pourquoi Bill ne venait-il pas ? Qu'est-ce qui le retardait ?

Par moment, de ses yeux secs, Morane regardait en direction de la source qui, là-bas, tout au fond de la gorge, coulait sur les rochers. De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait l'apercevoir, mais il imaginait cependant son eau limpide, bondissant et retombant en gouttelettes pareilles à des gemmes. Il essayait de retrouver la saveur du précieux liquide, mais il n'y avait que cette boule d'étoupe contre son palais…

« Boire ! Boire !… »

Tout était brûlant autour de lui. Il avait porté le canon de la carabine à ses lèvres pour trouver le froid du métal mais ce métal lui-même brûlait. Ce n'était plus le monde, mais l'enfer. Un enfer de pierres calcinées, de sable pulvérulent et de feu dévorateur avec, là, à portée de la main, ce paradis terrestre qu'était la gorge, avec son ombre et sa source claire. Bob savait que, tôt ou tard, il devrait y descendre sous peine de mourir de soif. À cette pensée, il se raidissait, révolté à l'idée de la défaite. Puis, à nouveau, il ne pensait plus qu'à sa torture.

Au fond de la gorge, un homme marcha vers l'entrée du goulet. Morane l'observa dans le télescope de sa carabine et reconnut Steve le pilote du VT.O . Il visa et tira, une fois de plus, devant les pieds du bandit. Ce dernier ne cherchait d'ailleurs pas à fuir. Il se mit à crier :

— Vous devez avoir soif là-haut avec ce soleil… À moins que vous n'ayez avec vous une bonne provision d'eau…

Bob aurait bien voulu répondre qu'il était installé comme un émir sous sa tente, mais il devinait que ses paroles, issues d'un gosier sec, ne porteraient pas bien loin.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? demandait le pilote. Auriez-vous soif à ce point ? Nous avons de l'eau, nous. Toute l'eau que nous voulons…

Il brandissait un objet rond, dans lequel Bob reconnut une gourde. Une gourde pleine sans doute… Steve la posa en équilibre sur une pierre, pour crier encore :

— Si vous avez soif, venez la prendre !…

« Vais-je le descendre ? se demanda Bob. Vais-je le descendre, ce salopard ?… » Il avait réarmé son arme, et son doigt se crispait sur la détente. Il lui suffisait de vouloir, et Steve roulerait mort, avec une balle dans la tête…

« Une mort trop belle, pensait Bob. Trop douce… » Il voulait épargner Steve pour le retrouver plus tard, lui inculquer avec ses poings le respect de la douleur, car il faut avoir connu celle-ci pour la comprendre…

Morane savait pouvoir descendre dans le goulet pour prendre la gourde, mais il perdrait alors tout l'avantage que lui donnait sa situation.

La gourde le fascinait. Elle lui semblait briller de mille facettes, tel un monstrueux diamant. Lentement, il tourna le canon de sa carabine vers elle, et fit feu. La gourde vola en l'air et retomba, percée de part en part.

Morane se mit à rire doucement. Son acte ressemblait à celui d'un homme ruiné qui vient de brûler son dernier billet de banque pour le seul plaisir de se prouver à lui-même son détachement vis-à-vis de l'argent. Lui, Bob Morane, se moquait de toute l'eau de la

terre. Les fleuves, les océans pouvaient se vider, il n'en éprouverait pas le moindre ennui.

Le pilote s'était reculé, peu soucieux semblait-il de servir de cible à l'infaillible carabine.

Malgré l'éblouissement, Bob leva les yeux vers le ciel, mais toujours rien n'en tachait la désespérante uniformité. Il prêta l'oreille, guettant à présent le moindre bruit, mais le silence s'était emparé du monde.

L'attente continua, désespérante.

Pourquoi Bill ne revient-il pas ? murmurait Morane. Pourquoi ne revient-il pas ? Et s'il n'avait pas su prendre le terrain en atterrissant et si son appareil s'était écrasé ? Si Bill était mort avant d'avoir pu parler au major Briggs ?…

Là-bas, un bourdonnement monta, alla en s'amplifiant. À nouveau, Bob scruta le ciel et, tout de suite, il aperçut cette petite croix noire qui grossissait, grossissait… Un avion ! Il ne pouvait plus douter que ce fût un avion… À présent il pouvait même en reconnaître le type. C'était un Vickers de transport et, sous les ailes, il discernait les cocardes tricolores de la RAF.

Maintenant, l'appareil était tout près. Des petites formes noires s'en détachèrent puis, l'une après l'autre, chacune de ces formes sembla se changer en une fleur blanche vite épanouie.

Bob comptait les parachutes et ne cessait de les compter. Il y en avait tout juste douze. Douze hommes qui venaient à lui… avec de l'eau. Aussitôt, il en oublia sa soif et reporta ses regards vers la gorge. Là-bas, les hommes devaient avoir, eux aussi, aperçu les parachutes ou, tout au moins, entendu le vrombissement de l'avion. Sans doute avaient-ils compris ce que cela signifiait pour eux car, en masse, ils se précipitaient vers le goulet, tentant à tout prix de sortir de ce piège où ils se trouvaient enfermés. Morane visa le plus rapproché, non pour tuer mais seulement pour blesser. Sûr de son coup d'œil, il tira et l'homme, blessé à la cuisse, s'écroula. Les autres, frappés par l'exemple, s'arrêtèrent hésitants. Bob tira plusieurs balles, mais sans tenter de toucher personne cette fois. Alors, les bandits reculèrent…

Rapidement, le Français glissa de nouvelles cartouches dans le magasin de son arme et attendit, mais les autres là-bas, semblaient

décidés à présent à demeurer au fond de la gorge. Sans doute allait-il falloir les en déloger.

Bien sûr, cela promettait une jolie petite bagarre, avec échange de coups de feu et combats corps à corps. Mais Bob envisageait maintenant l'avenir avec confiance. Les douze hommes descendus du ciel seraient auprès de lui dans quelques instants, il le savait.

« Ils auront des gourdes, pensa-t-il avec ravissement. »

*

* *

Par-dessus l'épaule de Morane, occupé à boire à longs traits à la gourde que venait de lui tendre Ballantine, le major Briggs qui, en baroudeur invétéré, avait tenu à accompagner la petite expédition, inspectait le VT.O . à l'aide de jumelles.

— Un fameux engin, remarqua-t-il. Si ce vieux furet de Parks, l'expert du ministère de l'Air, était ici, il en avalerait son dentier de surprise. Et vous dites que cela décolle et atterrit verticalement ?…

— Et comment, intervint Ballantine. Quand j'ai vu ce pigeon du diable s'immobiliser en plein ciel et descendre dans la gorge la queue en avant, j'ai cru être l'un des héros de la dernière aventure de Flash Gordon[7].

Morane revissa le bouchon de la gourde et s'essuya les lèvres d'un revers de main.

— Cet appareil, est peut-être un merveilleux aboutissement de la technique aéronautique, dit-il. Malheureusement, il a fait son entrée en scène par une mauvaise porte. C'est lui, ou son semblable, qui a provoqué la destruction du « Tonnerre II », causant ainsi la mort d'une centaine de personnes innocentes…

Briggs fit la grimace.

— Vous avez raison, commandant Morane, dit-il. Je vous ferai remarquer cependant que l'appareil lui-même n'est pas le vrai coupable, car l'esprit ne l'habite pas, mais les hommes qui l'ont conduit et équipé… Voilà pourquoi nous devons au plus vite nous rendre maîtres de ces vilains cocos, embusqués là au fond. Nous sommes d'ailleurs ici pour ça…

Du doigt, il désignait la gorge où, par instant, on pouvait apercevoir la silhouette de quelque bandit se glissant d'une cabane à l'autre. Morane posa ses regards sur les hommes qui l'entouraient. Tous, vêtus de combinaisons kaki, armés de mitraillettes, de poignards et de revolvers, étaient des gaillards solides, aux visages énergiques et, selon toute apparence, aucun d'eux ne devait craindre les coups durs. L'équipe propre au travail de commando qu'il faudrait accomplir L'assaut de la gorge ne serait peut-être pas une partie de plaisir, Bob le devinait. Tout à l'heure, lui-même occupait une situation privilégiée par rapport à ses adversaires. À présent au contraire, ces derniers possédaient l'avantage. Pour accéder à la gorge, il fallait en effet passer par le goulet. Or, celui-ci ne pouvait strictement livrer passage qu'à deux hommes de front. Il suffisait donc de quelques bons tireurs dissimulés dans les buissons de cactus et de jujubiers pour mettre en échec toute tentative de pénétration.

Briggs devait avoir compris lui aussi la situation.

— Je crois, fit-il, que nous devrions attendre un peu avant d'attaquer. Des chenillettes sont en route à travers le désert pour venir nous reprendre. Elles n'arriveront à coup sûr pas avant une heure ou deux d'ici. Comme elles sont armées de mitrailleuses lourdes, elles pourront prendre la gorge sous leurs feux croisés. Les autres, là-bas, se terreront, et nous pourrons alors descendre sans courir de risques…

Mais Morane secoua la tête. Lentement, sa fatigue, due à la soif, se dissipait, et il envisageait la situation avec plus de lucidité que tout à l'heure.

— Il y a une autre solution, dit-il. Je suis moi-même sorti de la gorge par un escalier secret, creusé dans le rocher à l'usage exclusif du chef de la bande. Les hommes, là en bas, ne paraissent pas connaître l'existence de cet escalier. En empruntant ce chemin, il nous sera aisé d'arriver au cœur même des positions ennemies. Quelques-uns d'entre nous demeureront ici afin d'interdire toute fuite aux bandits… Personnellement, j'opte pour cette solution. Elle nous évitera l'attente et, avant la nuit, nous nous serons rendus maîtres de la position. Qu'en pensez-vous, major Briggs ?

— Si j'avais été au courant de cette possibilité, répondit Briggs, j'aurais moi-même adopté ce plan. Farley, O'Lear, Sakelton et Mac Govern demeureront ici, à surveiller l'entrée du goulet. Ballantine, les autres hommes et moi-même vous suivront… Que quelqu'un passe une mitraillette au commandant Morane…

Mais Bob repoussa la Sten qui lui était tendue.

— Je préfère ceci, dit-il en frappant sur l'étui de son revolver. C'est moins encombrant. Et puis, n'oublions pas que dans la mesure du possible, nous devons prendre nos hommes vivants. Il ne s'agit pas là de pitié, mais nous sommes en présence d'une puissante bande organisée, dont il nous faut à tout prix découvrir le chef. Plus nous ferons de prisonniers, plus nous aurons de chances d'obtenir des confidences qui, peut-être, nous permettront de le démasquer…

Les neuf hommes, Morane en tête, contournèrent la gorge et gagnèrent le ravin où s'amorçait l'escalier secret. Ballantine tira une torche électrique de son havresac et la tendit à Bob. Silencieusement, la petite troupe se mit alors à descendre les marches grossièrement taillées. Par instants, Bill maugréait entre ses dents serrées car, à cause de sa haute taille, il devait se tenir courbé et, parfois, le sommet de son crâne heurtait sans douceur la voûte surbaissée.

Quand Bob parvint à la porte de bronze, il fit signe à ses compagnons de s'immobiliser. Revolver au poing, il pénétra à l'intérieur de la pièce.

Celle-ci était toujours vide. Tout y était demeuré dans le même ordre que quand Bob l'avait quittée, quelques heures auparavant.

« Ces chenapans doivent avoir une sainte terreur de leur chef, songea-t-il, pour ne pas avoir tenté de pénétrer ici. Sans s'en douter, ils avaient la possibilité d'échapper. Il leur suffisait d'enfoncer la porte de cette cabane pour trouver le chemin de la liberté… »

Ballantine, le major Briggs et les six soldats s'étaient glissés à leur tour dans la pièce. Briggs retint un petit sifflement d'admiration en considérant l'aménagement du lieu.

— Voilà un coin dont je me contenterais bien pour finir mes jours…

Morane marcha vers la porte et en inspecta la serrure. C'était un modèle de sûreté, difficile à crocheter. D'autre part, enfoncer le

battant lui-même aurait à coup sûr attiré l'attention des bandits. Bob s'approcha de la fenêtre et jeta un rapide coup d'œil au-dehors. Aucun des forbans n'était en vue.

— Avec un peu de chance, dit Morane, nous pourrons réussir à nous glisser au-dehors sans être vus. Un homme demeurera ici et gardera la fenêtre afin d'éviter qu'aucun des bandits ne puisse emprunter le chemin par lequel nous sommes venus.

Il ouvrit la fenêtre et, se penchant au-dehors, se laissa basculer. Il se retrouva à plat ventre dans la broussaille.

— O.K., souffla-t-il, vous pouvez y aller…

Le major Briggs vint aussitôt le rejoindre, puis Bill et les autres hommes.

— Il nous faut visiter toutes les cabanes et les hangars, souffla Morane. N'oubliez pas non plus qu'il peut y avoir de ces sacripants embusqués dans les fourrés. Surtout, tirez uniquement pour défendre vos vies. Les morts ne parlent pas, et Sir George serait sans doute heureux d'entendre le gazouillis de ces jolis oiseaux…

Il se tut. Deux hommes étaient sortis d'une cabane et marchaient vers eux. S'ils étaient découverts, ce serait la bataille et, tant pour épargner les vies des soldats qui l'accompagnaient que pour capturer les bandits vivants, Morane voulait justement éviter celle-ci. Par bonheur, les deux hommes avaient obliqué vers un bosquet de jujubiers aux branches touffues.

— Je vais m'occuper d'eux, murmura Ballantine.

Avec une rapidité dont on n'aurait pas cru son grand corps capable, il se mit à ramper vers le bosquet. Il y entra en même temps que les deux hommes. On entendit un bruit de broussailles remuées, puis deux claquements secs. Bill émergea à demi du bosquet et, de la main, fit signe à ses compagnons de venir le rejoindre. Ceux-ci obéirent, et Bill montra les deux bandits étendus de tout leur long.

— Vous les avez ?… interrogea Briggs.

Mais Ballantine secoua sa tête couronnée de cheveux rouges comme un drapeau révolutionnaire et montra simplement ses deux énormes poings.

— Il faudrait les ligoter et les bâillonner, dit encore Briggs.

Ballantine secoua une nouvelle fois la tête.

— Pas la peine, fit-il. Je leur ai mis la double dose, et même la musique de la Garde ne parviendrait pas à les réveiller.

Le branle était donné à l'attaque. Toujours à l'abri des broussailles, les hommes gagnèrent le premier hangar. Il était vide, mais tout un matériel perfectionné montrait assez que les VT.O . avaient sans doute été montés là, ou tout au moins qu'ils y étaient réparés en cas de besoin.

Aussitôt, l'exploration systématique de la gorge reprit.

Dans une cabane, deux bandits furent surpris. Ils se laissèrent désarmer et entraver sans résistance.

De leur progression lente de reptiles, Morane et ses compagnons se dirigèrent vers une autre maisonnette mais, au moment où ils allaient l'atteindre, un homme en sortit et, les apercevant, se mit à hurler :

— Attention, les autres !… Attention !…

Le poing de Ballantine le fit taire. Pourtant l'alarme était donnée. D'un hangar voisin, une dizaine d'hommes sortirent en courant, et les premiers coups de feu claquèrent. Un des soldats poussa un cri de douleur et porta la main à son épaule blessée.

— Tirez au-dessus de leur tête, commanda Morane. Le bruit de vos moulins-à-café les fera peut-être réfléchir…

Le crépitement des mitraillettes déchira le silence de la gorge. Prudemment, les bandits reculèrent vers le hangar, mais quelques courtes rafales tirées à hauteur d'homme leur en interdirent le chemin. Ils se jetèrent à plat ventre, en proie semblait-il au plus grand désarroi.

— Mieux vaut vous rendre, cria Morane. Cette fois, vous n'avez plus la moindre chance d'échapper…

Seul, le silence succéda à ces paroles. Puis une voix, dans laquelle Bob reconnut celle de Steve, le pilote de l'avion delta, demanda :

— Que comptez-vous faire de nous ?

— Vous emmener à Aden et, là, vous remettre entre les mains des autorités britanniques…

Nouveau silence. Puis Steve demanda encore :

— Quel sera notre sort ?

— Vous serez jugés selon vos mérites. C'est tout ce que je puis vous promettre…

Aucun de ces hommes ne devait avoir la conscience fort tranquille, car tous se mirent à reculer en direction du goulet. Un des soldats leva sa mitraillette, mais Morane posa la main sur le canon et le força à rabaisser son arme.

— Ils espèrent s'en tirer. Mais nos amis, là-bas en haut, leur réserveront sans doute une petite surprise…

Enhardis par la passivité de Bob et de ses compagnons, les bandits s'étaient mis à courir vers l'entrée de la gorge. Ils en étaient à cent mètres à peine quand quatre formes humaines se dressèrent soudain au sommet de la falaise. Un des fuyards les aperçut et les désigna du doigt. Tous les bandits s'arrêtèrent, indécis. Finalement, l'un d'eux jeta sa carabine et leva les bras au-dessus de la tête en signe de soumission. Un autre l'imita, puis un autre encore. Finalement, toutes les armes tombèrent. Le combat était terminé avant même d'avoir réellement commencé.

Morane se dressa, revolver au poing.

— Il ne nous reste plus maintenant qu'à aller cueillir tout ce joli monde, dit-il.

Briggs fit la grimace.

— Et moi qui escomptais une jolie petite bataille, maugréa-t-il. Ces bandits sont de vulgaires mauviettes. C'est à désespérer de tout…

Morane, au contraire, se trouvait satisfait de la tournure prise par les événements. Non seulement il avait résolu le mystère planant sur la catastrophe du « Tonnerre II », mais il avait aussi découvert le repaire des pirates du ciel et réduit ceux-ci à l'impuissance. Il ne lui restait plus maintenant qu'à démasquer l'énigmatique grand patron et à trouver les raisons qui l'avaient fait agir.

*

* *

Devant le bureau éventré du grand patron, dans la cabane aux livres, Bob contemplait à présent cette grande photo jaunie qu'il

venait d'y découvrir, oubliée au sein d'une pile de vieux magazines américains et anglais.

C'était une de ces photos classiques, comme on en tire généralement à la fin de toute année scolaire. Elle représentait une vingtaine de jeunes gens âgés de seize à dix-sept ans peut-être et disposés en rangs d'oignons. La photo, à en juger par les vêtements et les noirs bistrés, paraissait assez vieille. À coup sûr, elle devait avoir vu la première guerre mondiale.

Avec curiosité, Morane inspectait les visages un à un. Peut-être l'un d'eux était-il celui de l'homme qu'il cherchait. Et soudain, dans l'un des adolescents, il reconnut Lefton, l'inventeur des « Tonnerre ». Malgré les années passées, il retrouvait les traits de l'ingénieur, moins marqués sans doute, mais identiques. Bob revoyait Lefton à la terrasse de ce café des grands boulevards, à Paris, puis chez lui, dans son appartement du quai Voltaire. C'était bien cette allure un peu penchée, ces épaules voûtées, ce masque grave et intelligent. Près de lui, sur la photo, se trouvait un autre étudiant, dont les traits ne semblèrent pas inconnus non plus à Bob. Pourtant, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à y mettre un nom.

Lentement, Morane se tourna vers la bibliothèque, puis ses regards se reportèrent sur l'énigmatique visage de la photo.

« Les livres et cette photo ! songea-t-il. Là réside la solution de l'affaire. Déjà, je crois savoir pourquoi les livres, et rien que les livres, ont été enlevés de chez Abou-Abba. Il me reste à présent à mettre un nom sur ce visage… »

Ballantine fit son entrée dans la cabane.

— Les chenillettes viennent d'arriver, commandant, dit-il. Avec un peu de chance et en nous dépêchant, nous pourrons peut-être avoir regagné la base dans la soirée…

Morane ne répondit pas tout de suite. Ses regards firent une fois encore le tour de la pièce, mais il savait qu'il ne restait plus rien à y découvrir.

— Je te suis, Bill, dit-il finalement. Et nos lascars, comment se conduisent-ils ?

— Ils se tiennent tranquilles. On les a ficelés comme des jambons et entassés dans l'une des chenillettes…

Bob glissa la photo sous sa veste.

— Et l’avion delta, demanda-t-il encore. Que compte-t-on en faire ?

— Comme nous ne pouvons l’emporter, il demeurera ici. Demain, des techniciens de la base viendront y jeter un coup d’œil. Ensuite, on le démontera pour le ramener en pièces détachées à Aden…

Une demi-heure plus tard, assis sur le siège avant d’une des chenillettes, entre le conducteur et le major Briggs, Morane regardait défiler d’un œil distrait le paysage monotone de collines calcinées. À un moment donné, le conducteur tendit le bras vers un point où l’on apercevait des débris calcinés sur lesquels, à cette distance, il eût été difficile de mettre un nom précis.

— Ce sont les restes d’un avion, expliqua le conducteur. Tout à l’heure, nous sommes allés y jeter un coup d’œil, par curiosité. Le type qui se trouvait à bord au moment de l’accident a dû être drôlement secoué.

— Peut-être est-ce la carcasse de l’autre VT.O ., remarqua Briggs.

Le chauffeur secoua la tête.

— Je ne pense pas. À mon avis, il s’agissait plutôt là d’un avion de tourisme.

Morane sursauta. Cette épave était sans doute celle du Tri-Pacer. « Tri-Pacer. Tri-Pacer. Tri-Pacer… » Par trois fois, en lui-même, il répéta ces deux mots. Puis il blêmit, et le coin gauche de sa bouche se tordit en un bref rictus.

Il venait de mettre un nom sur le visage inconnu de la photo.

Chapitre XI

Lorsque les chenillettes arrivèrent à la base, la nuit était tout à fait tombée. Le premier soin de Morane, une fois installé dans le bureau du major Briggs, fut d'appeler Sir George Lester au téléphone. Mais le chef de la brigade des narcotiques était absent, en mission en dehors de la ville, et son valet de chambre ne connaissait pas l'heure exacte à laquelle il rentrerait. Bob raccrocha. Un peu de contrariété se peignait sur ses traits marqués par les fatigues du jour.

— Quelque chose ne tourne pas rond ? demanda le major Briggs, qui se trouvait auprès de lui dans le bureau.

Morane hocha la tête.

— Pas moyen de toucher Sir George, répondit-il. Et pourtant, il faut que je le voie… Il le faut… Le patron de la bande peut, d'une façon ou d'une autre, être informé tôt ou tard des événements et, quand Sir George rentrera, il sera trop tard. Notre oiseau se sera échappé…

Briggs regarda Morane de façon interrogatrice.

— Avez-vous une idée quelconque sur l'identité de l'oiseau en question ?

— Je le crois. Pourtant, je voudrais avoir des certitudes. Pour cela, il n'y a qu'une solution…

Pendant un long moment, Bob se tut, ruminant d'obscures pensées, puis il releva la tête.

— Puis-je vous demander de me prêter un véhicule quelconque, major ? J'en aurais besoin pour la durée de la nuit.

— Bien sûr, commandant Morane. Je vais vous faire donner une jeep. Puisque vous avez pris l'habitude d'emprunter le matériel militaire, autant continuer. N'ayez crainte, de mon côté, je prendrai soin de nos prisonniers. ? Dès demain matin, ils seront remis entre les mains des autorités civiles…

Morane savait pouvoir faire confiance à Briggs. Tout ce qu'il voulait ; pour l'instant, c'était rentrer à son hôtel et changer de

vêtements, car ceux qu'il portait, déchirés et salis, risquaient fort de le faire remarquer. Et, pour l'instant, tout ce qu'il désirait, c'était justement de passer inaperçu.

— Pouvez-vous également me prêter une arme ? demanda-t-il encore à Briggs.

Ce dernier tira un colt automatique calibre 38 du tiroir de son bureau et le lui tendit.

— Prenez ceci, fit-il. C'est moins encombrant que le Webeley réglementaire et ça fait tout autant de dégât…

Morane saisit l'arme, s'assura qu'elle était chargée et la glissa dans la ceinture de son pantalon. Il prit congé de Briggs et, une demi-heure plus tard, il arrêtait la jeep aux abords des jardins de l'hôtel Bandar.

Après avoir jeté un rapide regard autour de lui, Bob s'engagea entre les massifs de plantes tropicales et atteignit rapidement la façade arrière du bâtiment. Là, il n'eut aucune peine à repérer la fenêtre de sa chambre située au premier étage. Ce premier étage, n'était guère élevé et, en se servant des moulures de la façade, Morane parvint à agripper le rebord inférieur de son balcon, où il prit pied après un ultime rétablissement. La porte-fenêtre de sa chambre était close. Comme il n'avait guère le choix il enfonça l'une des vitres d'un coup de coude, passa le bras par l'ouverture et manœuvra l'espagnolette. Il avait choisi cette façon peu orthodoxe de rentrer chez lui afin de ne pas courir le risque de révéler sa présence à d'éventuels guetteurs installés soit à l'extérieur, soit dans le hall de l'hôtel.

Une fois dans sa chambre, Morane changea rapidement de vêtements, plia la photo trouvée dans le repaire du désert et la glissa dans sa poche. Puis il prit l'indicateur téléphonique posé sur une des étagères de la table de nuit et l'ouvrit à la lettre B.

— Si, comme je le pense, murmura Bob, Jérôme Binderley est bien l'homme que nous cherchons, il me faut en acquérir la certitude. L'affaire des « Tonnerre » est étroitement liée, ne l'oublions pas, avec le trafic de la drogue et sans doute Binderley est-il en même temps et le Chef des pirates de l'air et le grand manitou du gang de l'opium…

Les entrepôts de la « Binderley Import-Export » étaient situés dans les bâtiments mêmes du port, sur le Quai 5. C'était là, pensait Morane, qu'il fallait commencer les recherches afin de découvrir des indices, ou même une pièce à conviction quelconque permettant d'établir de façon certaine la culpabilité de Jérôme Binderley. Pour l'instant, Bob ne possédait que cette photo et c'était là, il devait le reconnaître, une bien maigre preuve. D'autre part, le rôle de Lefton ne lui apparaissait pas encore bien clairement, car il pouvait toujours difficilement admettre sa participation à la destruction volontaire du « Tonnerre II ».

Morane haussa les épaules. Il existait ainsi plusieurs questions auxquelles il ne pouvait répondre pour l'instant. Seule, la patience lui permettrait d'en trouver les solutions.

*

* *

Bob n'avait eu aucune peine à s'introduire dans l'enceinte du port. Depuis le début de cette aventure, il avait dû entreprendre pas mal d'escalades, et franchir une grille était devenu pour lui un vrai jeu d'enfant.

D'une démarche souple et rapide – « de cambrioleur, ou d'Indien sur le sentier de la guerre », songeait-il –, il s'avança le long des quais, prenant soin de se dissimuler dans l'ombre des entrepôts. Il ne tenait pas à se faire repérer par quelque gardien, car celui-ci le prendrait, à juste raison d'ailleurs, pour quelque malfaiteur, et il aurait de la peine à expliquer sa présence dans les établissements du port.

Pourtant, il parvint sans trop de difficulté à repérer le Quai 5. Celui-ci était éclairé à giorno, car un cargo battant pavillon vénézuélien, le « Cuidad Bolivar », y était amarré, les cales ouvertes, et des palans y amenaient toute une cargaison de caisses, de fûts et de ballots.

Redoublant de précautions, car il courait à présent le risque de se faire remarquer par les ouvriers des docks, Bob se glissa le long des bâtiments. Il se tapit derrière un amoncellement de barriques et entreprit de s'orienter, de discerner, parmi les entrepôts, celui qu'il

cherchait. Finalement, il remarqua un grand écriteau disposé au fronton d'un bâtiment aux murs de briques noircies. Sur cet écriteau, les mots suivants étaient inscrits en lettres jaunes :

BINDERLEY C° – IMPORT-EXPORT

À demi courbé, Morane gagna le bâtiment et repéra une étroite porte, sur laquelle une petite plaque émaillée portait le mot « Bureaux » écrit en noir sur blanc. Il tenta d'ouvrir la porte, mais celle-ci était fermée.

Toujours dissimulé dans l'ombre, Morane entreprit alors de contourner la bâtisse. Derrière, il découvrit une large porte en fer à double battant, par où devaient sans doute entrer les camions, mais elle était close également et Bob devina qu'il faudrait au moins un char de soixante tonnes pour parvenir à l'ébranler.

— Il me faut trouver un passage, murmura-t-il. Peut-être ferai-je buisson creux, mais peut-être aussi découvrirai-je ce que je cherche. De toute façon, cela vaut la peine de tenter la chance.

Tirant de sa poche la torche électrique dont il avait pris soin de se munir, Morane entreprit de reconnaître rapidement les lieux. À force de chercher, il repéra finalement un soupirail composé d'une épaisse plaque de métal et fermé par un cadenas rouillé. Le cadenas ne devait plus être très solide, mais assez cependant pour que Bob ne puisse parvenir à l'arracher avec les mains. Un bon coup de marteau l'aurait à coup sûr fait sauter, mais il ne possédait pas de marteau. Non loin de là, il finit par découvrir une vieille barre de fer tordue. Il la passa dans la boucle du cadenas, en appuya l'extrémité contre le sol et força. Le cadenas se révéla plus résistant que Bob ne l'avait tout d'abord pensé, et la barre de fer commença par plier. Puis, il y eut comme un claquement sec, et le cadenas céda.

Jetant un rapide regard aux alentours, Bob s'assura de n'être pas épié. Ensuite, il souleva la lourde plaque de soupirail et, braquant sa torche, glissa un coup d'œil à l'intérieur, dans une étroite cave à demi remplie de vieilles barriques déglinguées. Bob s'y laissa glisser doucement et referma le soupirail derrière lui.

Au fond de la cave, un escalier d'une vingtaine de marches s'amorçait. Morane s'y engagea et déboucha dans un vaste hall

encombré de ballots et de caisses empilés et portant des inscriptions en langues étrangères. Il y avait là des marchandises en provenance des États-Unis et d'Europe. Mais la plupart venaient d'Extrême-Orient, de Hong-Kong, du Japon, des Indes, de Malaisie, du Siam et d'Indochine.

Avec méthode, Bob passa l'inspection des marchandises entreposées et qui, pour la plupart, étaient en transit. Il y avait du coton, du thé, de la soie, des boîtes de conserves, du lait en poudre, des porcelaines japonaises destinées sans doute à être vendues dans les bazars européens… Il découvrit également un lot important de petits bouddhas de cuivre, d'origine indochinoise et qui, comme l'indiquaient les marques apposées sur les caisses, avaient pour destination un port de l'est des États-Unis. Machinalement, Bob considéra plusieurs de ces bouddhas, et il remarqua que certains paraissaient plus brillants, moins patinés que d'autres, comme si la matière les composant avait été plus récemment coulée.

« Je serais curieux de voir ce que ces déités de pacotille ont dans le ventre », songea-t-il.

Dans le fond du hall il découvrit un petit établi avec des outils qui, sans doute, devaient servir à l'emballage et au déballage des marchandises. Posant sa torche électrique dans l'angle du mur de façon à ce qu'elle ne diffusât qu'une lumière tamisée, Bob posa un des bouddhas brillants sur l'établi et, s'armant d'un ciseau à froid et d'un marteau, entreprit de lui ouvrir le ventre. À l'intérieur, il y avait une boule, grosse comme un poing d'enfant, de matière brunâtre sur laquelle Bob n'eut aucune peine à mettre un nom. Plusieurs fois, il recommença l'opération, à la fois sur des statuettes brillantes et sur d'autres. Les statuettes les moins patinées contenaient toutes de l'opium. Les autres étaient vides…

Soigneusement, Morane fit disparaître toute trace de son travail. Il dissimula les bouddhas éventrés en dessous du lot, en ayant soin cependant d'en glisser un dans sa poche. À présent, il tenait Binderley. Les bouddhas patinés venaient bien d'Indochine, mais les autres étaient sans doute coulés ici même, à Aden. L'opium, venu par une voie quelconque, était disposé au fond des moules, et le tour était joué.

— Ou je me trompe fort, ou voilà une découverte qui remplira Sir George d'allégresse, murmura Morane.

Un bruit de pas, venant de l'autre extrémité du hall, le fit tressaillir. Il éteignit sa lampe et, le cœur battant, se coula derrière une pile de ballots.

Deux hommes, d'après ce que Morane pouvait en juger au bruit de leurs pas, marchaient dans sa direction. Ils parlaient à voix haute, et Bob pouvait aisément comprendre ce qu'ils disaient. C'étaient des choses sans importance mais, au rire d'un des hommes, Morane put reconnaître en eux les deux individus, répondant respectivement aux noms de John et Lewis et qui, quelques jours plus tôt, l'avaient emmené faire une dangereuse promenade à bord d'une voiture volée.

Morane eût aimé avoir une brève explication avec les deux forbans, mais il n'était pas absolument certain d'avoir le dessus, et il préféra s'abstenir. Il devait avant tout contacter Sir George et lui faire part de ses dernières découvertes.

Sans plus se soucier de John et de Lewis, il fila silencieusement vers le fond du hall, regagna la cave et sortit par le soupirail. Il referma celui-ci derrière lui pour ne pas laisser de traces trop évidentes de son passage, et refit en sens inverse le chemin qu'il avait suivi tout à l'heure.

Il retrouva la jeep là où il l'avait laissée et se dirigea à bonne allure vers Steamer Point.

*

* *

Le bruit du timbre de la porte d'entrée raisonna violemment à travers l'appartement de Sir George Lester. Bob attendit pendant quelques longues secondes puis, comme rien ne se passait, il réitéra son appel.

Finalement, des pas pressés se firent entendre de l'autre côté du battant et quelqu'un demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?…

Bob avait reconnu la voix d'Edgar, le valet de Lester.

— C'est Robert Morane, dit-il. Il me faut parler à tout prix à Sir George…

Il y eut un bruit de verrous tirés, et la porte s'ouvrit.

— Sir George n'est pas encore rentré, commandant Morane, dit le valet, un homme d'une cinquantaine d'années, au visage grave et réfléchi.

— Savez-vous quand il rentrera ?

Le valet secoua la tête.

— Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit tout à l'heure au téléphone. Sir George est en inspection hors de la ville. Il peut revenir d'un instant à l'autre, mais aussi dans plusieurs heures seulement…

Morane eut un geste d'impatience. Quand Sir George reviendrait, Jérôme Binderley aurait peut-être appris les événements survenus au cours de la journée, et il serait alors trop tard pour prendre des mesures efficaces. Binderley possédait plusieurs avions et, en un coup d'aile, il aurait gagné l'Afrique, ou tout autre endroit à sa convenance.

Mais, déjà, l'imagination fertile du Français se mettait à fonctionner. Puisque Sir George était absent, lui, Bob Morane, devait s'arranger pour que tout se passe comme s'il était là. D'un coup d'œil, il jaugea Edgar. Celui-ci paraissait intelligent, et il crut pouvoir lui faire confiance.

— Comment Sir George rédige-t-il sa correspondance ? interrogea-t-il.

Le valet sembla surpris par la question, mais il répondit néanmoins :

— Il la dicte, le soir, sur un appareil enregistreur et, le lendemain, sa secrétaire la tape à la machine.

— Savez-vous où se trouve cet appareil enregistreur ?

Edgar hésita, mais il savait que Morane était un ami de son maître, et cette considération l'emporta finalement sur sa méfiance.

— Il se trouve dans le bureau de Sir George, dit-il. Si vous voulez me suivre…

L'appareil en question était un enregistreur magnétique du type Webster, à grande capacité. Bob s'assura que la bande sensible

garnissant la bobine dévideuse était vierge, puis il posa l'enregistreur sur la table du bureau, près du poste téléphonique.

— Savez-vous comment fonctionne cet enregistreur ? demanda-t-il alors à l'adresse d'Edgar.

Le valet eut un signe de tête affirmatif.

— J'ai vu Sir George s'en servir des centaines de fois, fit-il. Il suffit de pousser sur ce bouton, et le mécanisme se met en marche. Pour l'arrêter, on agit de la même façon.

— C'est bien, dit Bob. Je suis certain que vous vous en tirerez… Maintenant, écoutez-moi bien, Edgar. Tout ce que je vais vous dire intéresse Sir George. Dans quelque temps je vais vous appeler au téléphone. Si Sir George n'est pas de retour, vous décrocherez. Vous direz « allô », mais je ne vous répondrai peut-être pas. Alors, vous mettrez l'enregistreur en marche et en collerez le microphone contre le diffuseur du téléphone, jusqu'à ce que la bobine débitrice soit vide… Avez-vous bien compris ?

— J'ai compris, commandant Morane…

— N'oubliez pas. Tout ceci est d'une importance primordiale pour Sir George. Si vous accomplissez parfaitement votre mission, il vous récompensera en vous donnant cent livres…

— Cent livres, Sir ?…

— Oui, et vous les aurez méritées…

Morane s'assit à la table, prit un stylo et écrivit quelques mots à l'adresse de Lester :

Cher ami,

Jérôme Binderley est à la fois le coupable de la catastrophe du « Tonnerre II » et l'homme que vous cherchez. Dans ses entrepôts du port, il y a pour une fortune d'opium cachée dans des petits bouddhas de cuivre. Je file à l'instant chez Binderley, et je vais tenter de lui arracher des aveux. J'ai donné toute instruction à Edgar pour que ces aveux éventuels soient enregistrés. Dès que vous serez de retour, venez chez Binderley.

J'aurai peut-être besoin d'un coup de main.

MORANE.

Bob plia le message, l'enferma dans une enveloppe qu'il cacheta et tendit à Edgar.

— Quand Sir George rentrera, vous lui remettrez ceci aussitôt… Vous m'entendez bien, aussitôt !…

Le valet prit l'enveloppe et la posa près de l'enregistreur.

— Vous pouvez compter sur moi, commandant, dit-il. Si cette affaire est importante pour mon maître, elle l'est pour moi également…

« Et pour moi donc ! pensa Morane. S'il y a du pétard et que Sir George n'arrive pas à temps pour me donner un coup de main, je suis sans doute bon pour le grand voyage sans retour… »

Il quitta l'appartement, regagna la jeep et fonça en direction de Bandar Tawayih.

Chapitre XII

Morane, assis au volant de la jeep arrêtée, regardait l'imposante demeure où, au premier étage, une seule fenêtre était allumée. Il y avait un peu d'angoisse en lui, car il était parvenu à la phase finale de l'aventure, et il se demandait si celle-ci allait tourner à son avantage. Si elle tournait mal, ce serait lui qui ferait tous les frais de l'affaire, et il connaissait par expérience les réactions de Jérôme Binderley qui, sous des dehors dignes, s'était révélé capable des pires crimes. Bob se rendit compte alors que son angoisse touchait à la peur et que, s'il s'était laissé aller à écouter ce sentiment, il serait retourné aussitôt sur ses pas. Rien, il le savait, ne l'obligeait à risquer sa vie pour une cause qui n'était pas la sienne.

« Elle n'est pas la mienne, murmura-t-il entre les dents, mais celle de tous les hommes, et c'est pour cela qu'il me faut aller jusqu'au bout, malgré tous les dangers… »

Il sourit, passa les doigts en guise de peigne dans la brosse de ses cheveux et pensa encore : « Tout laisser tomber après ce que je viens de passer ? Commencer à prendre peur après le coup de l'étrangleur, de la petite « promenade » d'agrément, de l'affaire du Tri-Pacer, du combat contre les VT.O . et de l'échauffourée dans le désert ?… Allons donc !…

Bob secoua ses larges épaules en signe d'insouciance. Il prit l'automatique du major Briggs, qu'il avait posé près de lui sur le siège, et il le replaça dans la ceinture de son pantalon. Alors, il quitta la jeep et se mit à marcher lentement vers la grille du parc…

Quand il y fut parvenu, il en passa une rapide inspection pour se rendre compte si aucun dispositif électrique n'y avait été amorcé. Quand il en fut assuré, tout le reste devint d'une extrême facilité, car, depuis son arrivée à Aden, Bob Morane était vraiment devenu un expert du franchissement des grilles.

À pas comptés, il s'approcha de la maison. La nuit était silencieuse et, seul, de temps en temps, un aboiement de chien la traversait. Accroupi à l'abri d'un bouquet de rhododendrons, Morane

leva les yeux vers l'unique fenêtre allumée du premier étage. Derrière le mince treillis de la moustiquaire, une ombre passa, très vite, mais pas assez cependant pour que Morane ne pût reconnaître la silhouette massive de Binderley. « Le vautour est dans son gîte, pensa-t-il. À moi d'aller l'y forcer… » Lentement, il fit le tour de la maison, dont toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient closes. « J'aurais dû emporter un attirail de cambrioleur. Hélas !, je n'ai rien qui puisse y ressembler dans mes bagages, ni n'importe où ailleurs… »

Seule, une étroite fenêtre de lavabo lui parut offrir des possibilités de pénétration. En général, les fenêtres de ce genre n'étaient fermées de l'intérieur que par un loquet. Bob grimpa sur l'appui, s'y maintint en équilibre instable et, appuyant son épaule contre le châssis, pesa de tout son poids. Toute la fenêtre craqua, mais demeura close. Bob poussa plus fort encore. Il entendit le claquement sec du loquet qui cédait, et la fenêtre s'ouvrit toute grande.

Pendant un long moment, Morane prêta l'oreille, mais comme aucun bruit ne se faisait entendre dans la maison, il se laissa glisser à l'intérieur du lavabo. Quelques secondes plus tard, il débouchait dans un étroit couloir, menant à un autre plus large. Les épais tapis étouffaient ses pas et, grâce à sa torche électrique, il put s'orienter à loisir. Finalement, il découvrit la porte du grand bureau où il avait été reçu en compagnie de Sir George. Il y entra, l'automatique au poing, et referma le battant derrière lui. Le faisceau orangé de la lampe balaya les murs tapissés de livres, et il se mit à rire doucement. « Voilà ce qu'il fallait chercher, songea-t-il. Un amateur de livres… Binderley a fait déménager secrètement la bibliothèque du studio souterrain, chez Abou-Abba, non pas pour récupérer les coupures de presses concernant le « Tonnerre II », dont il avait sans doute oublié l'existence, mais pour récupérer les livres eux-mêmes… Il ne voulait pas que son Don Quichotte, illustré par Gustave Doré, et son Faust avec des images de Delacroix tombent entre les mains de la police. Je suis presque certain d'ailleurs de les retrouver. » Morane alla poser son automatique sur le coin du bureau et se dirigea vers l'énorme bibliothèque. À la lettre C, de Cervantes, il trouva le Don Quichotte et, à la lettre G. de Goethe, le Faust. Il tira ce dernier du

rayon et le feuilleta rapidement. Les trois coupures de presses concernant le « Tonnerre II » étaient là…

Toute l’affaire prenait de plus en plus tournure, mais Morane voulait pourtant en connaître davantage. Il s’approcha du grand bureau et entreprit d’en fouiller les tiroirs.

Un seul d’entre eux était fermé et les autres, contenaient seulement des papiers de peu de valeur. Devant l’insistance d’un coupe-papier manié avec dextérité, la serrure du tiroir fermé ne résista cependant pas longtemps.

Vite, Morane passa en revue le contenu du tiroir et, parmi d’autres documents, découvrit un diplôme d’ingénieur en aéronautique libellé au nom de Jérôme Binderley, le duplicata d’un titre de copropriété d’une compagnie de navigation aérienne, la Mondial Transair, toujours au nom de Binderley, et la photocopie des plans d’un grand avion de transport à six réacteurs. Pour le peu que Morane pût en juger après un rapide examen, les plans étaient parfaitement établis et le Condor – c’était le nom de l’appareil – aurait à coup sûr pu, s’il avait jamais été construit, rivaliser avec les plus puissants avions à réaction en service, y compris les « Tonnerre ».

À présent, Morane en savait assez. Il referma le tiroir, se redressa et décrocha le combiné téléphonique du poste posé sur le bureau. Autour du poste lui-même, il empila quelques livres, trouvés également sur le bureau, de façon à ce que, quand il voulut replacer le combiné sur sa fourche, celui-ci demeurât légèrement surélevé. Ainsi, le contact n’était pas interrompu et, quand Bob formerait le numéro de Sir George sur le cadran automatique, l’enregistreur, à l’autre bout du fil, pourrait fixer tous les bruits qui retentiraient dans le bureau de Binderley.

Ce petit travail de précision accompli, Morane avisa une grande panoplie accrochée entre deux des fenêtres et comprenant, entre autres choses, une rondache espagnole, un heaume du douzième siècle et des pièces d’armures. Grimpant sur une chaise, il décrocha le tout et laissa la panoplie s’écraser sur le sol avec un bruit de terre. Précipitamment, Morane revint alors au poste téléphonique et forma le numéro de Sir George Lester. Il entendit la sonnerie retentir au

loin. Quelqu'un décrocha aussitôt et Bob, se penchant en avant, dit à voix basse :

— O.K., Edgar, faites tourner la machine…

Sans perdre de temps, il alla à l'une des fenêtres et fit mine de vouloir l'ouvrir. À ce moment, la porte s'ouvrit et la lumière du plafonnier s'alluma. Morane se retourna d'un bloc. Jérôme Binderley se tenait debout sur le seuil de la pièce et braquait un revolver dans la direction de son visiteur nocturne.

— Bonjour, commandant Morane, dit simplement Binderley. Nous autres, Anglais, avons un faible pour les fantômes mais, vraiment, le vôtre est bien moins discret que ceux de nos vieilles maisons hantées…

Morane demeura muet.

— Je croyais que vous aviez péri dans l'accident survenu à mon pauvre Tri-Pacer, continuait Binderley. Un si bel appareil, et qui m'avait coûté quelque six mille cinq cents dollars ! Le voir réduit ainsi en miettes…

— Vous n'avez pas de regret à avoir, répondit Bob. Si le Tri-Pacer a été détruit, c'est que vous avez tout fait pour cela…

Une expression d'intense malice apparut sur les traits de Binderley, auquel ses moustaches aux pointes tombantes conférèrent un vague aspect mongolique.

— Vraiment, je n'avais guère le choix, commandant Morane. Vous êtes un personnage trop dangereux pour qu'on vous laisse courir de droite et de gauche sans tenter de vous faire tenir tranquille. Et, pour vous faire tenir, il n'y avait vraiment qu'un moyen…

Bob se mit à rire doucement.

— Par trois fois, vous l'avez employé, ce moyen. La première fois, en voulant me faire étrangler dès mon arrivée à Aden – et là, vous avez commis une erreur d'envergure – la seconde, en m'envoyant vos deux hommes de main dans une voiture volée, et la troisième, en tentant de me faire descendre par votre VT.O .

Au terme de VT.O., Binderley tressaillit.

— Où êtes-vous allé chercher cela ? demanda-t-il. Que savez-vous exactement au sujet des VT.O . ?

Tout en parlant, Bob s'était insensiblement reculé vers le fond de la pièce, en direction du bureau, afin de se rapprocher de l'appareil téléphonique.

— Je connais plus de choses que vous ne pensez, monsieur Binderley, dit-il, mais laissez-moi commencer par le commencement…

— Pourquoi vous en empêcherais-je ? Commandant Morane. Nous avons tout le temps devant nous…

Courtoisement, Morane s'inclina, comme s'il appréciait le compliment de son interlocuteur.

— Je ne vous apprendrai rien, commença-t-il, en affirmant que vous êtes un des grands chefs du gang mondial de l'opium. Depuis des années sans doute, vous distribuez la drogue à travers le monde. Naturellement, la brigade des narcotiques aurait été heureuse de mettre la main sur vous, mais vous aviez soin de vous camoufler sous l'aspect rassurant d'un honnête commerçant, à la fois amateur de livres et fervent d'aviation. Sir George Lester lui-même ignorait vos activités réelles. Néanmoins, vous le considériez comme votre principal ennemi, car vous le saviez au-dessus de toute compromission et acharné à la perte des forbans de votre espèce. Aussi, quand je débarque à Aden, voilà quelques jours, en compagnie de Sir George, vous me prenez aussitôt pour l'un de ses collaborateurs, ou pour quelque policier étranger venu ici pour des raisons obscures. Comme vous aimez mettre toutes les chances de votre côté, vous décidez alors de me supprimer et vous m'envoyez votre étrangleur. Ici, je vous l'ai déjà dit, vous avez commis votre première erreur. Je n'avais rien à voir avec Sir George, avec lequel j'avais tout simplement lié conversation dans l'avion. J'ignorais même son identité et quelles étaient ses fonctions. Pourtant, en essayant de me faire tuer, vous avez déclenché une sorte de réaction en chaîne. En effet, votre étrangleur rate son coup et se réfugie aussitôt chez Abou-Abba. Je l'y suis et réussis à m'introduire dans votre studio souterrain. Entre les pages d'un de vos livres, le Faust, de Goethe, illustré par Delacroix, je découvre trois coupures de presse se rapportant à l'accident du « Tonnerre II ». Or, pour des raisons qu'il serait trop long de vous exposer, je m'intéresse moi aussi aux « Tonnerre ». Ma curiosité est donc éveillée.

Elle l'est davantage encore quand, pour récupérer vos précieux bouquins, vous faites sortir ceux-ci en douce du studio souterrain. Là-dessus, je décide de faire un tour en avion au-dessus de l'arrière-pays pour surveiller le passage du « Tonnerre » qui doit achever son vol d'essai vers Londres. Je parle de mon projet à Sir George qui, vous sachant possesseur de plusieurs appareils de tourisme, vous demande par téléphone de m'en confier un. Cette fois, l'inquiétude vous reprend. Pourquoi voulais-je entreprendre ce vol justement le jour où le « Tonnerre » doit quitter l'aérodrome de Khormaksar et où vous comptez le faire abattre par un de vos requins du ciel ? Vous répondez alors à Sir George que vous me prêteriez un avion avec plaisir et que vous enverrez une voiture me prendre le jour même à six heures du soir, pour que nous puissions discuter de l'affaire. Vous envoyez effectivement cette voiture à l'heure dite. Mais, dix minutes plus tôt, deux de vos hommes de main étaient déjà passés me prendre à bord d'une auto volée, dans laquelle j'étais monté sans méfiance. Malheureusement – ou heureusement si je me place à un point de vue strictement égoïste – vos deux hommes n'ont guère plus de chance que votre étrangleur, et je réussis à me tirer de leurs mains. Le lendemain, je m'envole donc dans votre Tri-Pacer mais, entre-temps, vous avez donné ordre aux pilotes des VT.O . de m'abattre en même temps que le « Tonnerre ». Ce dernier manque au rendez-vous, et moi-même j'échappe de peu aux « Mighty Mouse » de vos pirates. Je regagne alors Aden à pied mais, en route, j'ai pas mal réfléchi. Vous étiez le seul, avec Sir George, à savoir qu'une voiture – la vôtre – devait venir me chercher à six heures du soir à mon hôtel. Vous étiez le seul également à savoir que je m'étais envolé à bord du Tri-Pacer. Je ne pouvais décemment soupçonner Sir George. Vous restiez donc… J'ai voulu en connaître davantage sur votre compte, et voilà pourquoi je suis ici…

Bob s'arrêta de parler. À dessein, il avait omis de relater tous les événements de la journée, depuis son combat en plein ciel contre les avions delta, jusqu'à la prise du repaire dans les collines.

À nouveau, Binderley eut son sourire mongol.

— Vos déductions sont habiles, commandant Morane, reconnut-il, mais en réalité vous n'avez pas découvert grand-chose. C'est sur de vagues soupçons, d'ailleurs justifiés, je le reconnais, que vous

êtes venus vous jeter dans la gueule du lion. Vous parliez tout à l'heure d'erreurs que j'aurais commises. Vous venez d'en commettre une bien plus grande encore en vous introduisant ici…

Lentement, Binderley s'approchait du bureau, le revolver toujours braqué en direction de Morane.

— Vous n'êtes qu'un pauvre débutant, mon jeune ami, dit-il encore. Vous croyiez tout savoir, et vous saviez bien peu… Puisque vous m'avez raconté votre intéressante histoire, je vais à présent vous raconter la mienne. Elle vous éclairera sur bien des points, et vous ne la raconterez à personne par la suite car, quand je l'aurai terminée, vous en emporterez le secret dans la tombe…

Le forban était à présent à un mètre seulement de Bob. Celui-ci avait pas mal pratiqué le football dans sa toute jeunesse, et il en avait gardé un coup de pied précis et rapide. La pointe de son soulier droit atteignit durement Binderley au poignet, et le revolver tomba sur le plancher. Binderley voulut se baisser pour le récupérer mais, d'un second coup de pied, Morane envoya l'arme très loin, sous un meuble. Bob voulut alors saisir son propre automatique que, tout à l'heure, en entrant dans la pièce, il avait, on s'en souvient, déposé sur le coin du bureau. Pourtant, Binderley fut, cette fois, le plus rapide. D'un puissant coup d'épaule, il déséquilibra son adversaire et s'empara de l'automatique. Morane était tombé à genoux. Quand il se releva, le colt du major Briggs était braqué vers lui…

Cette fois encore, Binderley marqua son triomphe.

— J'ai dit que vous étiez un pauvre débutant, commandant Morane, et je le répète. Je pourrais vous tuer tout de suite, mais je préféré attendre encore un peu…

Binderley alla s'asseoir derrière le bureau, à la même place où il se trouvait quand il avait accueilli Bob et Sir George. Du canon de l'automatique, il désigna un siège à Morane.

— Asseyez-vous là, dit-il, les mains croisées derrière la nuque et les jambes allongées devant vous. Si vous êtes curieux, vous écouterez mon histoire jusqu'au bout. Sinon, vous m'interromprez, et je serai alors obligé de vous tuer avant d'avoir fini. Cela me peinerait, car c'est vraiment une belle histoire… Une très belle histoire…

*
* *

— Cela remonte à de nombreuses années déjà, commença Binderley, à l'époque où j'étais au collège en compagnie de Samuel Lefton, l'actuel inventeur des « Tonnerre ». Déjà alors, je haïssais Lefton, car nous nous disputions constamment la première place, et il la gagnait plus souvent que moi. Oh ! cette haine ne se manifestait pas ouvertement ; elle sommeillait au fond de mon esprit, telle une eau empoisonnée. Plus tard, à l'Université, cet état de choses ne fit qu'empirer. Ensemble, nous décrochâmes nos diplômes d'ingénieur et nous nous lançâmes dans la vie, chacun de notre côté…

» Je perdis Lefton de vue pendant plusieurs mois. Un matin, je le rencontrai dans Trafalgar Square et il m'annonça triomphalement qu'un projet d'hélice à pas variable pour avion, dont il avait dessiné lui-même les plans, venait de lui être acheté par une compagnie de navigation aérienne. Peu de temps auparavant, j'avais moi-même soumis un projet de train d'atterrissage escamotable – projet excellent d'ailleurs – à la même compagnie, mais il avait été repoussé. La déception que j'en éprouvai, accentua encore ma rancœur vis-à-vis de Lefton. Pourtant à partir de ce moment, nos routes ne se croisèrent plus. Lefton, à ce que j'appris par la suite, se lança définitivement dans la construction aéronautique. De mon côté, aidé en cela par un oncle habitant depuis longtemps l'Extrême-Orient, je me livrai au commerce de l'opium, commerce dans lequel, comme vous le savez, je me taillai une place de choix.

» À partir de cet instant, l'argent afflua. En quelques années, je gagnai une fortune colossale en distribuant l'opium venu d'Orient à travers tous les pays du monde. Cependant, l'amour de l'aviation m'était demeuré. Un beau jour, je décidai de monter ma propre compagnie aérienne. Mon frère devait en être le président officiel tandis que, dans l'ombre, je tirerais les ficelles. C'est ainsi que naquit la Mondial Transair…

» Les années passèrent. Après la seconde guerre mondiale, je compris tout de suite l'avantage qu'il y aurait d'adapter la turbine à réaction à l'aviation de transport civile. Je commençai à élaborer

alors les plans d’un appareil de conception tout à fait neuve : le « Condor », doté de six turboréacteurs et capable de transporter une centaine de passagers. J’entrevoyais même une autre possibilité d’utilisation des « Condor ». Ceux-ci pourraient, en effet, distribuer, dans des délais extrêmement courts l’opium dans toutes les parties du monde. D’où gain de temps appréciable, suppression des intermédiaires et accroissement considérable des bénéfices. Secrètement, la Mondial Transair mit donc le premier « Condor » en chantier…

» Entre-temps, j’étais passé à une autre réalisation. Depuis des années, le problème de l’avion convertible me préoccupait. Il s’agissait de concevoir un appareil capable de décoller et d’atterrir à la verticale, mais de garder en vol horizontal tous les avantages de l’avion classique. Après des années de recherche, je réussis finalement à mettre au point un appareil dont les deux hélices accouplées et mues par un turbopropulseur, se révélèrent capables de hisser l’appareil à la verticale au-dessus du sol. Deux prototypes furent construits dans le plus grand secret en Angleterre et amenés en pièces détachées ici à Aden. Remontés dans un refuge aménagé en plein désert, ils me servirent à transporter l’opium, venu par caravanes à travers les steppes asiatiques, à l’intérieur de la zone britannique. Les deux appareils franchissaient nuitamment la frontière, atterrissaient en Arabie, prenaient cargaison de l’opium et revenaient aussitôt se poser en territoire adenais. Leur extrême maniabilité au décollage et à l’atterrissage évitait l’aménagement de vastes pistes d’envol facilement repérables par les patrouilleurs de la RAF.

» C’est alors que Lefton fit sa réapparition dans ma vie. Au moment où le premier « Condor » allait sortir de chantier, la British Aircraft Corporation mettait les « Tonnerre » en service. Mon rêve s’écroulait. Pendant un moment cependant, à la suite des quatre premiers accidents survenus aux « Tonnerre », je crus voir ceux-ci retirés définitivement de la circulation. Le « Tonnerre II », à fuselage renforcé, vint ruiner cet espoir. Je décidai alors de me substituer à la fatalité. Puisque les « Tonnerre » passeraient désormais par Aden, il me serait aisé de les faire abattre par mes deux V. T. O. En dotant ces derniers de fusées, dont il serait difficile de déceler l’impact sur

du métal tordu et déchiqueté, je comptais donner aux catastrophes provoquées l'apparence d'accidents. Les « Tonnerre » seraient alors déclassés pour vice de construction et le « Condor » n'aurait plus qu'à prendre sa place. En agissant ainsi, je réalisais mon rêve, et je ruinais en même temps Lefton, mon vieil ennemi.

» Vous connaissez la suite. Un premier « Tonnerre II » fut abattu voilà une dizaine de jours, et un second a sans doute subi le même sort aujourd'hui même. Ces deux « accidents » suffiront peut-être à faire déclasser les « Tonnerre », et j'aurai triomphé… »

Binderley s'arrêta de parler. Un éclair de folie mégalomaniaque s'était allumé dans ses prunelles. On devinait que cet homme, dominé depuis des années par une idée fixe, s'était doucement laissé empoisonner par sa passion. La haine et l'ambition l'avaient brûlé à l'intérieur, lentement et sûrement, comme un acide corrode le métal.

Morane s'était mis à rire doucement.

— Vraiment, c'était un beau rêve que le vôtre, dit-il. Un beau rêve de maniaque et qui jamais ne se réalisera…

Binderley tressaillit, comme touché par la mèche cinglante d'un fouet, et sa main se crispa dangereusement sur la crosse de l'automatique.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Tout simplement que, ce jour même, votre rêve s'est évanoui en fumée.

Sans faire grâce à son interlocuteur d'aucun détail, Bob relata comment s'était opéré le sauvetage du « Tonnerre » et comment, ensuite, la base secrète des VT.O . avait été envahie par les hommes du major Briggs.

Au fur et à mesure que Bob parlait, Binderley blêmissait, et un tremblement nerveux agitait spasmodiquement sa mâchoire inférieure.

Finalement il se cabra.

— Vous mentez ! hurla-t-il. Vous mentez !

Morane secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne mens pas et, au fond de vous-même, vous le savez bien, sans vouloir le reconnaître… Avez-vous reçu des nouvelles de votre base dans le désert ?

La question parut ébranler Binderley davantage encore.

— Le poste est peut-être hors d'état de fonctionner pour l'instant, murmura-t-il comme pour lui seul. Ils sont en train de le réparer…

— Personne n'est en train de le réparer, mon cher monsieur Binderley. Je viens de vous affirmer que je l'avais saboté de mes propres mains… Toute votre bande a été capturée, y compris Steve, un de vos pilotes, et Boris, le télégraphiste…

L'énoncé de ces deux noms parut priver Binderley du peu d'assurance qui lui restait. Des secousses convulsives agitèrent son corps et un flot de sang empourpra son front et ses joues, au point que Morane crut un instant le voir frappé de congestion. Pourtant, il n'en fut rien. Progressivement, Binderley retrouva son calme.

— On ne pourra rien prouver, dit-il. Mes hommes ne parleront pas, je le sais… Ils n'oseront pas… Vous n'avez pas de preuves, vous m'entendez, pas de preuves…

Bob ne répondit pas tout de suite. Si Binderley n'avait pas eu sur la conscience la mort de milliers d'individus, hommes et femmes, tués lentement par les poisons insidieux de l'opium, peut-être eût-il eu pitié de lui. Morane se souvint aussi des cent passagers du « Tonnerre II » sacrifiés sans remords à un vain désir de puissance, et seul le dégoût l'occupa.

— Vous vous trompez, monsieur Binderley, dit-il enfin. Nous avons assez de preuves pour vous faire condamner à la pendaison devant n'importe quel tribunal. Regardez votre appareil téléphonique, là devant vous. Depuis votre entrée dans cette pièce, il n'a cessé d'être en connexion avec l'appartement de Sir George, et toute notre conversation a été enregistrée…

Les yeux de Binderley se posèrent sur le téléphone. Aussitôt, il vit que Morane disait vrai. Avec un grognement de bête furieuse, il repoussa les livres et coupa le contact.

— Cela ne pourra jamais servir de preuve devant un tribunal digne de ce nom, jeta-t-il. La loi anglaise…

Morane lui coupa la parole.

— Vous êtes mal placé pour parler de la loi, monsieur Binderley. D'ailleurs, nous possédons d'autres preuves.

De sa poche, il tira le petit Bouddha éventré et le jeta sur le bureau, devant Binderley.

— Voilà ce que j'ai découvert dans vos entrepôts, dit-il. Les hommes de la brigade des narcotiques y trouveront des centaines d'autres Bouddhas semblables, dont beaucoup contiennent de l'opium. D'ailleurs si vous croyez que vos hommes se tairont, vous vous trompez… Quand ils vous sauront entre les mains de la justice, ils s'empresseront de se décharger sur vous de leurs crimes. Votre autorité s'arrête au seuil de la prison…

Un tic affreux déformait à présent les traits de Binderley. L'automatique tressautait dans sa main comme s'il avait été animé d'une vie propre.

— Je puis encore fuir, ne l'oubliez pas ! hurla Binderley. J'ai de l'argent dans différents pays. Une fortune que je n'aurai qu'à encaisser. Je changerai d'identité. Je pourrai encore vivre à ma guise, réorganiser mon commerce d'opium… Mais vous, commandant Morane, vous allez mourir… Vous m'entendez !… Vous allez mourir à l'instant même…

Le canon de l'automatique était pointé sur la poitrine de Morane. Binderley pressa la détente mais, seul, le claquement du chien frappant à vide retentit. Fébrilement, Binderley actionna le mécanisme d'armement. À nouveau, il tira mais, une fois encore, le chien frappa à vide.

Calmement, Morane avait plongé la main dans la poche de son pantalon. Il en tira neuf cartouches de calibre 38, qu'il jeta devant lui, sur le tapis.

— Vous auriez dû comprendre, monsieur Binderley, que tout ceci était un coup monté. J'ai fait tomber la panoplie à dessein, afin de vous attirer dans cette pièce. Ma tentative de m'emparer de votre revolver n'était qu'une comédie de ma part, pour vous obliger à prendre ma propre arme, soigneusement déchargée au préalable. Et vous êtes lamentablement tombé dans ce piège que je vous tendais.

» L'automatique vous donnait une illusoire supériorité, et vous vous êtes confessé, persuadé que, bientôt, je ne serais plus là pour répéter vos paroles. Mais je suis toujours là, et notre conversation a été soigneusement enregistrée. Vous avez perdu sur toute la ligne, monsieur Binderley…

Pendant de longues secondes, Binderley roula des yeux hagards puis, soudain, il se mit à trembler de tous ses membres, comme s'il

était saisi par un froid glacial. Ses doigts s'ouvrirent et laissèrent échapper l'automatique, qui tomba sur le plancher. Ses jambes plièrent sous le poids de son corps et il tomba assis, les yeux fixes devant lui, sans rien voir semblait-il, sans rien entendre…

Là-bas, il y eut un bruit violent de porte qu'on enfonce, puis des bruits de pas ébranlèrent la maison. Suivi de quelques agents armés de mitraillettes, Sir George fit irruption dans la pièce. Quand il aperçut Morane, un sourire de satisfaction détendit ses traits.

— J'avais peur de ne plus arriver à temps, dit-il. Quand je suis rentré chez moi, mon valet de chambre m'a raconté toute l'affaire. Je l'ai laissé se débrouiller avec l'appareil enregistreur et suis accouru ici sans retard. Je craignais de ne plus vous retrouver vivant…

— J'ai signé un long bail avec la vie, fit Morane d'un ton insouciant.

Il désigna Binderley, toujours prostré, et qui semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

— Occupez-vous plutôt de votre homme. Je crois qu'il aurait grand besoin d'une bonne piqûre de caféine…

Sir George fit un signe aux policiers. Deux d'entre eux s'avancèrent et, saisissant chacun Binderley par un bras, ils le soulevèrent sans qu'il opposât de résistance et l'entraînèrent au-dehors.

La main de Lester se posa amicalement sur l'épaule de Morane.

— Il faudra me raconter toute l'affaire, fit-il. J'ai l'impression de lire un roman publié par tranches hebdomadaires et dont il me manquerait plusieurs fascicules… Je suppose néanmoins que l'affaire est à présent terminée. Nous tenons le grand manitou du gang de l'opium et sans doute les « Tonnerre » pourront-ils reprendre leur service sans faire courir de risques à leurs passagers. À mon avis, cette journée est à marquer d'une pierre blanche…

Bob eut un sourire en coin.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, Sir George, dit-il. Tout à l'heure, j'ai promis à Edgar, votre valet de chambre, que s'il accomplissait fidèlement la mission que je lui avais assignée, vous lui feriez cadeau de cent livres. Il a parfaitement accompli son devoir, et vous allez être obligé de tenir ma promesse…

Lester ouvrit de grands yeux effarés, puis il eut une grimace expressive.

Déjà, son allégresse paraissait s'être évanouie. À coup sûr, personne mieux que Bob Morane ne s'entendait à refroidir les enthousiasmes…

Chapitre XIII

Sur la terrasse de l'hôtel Bandar, Bob Morane, Bill Ballantine, Sir George et le major Briggs étaient assis devant des boissons rafraîchissantes. Sur la table, plusieurs journaux quotidiens se trouvaient étalés. Ballantine en prit un et en parcourut rapidement la première page. Un grand titre s'y étalait :

LA CONFÉDÉRATION DES ÉTATS ARABES
PRÉPARE-T-ELLE UN COUP DE FORCE
CONTRE ADEN ?

— Écoutez ceci, fit Briggs à l'adresse de ses compagnons. Vous aurez une idée de la façon dont se façonne l'Histoire.

D'une voix soutenue, il se mit à lire :

Londres, le 20 mai.

À la suite de nouvelles qui nous sont parvenues du Moyen-Orient, on serait en train de se demander dans les milieux autorisés si le territoire d'Aden ne serait pas en butte à une tentative des États arabes visant à y renverser l'autorité britannique. Il paraîtrait, en effet, qu'au cours de ces derniers jours des éléments de la Royal Air Force seraient entrés en contact avec des forces organisées qui auraient tenté de s'introduire en territoire adenais. Les combats ont eu lieu dans le désert et se seraient soldés par la déroute des assaillants. Des prisonniers ont été faits et un avion ennemi aurait été abattu par les chasseurs de la RAF.

On ne connaît pas de façon précise l'identité des agresseurs. Devant l'effectif extrêmement réduit des troupes engagées, on pense qu'il pourrait s'agir là d'éléments arabes. Il paraît de plus en plus évident, en effet, qu'un mouvement général se dessine afin d'affaiblir la puissance britannique dans le Proche-Orient. Si Aden cessait d'être une place forte de l'Empire, les lignes de communications directes entre l'Europe et l'Asie pourraient, en cas

de guerre mondiale, être définitivement coupées. Notre marine devrait alors emprunter à nouveau la vieille route du Cap. Aux dernières nouvelles, on s'attendrait à ce que des groupes de Commandos soient envoyés en renfort à Aden…

Il faut noter cependant que Sir Winston Churchill, interpellé aux Communes sur la situation dans le Proche-Orient, a déclaré avec son humour coutumier :

« Si Aden était en danger, l'heure serait grave, et je n'aurais par conséquent pas de traces de peinture sur les doigts. Or, ce matin, j'ai achevé paisiblement un paysage crépusculaire particulièrement bien venu… Je tiens à faire remarquer que ce crépuscule ne représentait pas celui de l'Empire, mais peut-être celui de certaines têtes vides de l'opposition. »

Un autre journal portait la manchette suivante : LES MYSTÉRIEUSES MACHINES VOLANTES QUI ONT SILLONNÉ LE CIEL D'ADEN SONT-ELLES ORIGINAIRES D'UN AUTRE MONDE ?

Morane éclata de rire :

— N'en jetez plus, dit-il. Nous sommes peut-être les seuls, avec quelques hauts fonctionnaires, à connaître la vérité sur cette affaire. Et cela vaut mieux ainsi.

— Vous avez raison, commandant Morane, fit Sir George. Tout ceci doit être gardé secret. Que penserait en effet le public s'il apprenait que le « Tonnerre II » a été abattu par des pirates aériens ? Cela déclencherait la panique parmi les usagers des transports aériens, tandis qu'au contraire, on accepterait avec plus de passivité la version de l'accident dû à une erreur de pilotage…

Le visage de Morane était soudain devenu grave.

— Jérôme Binderley a voulu provoquer la panique dont vous parlez, dit-il, et il y est presque parvenu. Mais tout va rentrer dans l'ordre à présent. Les « Tonnerre » vont pouvoir à nouveau sillonner le ciel, mettant Singapour à quelques heures de Londres et Londres à quelques minutes de Paris. C'est le progrès, et rien ne pourra

l'entraver. C'est pour cette raison que nous devons nous réjouir de vivre les dernières années où la planète est encore capable de nous réserver de l'imprévu. Demain, l'homme se sera rendu maître du temps lui-même et, alors, finis les plaisirs…

Le major Briggs haussa les épaules.

— Bah !, dit-il, pourquoi voir les choses sous un jour aussi sombre ? À vous en croire, commandant Morane, il aurait fallu laisser Binderley réaliser ses projets.

— Je n'ai pas dit cela, fit Bob. J'ai fait remarquer seulement que le progrès allait trop vite pour nous.

— Le commandant Morane, intervint Ballantine, a toujours regretté de ne pas être né à l'époque des diligences. Il me l'a dit cent fois jadis…

— Et je le répète, dit encore Bob. Au moins, à l'époque des diligences, il n'y avait pas de pirates aériens…

— Mais il y avait des détrousseurs de diligences, intervint Sir George. Cela rétablit l'équilibre avec notre siècle.

Entre les quatre hommes, il y eut un long moment de silence. Finalement, Sir George demanda, à l'adresse de Bob :

— Allez-vous demeurer encore quelque temps à Aden ?

Morane secoua la tête négativement.

— Je vais rentrer en Europe par le prochain avion, dit-il. J'ai hâte de retrouver mon bon vieux Paris, le Quai Voltaire et les grands boulevards.

— J'espère, commandant, fit Ballantine, que vous allez rentrer à bord d'un « Tonnerre ». Après ce que vous avez fait pour elle, la B.A.C. vous doit bien un passage gratuit…

— Je me rends à Paris, dit Bob. Et les « Tonnerre » n'y font pas encore escale. Je prendrai donc un bon vieux moulin à café de l'époque antédiluvienne…

— Et pourquoi ne demanderiez-vous pas à la British Aircraft Corporation de faire passer un « Tonnerre » par Paris à votre intention ? suggéra le major Briggs. Si elle vous refusait cela, ce serait à désespérer de la reconnaissance humaine…

*

* *

Par la vitre du « Tonnerre », Morane regardait à présent la masse crémeuse des nuages agglomérés jusqu'à former une vaste nappe de ouate mouvante. Aden était à présent loin derrière lui et peut-être n'y retournerait-il jamais. Dans le fond, il ne regrettait guère le Gibraltar du Proche-Orient. Il y avait vécu trop d'heures pénibles pour en garder un bon souvenir. Évidemment, il y avait Ballantine, Sir George et le major Briggs, et il réalisa une fois de plus que quelques hommes suffisaient souvent à changer l'aspect des choses, à donner à l'existence un visage souriant.

À l'intérieur de la cabine pressurisée, un silence total régnait. Bob ouvrit le journal qu'il tenait sur les genoux et, pour la seconde fois, y lut :

LES « TONNERRE » FONT À NOUVEAU PARLER D'EUX

Paris, le 4 juin.

Nous venons d'apprendre que le « Tonnerre II » Blue Arrow, sera, par exception, détourné de sa route et fera un crochet par Paris. Il atterrira à l'aérodrome du Bourget le 6 de ce mois, vers treize heures. Le Blue Arrow repartira aussitôt pour Londres, sans embarquer de passagers.

On s'interroge sur les raisons de ce brusque changement d'horaire. La seule explication possible serait la présence à bord de quelque personnage de marque. Nous avons pu nous procurer la liste des passagers, que nous vous donnons ci-dessous…

Suivait une centaine de noms, parmi lesquels se trouvait celui de Morane. Et le journal concluait :

« On se demande sous laquelle de ces identités se cache la personnalité en question. Voilà donc un nouveau mystère à accoupler au nom déjà célèbre des « Tonnerre ».

Un mince sourire apparut sur les lèvres de Morane. « Les journalistes qui se trouveront au Bourget tireront une drôle de tête

quand ils me verront mettre pied à terre. Eux qui s'attendent peut-être à voir débarquer quelque prince oriental. »

La voix de l'hôtesse de l'air l'arracha à ses pensées.

— Un télégramme pour monsieur Robert Morane, dit-elle en lui tendant un pli cacheté.

Bob brisa le cachet et lut :

« Serai au Bourget Stop. Lefton m'accompagnera. Stop. Clairembart ».

Morane ne comprenait pas bien ce que Clairembart venait faire dans tout cela. Il ne lui avait pas annoncé son arrivée. Seul, Lefton, qui était demeuré à Paris, en avait été prévenu par les soins de la B.A.C.

« Sans doute se sont-ils retrouvés par hasard, songea Morane, et se sont-ils entendus pour venir m'accueillir ensemble ». Il haussa les épaules et appela l'hôtesse de l'air.

— Pouvez-vous me passer une revue quelconque ? dit-il. Quelque chose de sérieux. Une édition du jeudi autant que possible…

L'hôtesse de l'air sourit et lui rapporta la revue demandée. Dix secondes plus tard, Bob était plongé dans le supplément illustré et dévorait les dernières aventures de Donald le Canard et de ses trois méchants petits neveux…

*
* *

Le Professeur Clairembart, Lefton et Bob Morane étaient à nouveau attablés à la terrasse de ce café des grands boulevards où, peu de jours auparavant, le hasard les avait réunis.

— C'est ici que j'ai retrouvé le professeur Clairembart, expliquait Lefton. Après vous avoir quitté, commandant Morane, je me sentis désemparé. Un ultime espoir me restait il est vrai, mais si mince… Je n'osais rentrer à Londres, et j'errai à travers Paris, comme une âme en peine. Et, l'après-midi du cinquième jour, je tombai sur le Professeur. Il était assis au même endroit qu'en ce moment et savourait une menthe verte, tout comme maintenant. Il me reconnut et nous engageâmes la conversation. Quand je lui parlai de ma

visite chez vous et de votre refus de m'aider, le Professeur s'exclama : « Bob vous a monté un bateau ! Nul plus que lui n'a le désir de débrouiller l'énigme des « Tonnerre ». D'ailleurs, Bob vient de quitter Paris. Je suis passé chez lui hier et il était absent. La concierge m'a dit qu'il était parti avec une valise et qu'il lui avait demandé de garder sa correspondance jusqu'à son retour ». Et le Professeur a ajouté : « Voulez-vous mon avis, monsieur Lefton ? Eh bien, Bob est à Aden pour le moment et, quand il reviendra, il aura débrouillé toute l'affaire. S'il ne vous a pas mis au courant de son départ, c'était peut-être pour ne pas vous donner de faux espoirs ou, que sais-je… »

Morane hocha la tête. Il préférait ne pas épiloguer sur ce « que sais-je… ». Il ne pouvait pas avouer à Letton qu'il s'était un instant méfié de lui. Mais l'ingénieur continuait :

— À partir de ce moment, le Professeur et moi nous nous sommes rencontrés chaque jour. Il me parlait de ses travaux, de ses découvertes archéologiques et moi, le technicien en aéronautique, je me suis intéressé à l'histoire de Sémiramis, aux ruines de Babylone et aux Routes Incas, jusqu'au jour où un câble de Londres m'a appris le résultat de votre enquête à Aden…

Clairembart laissa échapper un petit ricanement par lequel il avait l'habitude de marquer son triomphe.

— Quand je vous disais, Samuel, que ce Morane était plus fort que Nick Carter et Buffalo Bill réunis. Je connais mon personnage, et je sais de quoi il est capable…

— Le Professeur exagère, protesta Morane. Cette fois, comme tant d'autres fois, la chance m'a servi. Si Binderley n'avait pas commis quelques erreurs, je serais encore à Aden, à chercher une piste bien hypothétique…

— La chance ! fit Clairembart. C'est vite dit. Elle n'existe pas par elle-même, la chance. Il faut se la fabriquer à son propre usage et y croire ensuite, un point c'est tout…

Lefton demeurait pensif. Finalement, il releva la tête.

— Je ne puis encore croire à la conduite de Binderley, dit-il. Jadis, je l'ai toujours cru mon ami. Il m'aidait dans mes études, et je l'aidais dans les siennes. Nous nous livrions bien à une sorte de

compétition pour obtenir chacun la première place, mais je prenais cela pour un vulgaire jeu…

— Pour Binderley, ce n'était pas un jeu, fit Bob. Il appartenait à cette sorte d'êtres qui prennent tout au sérieux, même le crime. Cela l'a conduit à sa perte…

Clairembart secoua sa barbiche de chèvre.

— Assez parlé de sujets graves, dit-il. Dans quelques jours, Samuel rentrera à Londres. Moi, je m'en retournerai étudier les documents que je viens de rapporter d'Océanie. Et vous, Bob, que ferez-vous ?

— Je croyais demeurer à Paris pour quelque temps, fit Morane. Mais il y fait trop bruyant à mon goût, surtout avec tous ces touristes… Peut-être irai-je me terrer dans un petit village du midi. Vous savez, un de ces petits villages où *il ne se passe jamais rien…*

FIN

LE VT.O . EST UNE RÉALITÉ !

Lors de la mise au point définitive de l'hélicoptère, dont la naissance fut une longue et laborieuse aventure, on crut avoir enfin trouvé l'appareil idéal, véritable « bonne à tout faire » de l'aviation. Malheureusement, le nouvel engin se révéla, à l'usage, posséder quelques défauts majeurs, telle sa vitesse relativement faible et son rayon d'action peu étendu. Aussitôt, on imagina un nouvel appareil qui posséderait à la fois les avantages de l'avion de type classique et de l'hélicoptère. L'idée de l'avion convertible était née.

L'avion de type classique possède l'avantage de la grande vitesse, de l'économie de carburant et de l'autonomie en vol. L'hélicoptère, lui, peut s'élever à la verticale, et aussi demeurer immobile dans les airs. L'avion convertible idéal devait donc être un engin capable de se comporter en avion de type classique en plein vol, mais de se transformer en hélicoptère au moment du décollage et de l'atterrissage.

Plusieurs solutions furent proposées, dont celle du Convertiplane, qui comportait un rotor dont les deux pales, fort larges, pouvaient à volonté s'immobiliser perpendiculairement au fuselage pour devenir des ailes.

D'autres « convertibles » possèdent des voilures d'avions aux extrémités desquelles sont placés deux rotors qui, en vol, pivotent vers l'avant suivant un angle de 90° et se changent en hélices tractrices.

Cependant, ces différents types ne donnèrent guère satisfaction, surtout à cause de la complexité de leur mécanisme et de leur peu de maniabilité en vol.

Sur la demande de l'U.S. Navy, deux compagnies de construction aéronautique américaines, Convair et Lockheed, entreprirent alors de mettre au point des appareils d'un modèle tout à fait nouveau, les VT.O . (Vertical take off – décollage vertical). Deux prototypes furent mis en chantier : le Convair XFY 1 et le Lockheed XFV 1.

Ces deux appareils se présentent comme deux puissants chasseurs qui, au moment de prendre leur vol, seraient dressés verticalement, le nez vers le ciel.

Étudions, par exemple, le Convair au moment du décollage. Dressé en position verticale sur le sol ou le pont d'un navire porte-avions, il s'élève droit vers le haut grâce à deux turbopropulseurs de 5.500 C.V. actionnant deux hélices tournant en sens inverse. Quand l'appareil a atteint la hauteur choisie, le pilote le fait alors basculer à l'horizontale, et les hélices agissent comme celles d'un avion ordinaire.

Pour atterrir, l'appareil se remet en position verticale l'empennage dirigé vers le bas, et descend, freiné cette fois par ses hélices, avec la précision d'une cage d'ascenseur. La prise de contact avec le sol se fait grâce à quatre roulettes amortisseuses disposées par paire aux extrémités des ailes et des deux dérives caudales.

Le Lockheed possède les mêmes caractéristiques que le Convair, mais les ailes en delta y sont remplacées par des ailes rectangulaires classiques.

Ces appareils construits pour la chasse, seraient capables de voler à plus de 800 kilomètres à l'heure. Ils constitueraient d'après les experts américains, le progrès le plus important réalisé dans le domaine de l'aviation militaire depuis l'invention du moteur à réaction.

Des maquettes avaient déjà été essayées en tunnel, dès 1947, et la construction des prototypes actuellement à l'essai a nécessité plus de trois années de travail, entraînant des dépenses s'élevant à 20 millions de dollars.

Le XFY 1 et le XFV 1 possèdent également la faculté de prendre la position verticale en plein vol et de se maintenir alors presque en équilibre. Quant à leur équipement de combat, il comporterait plusieurs mitrailleuses lourdes, un canon automatique et des tubes lance-fusées. Ces appareils seraient même capables d'exécuter des bombardements de précision à l'aide de bombes atomiques de petite taille.

Le pilote J. K. Coleman, qui a procédé aux essais de décollage et d'atterrissage du Convair, a déclaré que celui-ci se révélait plus

maniable que n'importe quel autre avion. De son côté, Herman P. Salmon, pilote du Lockheed, a affirmé : « À condition de posséder un moteur approprié, je me fais fort d'accrocher le XFV 1 à un nuage. Il peut rester immobile dans le ciel et descendre ou monter à la verticale.

Construits sous les auspices de l'U.S. Navy, le XFY 1 et le XFV 1 serviraient naturellement de chasseurs d'interception à bord des grands porte-avions et participeraient ainsi à la protection des escadres. Il serait également possible, en considérant leurs possibilités de décollage à partir d'un espace très restreint, d'en embarquer plusieurs sur des navires de plus faible tonnage. Ils joueraient de cette façon un rôle de tout premier plan dans l'escorte des convois de navires marchands.

L'emploi des VT.O . est d'ailleurs envisagé également pour l'appui tactique des troupes terrestres. Ils peuvent en effet s'élever d'une route, d'un champ ou d'une plage.

Selon les spécialistes, les VT.O . devraient être largement employés pour la protection des agglomérations et des usines. Ils pourraient en effet intervenir efficacement sans exiger la construction d'aérodromes et de pistes bétonnées.

Les essais effectués jusqu'à présent avec les prototypes n'ont encore comporté que des décollages et des atterrissages à la verticale. Les résultats ayant été satisfaisants, on compte passer sous peu aux essais en vol horizontal. On estime que, si ces essais sont satisfaisants, on pourrait, grâce à l'usage généralisé des VT.O ., construire 16 de ses appareils pour le prix de revient d'une seule piste bétonnée économisée grâce à eux.

Ainsi, demain peut-être, l'avion delta de Jérôme Binderley sera devenu une réalité.

L'OPIUM
LA DROGUE QUI TUE

L'opium, fourni par le latex qu'on retire des capsules encore vertes du pavot somnifère (papaver somniferum), est composé d'une trentaine d'alcalis végétaux, ou alcaloïdes, dont les principaux sont la codéine, la thébaine, la papavérine, la laudanine, la nicotine et la morphine. Ce sont ces alcaloïdes qui donnent à l'opium ses vertus à la fois thérapeutiques et toxiques.

Mélangé à de la cire, l'opium peut être chiqué. Il peut être également avalé en liquide ou sous forme de pilules. Pourtant, dans la grande majorité des cas, il est fumé dans une pipe spéciale, longue d'environ quarante-cinq centimètres et dont le fourneau détachable est inséré à quinze centimètres de l'extrémité du tuyau. Préparer une pipe d'opium est un art et, seuls, des spécialistes peuvent y parvenir. L'opium ainsi destiné à être fumé prend le nom de Chandoo.

Depuis la plus haute antiquité, le pavot somnifère était cultivé par les Assyriens et les Égyptiens qui en connaissaient les vertus narcotiques et euphoriques. Homère, dans l'Odyssée, en parle sous le nom de népenthès. Il occupe également une grande place dans la poésie classique grecque. Le pavot est l'attribut du dieu du sommeil et de Demeter qui, en ayant récolté près de Sicyon, y trouva l'apaisement de ses chagrins.

Aux Indes, au Siam, en Indochine en Mongolie, en Égypte, en Turquie, dans les Balkans, les champs de pavots occupent de vastes étendues. En Europe occidentale, le pavot est également cultivé sous le nom d'œillette, qui est une variété à fleurs pourpres de pavot somnifère, dont il est possible qu'un spécialiste oriental parviendrait à tirer un opium fort acceptable.

On connaît, dans ses grandes lignes, le procédé de préparation de l'opium, mais les manipulations en sont à ce point compliquées qu'un amateur ne peut les mener à bien.

Trois jours au maximum après la chute des pétales et un peu avant la maturité des capsules, celles-ci sont entaillées à l'aide d'un couteau à trois lames. Du liquide jaune orange qui en coule, on peut extraire une teinture, le laudanum, ou une sorte de pâte d'un brun foncé appelée « Chandoo », et qui n'est autre chose que l'opium des fumeurs. Pour préparer ce chandoo, il faut, après quelques heures, malaxer et rouler en bandelettes le suc des capsules. Une fois séché de cette manière, l'opium est traité au feu doux pendant trois jours. On le fait bouillir successivement dans de l'eau et du thé, puis on le grille une seconde fois pour le faire bouillir encore et regriller. La matière ainsi obtenue est pétrie à nouveau, battue et mise à fermenter pendant six mois environ sous l'action d'un champignon microscopique, l'*Aspergillus niger.* Ensuite on la refait fondre pour la raffiner et obtenir ainsi un chandoo définitif avec des « crus » de Nicobar, de Malwa, de Kénitra, suivant son lieu d'origine.

Une fois le chandoo préparé, il ne reste plus qu'à l'acheminer vers les différents marchés de consommation. Le trafic est organisé par des bandes puissantes et bien organisées. Au XIXe siècle, c'était la fameuse Compagnie des Indes qui tenait tout le marché oriental et qui, grâce à la complicité d'un organisme indépendant, introduisait la drogue dans la Chine interdite. Ce commerce clandestin déclencha même, entre la Chine et l'Angleterre, ce qu'on a appelé la Guerre de l'Opium.

LA GUERRE DE L'OPIUM

Avant l'année 1800, la Compagnie des Indes Orientales achetait à la Chine du thé et des épices sans que la Chine, par son imperméabilité à toute émanation de la culture occidentale, achetât rien en échange. Cet état de choses créait un mouvement d'argent unilatéral que la Compagnie décida de balancer en introduisant en fraude dans le Céleste Empire, l'opium dont les Chinois étaient si friands depuis qu'au XVIIe siècle, les derniers empereurs Ming eussent interdit l'usage du tabac.

Nul peuple mieux que le peuple chinois n'était prédisposé à un usage coutumier du chandoo. Le Taoïsme, cette religion de l'abstraction, du silence et de la paix dans le néant avait jeté les bases du mal. L'introduction de l'opium en Chine représentait donc un moyen certain d'obtenir les devises nécessaires à la balance commerciale.

Depuis des siècles, le pavot somnifère était cultivé au Bengale et, lorsque les Britanniques prirent possession de cette province au XVIIIe siècle, la culture en fut intensifiée par les soins de la Compagnie des Indes, et aux seules fins d'exportation. On savait la Chine grosse consommatrice d'opium puisque, depuis des générations, les Portugais et les Hollandais lui en vendaient, mais aucun organisme n'était capable de concurrencer la puissante compagnie dont les revenus s'accrurent rapidement grâce à la vente aux enchères de la drogue. Ses chiffres de vente atteignaient 500.000 livres en 1809 et 1.000.000 en 1831. Le nombre de caisses d'opium de 150 livres importées en Chine passe de 9.611 en 1825 à 26.018 en 1836.

C'étaient deux aventuriers anglais, Jardine et Matheson, qui, avec leur flotte de corsaires armés, acheminaient les caisses d'opium vers l'île de Lintin, au large de Canton. Là, elles étaient déposées sur des pontons où les contrebandiers chinois en prenaient possession. Jardine (surnommé le vieux Rat à la Tête de

Fer par les Chinois) et Matheson se contentaient d’un petit bénéfice qu’ils avouaient être de 20 livres à la caisse. Cela n’empêchait pas leur chiffre d’affaires de monter à plus de 1.000.000 de livres par an vers les années 1830.

Depuis longtemps, l’Angleterre désirait faire ouvrir tous les ports de Chine au commerce occidental, alors que seul Canton lui était accessible. La contrebande de l’opium offrit le casus belli recherché lorsqu’en 1831 le bruit de ce qui se passait à Lintin parvint aux oreilles de l’Empereur qui exigea que le trafic de la drogue cessât. Dix mille caisses saisies à Chuenpee y furent détruites sur les ordres de l’Empereur, tandis qu’une lettre respectueuse était adressée à la Reine Victoria, lui demandant d’intervenir pour mettre fin à l’activité des contrebandiers. Il semble que la lettre n’arriva jamais à la Reine et la flotte de Jardine et Matheson continua à mouiller devant Canton. La destruction des dix mille caisses d’opium de Chuenpee ayant fait monter le prix de 500 à 1.000 dollars la caisse, la contrebande se déchaîna avec une fureur accrue.

Au mois d’août 1839, le Haut-Commissaire Lin donna l’ordre de refuser l’approvisionnement des vaisseaux anglais et de s’armer afin de repousser toute tentative de la part des marins de se procurer des vivres de force. Plusieurs combats entre cutters britanniques et jonques chinoises en résultèrent. Il y eut un débat à la Chambre des Communes et, en juin 1840, une flotte de seize bateaux de guerre anglais mouillait en rade de Hong-Kong. Le plan britannique était de s’emparer de plusieurs ports de la côte pour faire démonstration de puissance, de s’adresser ensuite directement à l’Empereur et d’obtenir ainsi l’ouverture de la Chine au libre trafic. Au mois d’août de la même année, après des préparatifs britanniques d’attaque de Canton par voie de terre, l’Empereur de Chine capitulait et permettait de faire entrer son pays dans l’orbite des États modernes et dans le jeu de leurs relations économiques. Aux termes du traité, la Chine s’engageait à payer une indemnité pour les dix mille caisses d’opium détruites à Chuenpee.

Après ce traité, signé à Nankin, le trafic de la drogue qui l’avait provoqué reprit de plus belle. 39 000 caisses en 1845 et 59 000 en 1850. À cette époque le Gouvernement des Indes devait à l’opium

cinq millions et demi de ses revenus annuels sur un total de vingt-sept millions.

Le trafic officiel de l'opium indien vers la Chine se poursuivit jusqu'en 1908.

SUR LES ROUTES DU CHANDOO

Les Jardine et les Matheson d'aujourd'hui ne sont plus protégés par leurs gouvernements. Mis hors la loi par toutes les polices du monde, ils appartiennent à la pègre internationale, dont ils emploient les méthodes et respectent les usages.

Les grandes routes du Chandoo bifurquent et chaque bifurcation se termine en cul-de-sac. Partez de Hong-Kong ou de Singapour sur un cargo et suivez la piste, vous aboutirez fatalement à Beyrouth, rue Gouraud, ou à Port-Saïd, ou à Marseille, ou à Paris, soit chez un particulier amateur d'extase, soit dans un immeuble du quartier des Champs-Élysées. Ces culs-de-sac sont des fumeries où, chaque jour, des millions partent en fumée et en cauchemars. Sur les routes elles-mêmes, des hommes prêts à tout, intoxiqués ou non, trafiquent le chandoo, le transportent et lui font franchir la frontière.

Un bateau est un endroit rêvé pour dissimuler une marchandise qui se présente en petits volumes comme l'opium. Sauf s'il y a dénonciation, neuf fois sur dix, la cache n'est pas découverte par les douaniers ou la police. Ce n'est pas sur de simples présomptions qu'on peut démonter pièce par pièce un cargo de gros tonnage. Les interrogatoires ne donneront rien non plus, les matelots mettant de la mauvaise volonté à répondre aux questions des inspecteurs. Ils savent que les hommes du chandoo ont le couteau facile. Si par hasard, la carte est découverte par la douane, comme elle a été aménagée dans un endroit où tout le monde a accès, la marchandise n'appartiendra à personne. Donc le seul risque que court le trafiquant, c'est de se faire prendre à la sortie du bateau, alors qu'il porte la drogue sur lui. Ce risque, il devra le courir. De toute façon, s'il se sent suivi ou repéré, il fuira et se débarrassera de la drogue au premier coin de rue. Sur la route d'Extrême-Orient à Marseille, Beyrouth est certainement la plus grande mangeuse de chandoo. En 1939, il y existait 13 fumeries d'opium : Aujourd'hui, ce nombre à presque doublé, et l'on y compte près de 3 000 fumeurs. À Beyrouth, vous vous étonnerez peut-être que ce pharmacien, auquel

vous avez acheté trois jours plus tôt un tube d’aspirine, se rencontre dans les souks, dans le hall d’un grand hôtel ou au fond d’une impasse. Il livre sa drogue, qui souvent, est trafiquée, mêlée de « dross » ou résidu d’opium déjà fumé. Quelquefois même, cet opium vendu à la sauvette n’a d’opium que le nom. Cela peut être du suc de laitue mélangé à du cirage. Voilà, à titre documentaire, une des nombreuses formules d’opium sans opium :

Substances combustibles contenant carbone et azote	8
Sable, chaux	18
Gommes diverses	64
Résines	10
Total	100

Il faut constater l’astuce de notre pharmacien. En effet s’il est pris, on ne pourra l’accuser de trafic de stupéfiant, puisque ce qu’il vend est un produit inoffensif. Alors, sur quoi repose l’accusation ? Pour l’intoxiqué, le résultat est le même. Il connaîtra l’extase avec une quelconque gomme parfumée s’il croit que c’est du chandoo. Pour lui, il n’y a que l’illusion qui compte.

À Beyrouth, que vous alliez chez Abou-Hatah, une villa luxueuse au bord de la plage, ou chez Michel, rue Gouraud, vous trouverez la même porte qui semble mener à un débarras. En regardant bien, vous vous apercevrez que des gens pénètrent dans ce débarras et n’en sortent plus. C’est que derrière cette porte, commence le royaume de la drogue.

C’est à travers les steppes mongoles que les contrebandiers tartares apportent la drogue vers la Chine. Cultivée dans les

montagnes du Népal et du Boutan, elle est acheminée par des caravanes syriennes vers le Liban et l'Égypte, en empruntant le chemin périlleux qui passe à travers les plateaux de l'Afghanistan et les déserts torrides du Sinaï. New York et San Francisco alimentent le marché américain. Curaçao en est la plaque tournante sur l'Atlantique et Hong-Kong et Hawaii, sur le Pacifique.

Marseille, porte de l'Orient, est l'un des principaux terminus du chandoo, qui y est introduit par mille procédés plus astucieux les uns que les autres. Par exemple, la marchandise est ancrée au large, dans une zone bien déterminée et qui change souvent. L'opium est enfermé dans des boîtes étanches reliées par un câble à un lest reposant sur le fond. Les boîtes flottent quelques mètres sous eau. Pour les récupérer, on part sur deux canots automobiles que l'on fait avancer à la rame. Les moteurs, munis de surcompresseurs, ne serviront qu'en cas de coup dur. Arrivés dans la zone de roulage, les deux canots s'écartent de toute la largeur de l'espace à draguer. Ils se mettent en marche. Un long filin pend entre eux et s'engageant dans les crochets dont sont munis les câbles des engins immergés, entraîne ceux-ci avec lui. On répète ce travail jusqu'à ce qu'on ait ramené toute la marchandise à la surface. Il y a souvent des flotteurs qu'on ne peut retrouver. Ils passent au compte profits et pertes. Il arrive qu'on les récupère au cours d'une autre opération.

Pour faire voyager et introduire l'opium dans les différents pays consommateurs, les trafiquants de drogue ne font que puiser dans l'insondable réserve de « trucs » employés par les vulgaires contrebandiers. Souvent, ces « trucs » témoignent du génie de leurs inventeurs. Les métamorphoses de la drogue sont innombrables et toujours inattendues.

À Singapour, la douane découvrit de l'opium caché dans les barreaux près de la cage aux lions d'un grand cirque. Des boîtes de conserves envoyées en Chine, en Yougoslavie, se révélèrent pleines de drogue. Des bidons d'essence, adressés par une firme de Stamboul à un de ses clients de Naples, ne contient pas moins de 85 kilos de drogue destinée à l'Égypte où elle aurait été vendue à raison de 120 livres égyptiennes le kilo. Un jour, des sacs de pruneaux furent déchargés à Alexandrie. En passant, un docker remarqua qu'un sac, troué, laissait échapper des pruneaux. Il en

ramassa un et y mordit. Le noyau avait été enlevé et remplacé par une boulette d'opium. Chaque sac de pruneaux contenait un kilo d'opium dissimulé de cette manière. D'autres fois, l'opium est caché dans les boîtes d'essieux des trains de marchandises et recouvert de cambouis.

Les mêmes procédés ont cours à Beyrouth, à Aden, à Marseille, à New York, à Curaçao et à San Francisco, portes qui sont les points stratégiques de la route du Chandoo.

SHANGHAI, CAPITALE DE L'OPIUM

Mais Shanghai, ville anarchique par excellence, demeure la véritable capitale de l'opium. Avant la prise de la ville par les armées communistes chinoises, c'était là que la drogue était distribuée tout le long du Yang-Tsé, et cela grâce aux nombreux sampans de trafiquants qui remontaient le fleuve jusqu'à Tchoug-King.

Shanghai est probablement, avec Canton, la seule ville au monde où les marchands d'opium tiennent boutiques ouvertes. On y débite la drogue comme le bicarbonate chez le pharmacien. Dans son avance vers le Sud, Mao-Tsé-Tung, chef des armées communistes chinoises, a eu à compter avec les gros trafiquants de drogue auxquels il a dû faire d'importantes concessions.

KOUAN-YIN, LA DÉESSE NOIRE

L'inconnu poussa la porte de cette maison de thé, dans le quartier indigène de Hong-Kong. Ses épaules étaient lasses. On aurait dit un homme assoiffé, déshydraté, qui courait vers une source.

Dans l'arrière-salle de la maison de thé trônait Kouan-Yin, la déesse noire aux six bras qui préside à l'extase. Les murs étaient tendus de riches tentures de soie brodées de dragons. La lumière tamisée plongeait la salle dans une pénombre propice aux rêves, car l'opium est un grand seigneur qui a besoin d'un décor digne de lui, de toute une mise en scène, d'une paix profonde qui favorise la désincarnation du fumeur.

Sur une natte, l'homme s'était étendu, la nuque reposant sur un petit billot de bois poli par mille autres nuques. À ses côtés, une table supportait des aiguilles, des cuvettes d'argent et une lampe un plateau avec une pipe, à huile. Déjà un boy tendait, au-dessus de la lampe, une des aiguilles d'argent à la pointe de laquelle était piquée une petite boule noire qui se mit à grésiller. Dès les premières bouffées, le corps du fumeur se détend. Les muscles se relâchent l'un après l'autre jusqu'à l'inertie totale. Il a l'impression de flotter dans l'espace. Ses membres sont coupés des centres nerveux et son esprit plonge en arrière dans le temps. Alors seulement, apparaissent les faces humaines, visages qui remontent du fond des âges, tous connus, véritable galerie des ancêtres.

La Science considère en effet aujourd'hui que le chandoo possède l'étrange propriété de libérer les mémoires héréditaires. Il aide l'intoxiqué à retourner à ses origines lointaines. Le présent pour lui n'existe plus. Même son corps lui devient étranger.

Plus on fume l'opium, plus on a envie de le fumer. On commence par fumer cinq pipes par jour ; on finit par en avoir besoin de cinquante dans le même temps. Alors vient l'intoxication progressive. Au bout d'une période plus ou moins longue, l'intoxiqué commence à maigrir jusqu'à la cachexie. Son foie devient

douloureux et il perd l'appétit. En même temps, une grande peur de la solitude le gagne, ce qui le pousse à initier d'autres êtres à la drogue. Plus tard, s'il continue à fumer, ses jambes enfleront et se couvriront d'œdèmes. Ses os deviendront si fragiles qu'un tout petit choc pourra les briser. Arrivé à ce stade, le fumeur de chandoo n'est plus qu'une épave lamentable, qui n'est même plus capable de se mouvoir ni de penser.

Les fumeurs invétérés qui tentent la désintoxication connaissent les pires supplices qu'un homme puisse endurer : ceux du Nghien. Des crampes et des névralgies torturent le patient jusqu'à le faire hurler. Il se tord contre le sol et s'arrache les ongles au bois du plancher. Des cauchemars l'obsèdent jour et nuit. Ces souffrances sont telles que beaucoup de ces malheureux préfèrent s'empoisonner par une absorption massive de fumée de Chandoo. Il leur faudra cent pipes, deux cents pipes, trois cents pipes même, selon leur degré d'intoxication, jusqu'à la dernière : celle qui tue. En Chine, ce suicide par l'opium est aussi courant que chez nous, celui par revolver. Même les animaux deviennent esclaves du chandoo. Dans une fumerie, à Anvers, un chat s'intoxiquait en même temps que les fumeurs en humant la fumée qu'ils rejetaient. Dans une sordide fumerie du Vieux Port à Marseille, des rats énormes se glissaient le long des corps étendus et absorbaient les émanations mortelles. Tous les rats de l'endroit moururent après que l'établissement fut fermé par ordre de la police. Dans le Yunnan, des abeilles, habituées à butiner les fleurs de pavots, périrent par colonies entières une fois que cette plante n'y fut plus cultivée.

L’OPIUM ALLIÉ DE LA MÉDECINE

L’opium n’a pourtant pas qu’un rôle néfaste car, s’il cause la mort de beaucoup d’êtres, il aide aussi à en guérir de nombreux autres. S’il faut en croire le docteur Sydenham, « peu de médecins consentiraient à pratiquer leur art sans opium. » En effet, dans la plus haute antiquité, les calmants à base d’opium étaient connus des Assyriens et, dès le XVIe siècle, l’usage du laudanum, ou opium liquide, était répandu en Europe pour le traitement de la toux. Aujourd’hui, il est utilisé sous diverses formes pour arrêter les diarrhées rebelles et pour traiter les cas d’appendicite dans lesquels l’intervention chirurgicale s’avère impossible. La morphine qui est, elle aussi, extraite du pavot somnifère, est couramment employée de nos jours pour le traitement de différents spasmes.

Mais l’opium, comme la morphine, aide surtout à apaiser les souffrances de certains malades incurables qui, condamnés, leur doivent une mort douce. Ces différentes qualités thérapeutiques suffisent à contrebalancer les effets néfastes de la drogue qui, si elle peut tuer, peut aussi soulager et guérir.

---

[1] Continent disparu qui, selon certains, aurait occupé jadis le centre de l’actuel Océan Pacifique et où la première grande civilisation humaine aurait vu le jour.

[2] Voir : « *La Galère engloutie* ».

[3] Kief = Hachisch – chandoo = opium.

[4] Voir : « *La Vallée infernale* ».

[5] Initiales de « Vertical take off » (décollage vertical), appellation employée aux États-Unis pour désigner ce genre d’appareil.

[6] On donne le nom de Magnum à une cartouche dont la douille, de grande capacité, contient une puissante charge de poudre, ce qui

accroît la force de pénétration de la balle. H & H. sont les initiales de Holland & Holland les inventeurs de ce genre de munition.

[7] Célèbre héros de bandes dessinées américaines. Connu en Europe sous le nom de Guy l'Éclair.

Table des Matières